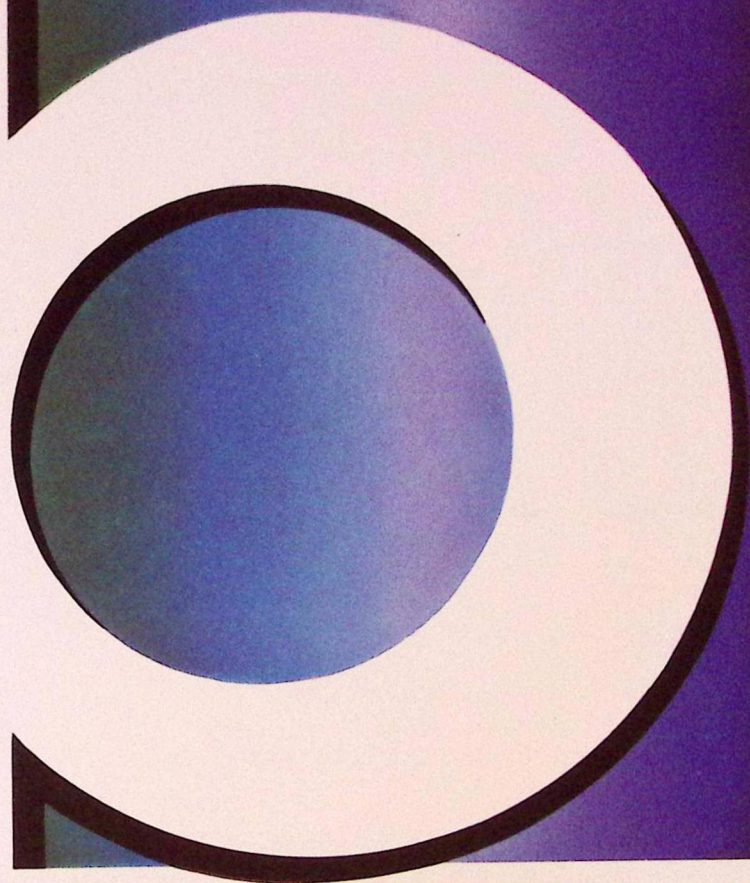


BRABANT



NEWSBIQUE
Archives

53



OCTOBRE
1975

5

BIMESTRIEL

**La Kredietbank
vous offre
une gamme complète
de services modernes
et efficaces**

comptes à vue, Eurocheque,
livrets de dépôt, financements,
prêts personnels, bons de caisse



KREDIETBANK

SOMMAIRE 5 - 1975

Consommons du raisin brabançon, par Maurice-Alfred Duwaerts	2
La Basilique Nationale du Sacré-Cœur à Bruxelles, par Marcel Vanhamme	4
En flânant de Ganshoren au Heysel, par Emile Poumon	12
Wemmel, par Gladys Guyot	16
De Rosières à Bierges... au petit trot, par Jean Demullander	28
Braine-l'Alleud, sur la Route du Roman País, par Octave Hendrickx	32
L'église russe d'Uccle, par Joseph Delmelle	42
L'envoûtante beauté des Cantons de l'Est, par Yves Boyen	46
Il est bon de savoir que...	52
Les manifestations culturelles et populaires	56
Nos suggestions	Couverture 4

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : **Maurice-Alfred Duwaerts**

Rédaction : **Yves Boyen**

Conseiller technique : **Georges Van Assel**

Présentation : **Nadine Willems**

Administration : **Rosa Spitaels**

Imprimerie : **E. G. I.**

Photogravure : **Lemaire Frères et Wespín S.A.**

Couverture : **le Berrurier**

Prix du numéro : **60 F.**

Cotisation 1975 (6 numéros) : **250 F.**

Siège : rue Saint-Jean 4 - B 2
1000 Bruxelles.

Tél. : (02) 513 07 50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17 h.

Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés. C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant : 000-0385776-07

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift « Brabant », die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs qui désirent obtenir les deux éditions (française et néerlandaise) de la Revue sont priés de verser la somme de **400 F** au C.C.P. 000-0385776-07.

BE ISSN 0006-8616

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Consommons du raisin brabançon : **Georges de Sutter**; Basilique Nationale du Sacré-Cœur à Bruxelles : **Willy Caussin**; En flânant de Ganshoren au Heysel : **Willy Caussin** et **Georges de Sutter**; Wemmel : **A.C.L., J. t' Kint (Wolvertem), Claude Georges** et **Willy Caussin**; De Rosières à Bierges... au petit trot : **INBEL** et **Willy Caussin**; Braine-l'Alleud : **Willy Caussin, Georges de Sutter, F. Van Beersel, Fédération Touristique de la Province de Brabant, Ooms** et clichés aimablement prêtés par l'auteur; Eglise russe d'Uccle : **Hubert Depoortere**; Envoûtante beauté des Cantons de l'Est : **Jean Magis, C.G.T./Esterhazy** et **Fédération du Tourisme de la Province de Liège**; Il est bon de savoir que... : **Dulière, A.C.L. et Sabena**; Nos suggestions : **Georges de Sutter** et **Hubert Depoortere**.

Couverture : **Bruxelles au crépuscule (Photo : le Berrurier)**.

Consommons du raisin brabançon !

par Maurice-Alfred DUWAERTS



CHACQUE année la fin de l'été nous ramène dans nos communes brabançonnes et ce sont nos kermesses et nos ducasses qui font la joie de tous. On rentre chez soi. On reprend ses activités ou le chemin de l'école, de l'université ou d'un autre enseignement. Bref, la vie active reprend ses droits. Mais, si les vacances hors du Brabant sont terminées, il n'en reste pas moins que notre Province vous offre promenades et distractions à foison durant toute l'arrière-saison, l'hiver et le printemps.

Parmi elles bon nombre d'entre vous auront sans doute participé aux fêtes multiples et variées du raisin, soit à Overijse, soit à Hoeilaart.

Si nous avons pointé celles-ci c'est parce que nous voulons attirer votre attention sur un problème brabançon : celui de la consommation du raisin. En effet, la situation économique de la viticulture est aujourd'hui sombre et extrêmement critique. Depuis 1962 elle n'a cessé de se dégrader. Cela coïncide, bien sûr, avec l'importation massive de raisins étrangers. On en a importé en 1974, en Belgique, 23.140 tonnes en provenance principalement d'Italie, de France, d'Afrique du Sud et d'Espagne. Grâce aux mesures d'assainissement du Gouvernement de l'époque, qui prévoyaient des primes de modernisation aux serres d'une part et des primes pour la démolition des serres usées produisant des raisins de moindre qualité d'autre part, 1962 vit le début de la rénovation de notre viticulture. 7.000 serres furent modernisées et entre 5.000 à 6.000 serres usées démolies.



Un slogan vit le jour. Il fallait absolument, pour lutter contre les importations de raisins étrangers, produire **du raisin de qualité** : on voit donc qu'ici comme dans d'autres branches de nos activités économiques, il faut s'attacher à la qualité.

On l'oublie trop souvent et spécialement en matières touristiques.

1962 fut l'année record pour nos exportations de raisins vers les pays de la Communauté Economique Européenne : 2.897 tonnes. Depuis lors celles-ci oscillent aux environs de 2.000 tonnes. Autre problème. Pour sauver définitivement notre viticulture il faudrait non seulement produire du raisin de qualité mais doubler nos exportations !

Bien sûr, depuis 1962, d'autres mesures d'aide à nos viticulteurs ont été prises. Nous n'avons pas l'intention de vous en parler.

Par contre, nous sommes convaincus que, si tous les Brabançons consommaient davantage de raisins de chez nous, ce serait bénéfique pour tous. En effet, le petit raisin de plein air du Sud de l'Europe ou de l'Afrique, qui se caractérise par une peau très dure que l'on digère très mal, n'a rien à voir avec le raisin de qualité produit en Brabant.

Alors, un bon conseil : prenez votre voiture et sillonnez le Brabant le long de la « Druivenroute ». Achetez du raisin et faites-en manger à vos amis.

Un grandiose sanctuaire trop peu visité :

La Basilique Nationale du Sacré-Cœur, à Bruxelles

par Marcel VANHAMME.



CETTE robuste construction est la quatrième église du monde par ses dimensions (141 mètres), venant après Saint-Pierre de Rome (187 mètres), Saint-Paul de Londres (158 mètres) et Notre-Dame des Fleurs, à Florence (149 mètres).

Edifiée sur le plateau de Koekelberg, bénéficiant de la sérénité du parc Elisabeth, la basilique domine de sa masse imposante l'ancienne vallée de la Senne, aujourd'hui écrasée de ce côté par les gigantesques constructions du « Manhattan » et du « Centre International Rogier ».

Le boulevard Botanique prend naissance à la place Rogier rénovée et grimpe en direction de la porte de Schaerbeek, surmontée du haut édifice de la « Prévoyance sociale ».

Quatre kilomètres en ligne droite séparent la basilique de ce repère coupé par la rue Royale : cinq cents mètres de plus que la longueur des Champs-Élysées, à Paris !

De la place Quetelet, sommet de la colline, s'il s'attarde devant le panorama urbain qui s'allonge devant lui, l'observateur jouit d'une vue admirable sur la hauteur qui lui fait face, tandis que la brume matinale flotte sur la vallée. A certaines heures, la magie du ciel colore l'horizon. Des nuages naviguent au-dessus de la coupole de la basilique.

En partant de la place Simonis, le promeneur enfila l'allée principale du parc. Des platanes aux alignements fonctionnels y maintiennent une ombre propice. Les deux voies destinées à la circulation des voitures — séparées par une bande de pelouse ornementale — gênent peu le visiteur attiré par la masse architecturale du Sacré-Cœur de Jésus. Vague, monte la lointaine rumeur du bas de la ville.

La création du parc Elisabeth remonte à l'année 1880, quoique l'idée de son aménagement date d'une vingtaine d'années plus tôt. D'une superficie de vingt et un hectares, cet espace vert assez anarchique fut, à l'origine, tracé par M.V. Besme. Les enfants du quartier y trouvent des tapis de gazon pour leurs culbutes, tandis que de petits groupes de retraités s'y promènent lentement, le soir, après les journées chaudes d'été.

De la grande terrasse de la basilique, le panorama englobe — outre les immeubles-tours du Bruxelles contemporain et de sa banlieue — le Palais de Justice, la tour de l'Hôtel de Ville, le dôme de l'église Sainte-Marie, les arcades du parc du Cinquantenaire, les palais d'expositions du Centenaire, l'Atomium et tout l'environnement de la capitale.

Ce lieu est conçu pour la célébration, aux jours d'affluence, des offices religieux en plein air.

UNE HISTOIRE TUMULTUEUSE

En 1880, le roi bâtisseur, Léopold II, envisagea l'érection, sur le vaste plateau de Koekelberg, d'un panthéon élevé à nos gloires nationales. Ce projet d'inspiration patriotique fut abandonné dès 1883 et remplacé par un autre, non moins ambitieux et non moins discuté : l'édification d'une vaste basilique, implantée sur les territoires de Ganshoren et de Koekelberg. D'évidence, le souverain épris de grandeur avait été frappé par les travaux, en cours à ce moment, à la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre. Ce sanctuaire se construisait grâce à l'apport d'une souscription publique. Les travaux avaient débuté en 1876, sous la direction de l'architecte Abadie. Après le décès de ce dernier, l'œuvre fut poursuivie par différents architectes, notamment par Lucien Magne, qui dressa le campanile. Le dôme de l'église de Montmartre atteint les quatre-vingts mètres et son clocher s'élève à une hauteur de cent mètres. Le célèbre sanctuaire couronnant la butte fut consacré en 1919.

« Or, dans la pensée des initiateurs du début de ce siècle, la basilique nationale de Bruxelles rejoint l'idée du Montmartre parisien ».

Quelle est la signification du mot « basilique » ? Une basilique est la symbolisation d'une grande pensée collective, immortalisée dans un édifice imposant par sa dignité et durable. Pour les Romains, il s'agissait d'un bâtiment où se rendait la justice et où s'assemblaient les marchands.

Montmartre en France, Tibidabo en Espagne, Koekelberg en Belgique, sont tous trois couronnés d'une basilique du Sacré-Cœur de Jésus.

La pensée de Léopold II se précisa en 1902, à la perspective de la commémoration avec faste du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance du pays. L'érection d'un vaste sanctuaire national constituerait un hommage officiel de la Belgique catholique au Sacré-Cœur. Déjà, remarquait le roi, sur une colline s'élève le palais de Justice; sur une autre se dresserait le palais de la Miséricorde; on pourrait encore créer un « Mont des Arts ».

L'architecte louvaniste P. Langerock dessina, en 1903, les plans d'une impressionnante cathédrale inspirée du style gothique français du treizième siècle. L'influence d'un certain historicisme, mis à la mode par Viollet-le-Duc, s'y faisait nettement sentir. La construction envisagée était munie de six tours de cent mètres chacune et d'une septième haute de cent quarante-six mètres. Ce vaste vaisseau, exécuté en pierre, appelait une décoration comportant des milliers d'ornements. Une double rampe semi-circulaire à arcades entourait une esplanade, inspirée de la basilique de Lourdes. L'attention de P. Langerock s'était portée sur la

création d'un déambulatoire à chapelles rayonnantes et sur un transept à cinq nefs; la crypte projetée s'étendrait sous l'entièreté de l'édifice.

La première pierre de la basilique fut posée par Léopold II, en présence du cardinal Goossens, le 12 octobre 1905. En attendant l'achèvement d'une première tranche des travaux, les fidèles fréquentèrent une chapelle provisoire : solution transitoire peu favorable à l'avancement rapide du sanctuaire principal.

Vint la guerre 1914-1918.

A la Noël de l'année 1914, le cardinal Mercier assura que : « nous relèverons nos ruines, nous rendrons leurs abris à ceux qui n'en ont plus... nous rebâtirons nos églises et nous espérons bien mettre le couronnement à cette œuvre de reconstruction en élevant sur les hauteurs de la capitale de la Belgique libre et catholique, la basilique nationale du Sacré-Cœur ».

Cette déclaration de l'archevêque fut opportunément rappelée lors de la manifestation officielle qui se déroula le 29 juin 1919, en présence du Roi-Vain-

Dominant le plateau de Koekelberg, la Basilique Nationale du Sacré-Cœur est, par ses dimensions, la quatrième église du monde. Elle a été construite, en grande partie, sous la direction de l'ingénieur-architecte Paul Rome, d'après les plans dressés par l'architecte gantois, Albert Van Huffel. Le style du sanctuaire, d'inspiration moderne, présente toutefois d'indéniables réminiscences de l'art byzantin.





L'intérieur de la basilique, qui peut contenir de vingt à trente mille fidèles, est étonnant de majesté et de puissance sans que pour autant l'équilibre des formes soit rompu.

queur, à l'emplacement de la future église.

Cependant, les conjonctures économiques et financières n'étaient plus les mêmes qu'au début du siècle. Sous la pression des circonstances de l'après-guerre il fallut abandonner le fabuleux projet préparé par l'architecte P. Langerock et se résoudre à organiser un concours d'architecture religieuse où il ne serait plus question de sept tours

en pierre sculptée, de cinq nefs aux colonnes ornées de chapiteaux fleuris, d'esplanade en pierre et de fenêtres à réseaux... Par ailleurs, c'était le moment où quelques puissantes personnalités — résolues à faire de la création architecturale un art autonome et libre — réagissaient à l'encontre d'idées consacrées. En prônant un style net et neuf, ils bouleversaient l'optique usuelle.

Après la clôture du concours, l'unanimité se fit sur un projet présenté par Albert Van Huffel, architecte gantois, en 1919. La réalisation était moins coûteuse, tant au point de vue des matériaux à utiliser — béton armé, briques, terre cuite émaillée, peu de pierre — que des techniques à employer. Le style choisi — d'une inspiration toute moderne — présentait cependant de discrètes réminiscences de l'art byzantin. L'intérieur de la construction proposée rappelait la rigidité des lignes égyptiennes et l'harmonie structurale de l'art grec.

L'architecte Van Huffel — qui professa, après sa fondation, à l'École nationale supérieure d'architecture de la Cambre — travailla trois ans à la confection de la maquette de la basilique, indiquant tant l'intérieur que l'extérieur du sanctuaire projeté. Ce chef-d'œuvre de précision architecturale, après avoir été exposé à la Galerie Giroux, en 1925, obtint le Grand prix d'architecture à l'Exposition internationale des Arts décoratifs et industriels, à Paris, la même année. Plans et maquette furent ensuite approuvés par la Commission royale des monuments.

Au mois de janvier 1926, on entreprit l'extension et l'aménagement des fondations existantes.

Le cardinal Mercier, resté très attentif à l'avancement des travaux, mourut en 1926. Son successeur, le cardinal Van Roey, assura le comité d'action et de vigilance de son soutien.

Le monument religieux de Koekelberg, érigé en tranches successives, grandit sans hâte. Les Entreprises Générales Hambressin frères, ingénieurs civils U.I.L.V., commencèrent l'édification de l'abside au mois d'août 1930. Elle était achevée, bénie et ouverte au culte le 26 mai 1935 alors que l'architecte Albert Van Huffel était décédé deux mois plus tôt, le 16 mars.

Le roi Albert qui, en 1932, avait visité les chantiers de la basilique en compagnie du cardinal Van Roey, avait perdu tragiquement la vie le 17 février 1934.

M. Paul Rome, ingénieur-architecte (église Sainte-Croix, aux Etangs d'Ixelles; chapelle Reine Astrid, à Kussnacht, au bord du lac des Quatre Cantons)

succéda à Albert Van Huffel, dont il était le collaborateur depuis de nombreuses années. En dehors de quelques détails d'ordre purement technique, M. Rome n'a rien modifié au projet primitif. Toujours actif, cet architecte scrupuleux consacre actuellement encore toute son attention à la basilique. Je tiens à lui exprimer ici ma gratitude pour toutes les précisions qu'il a bien voulu m'apporter lors de la préparation de cet article.

Les fondations de l'édifice touchèrent à leur terme en 1939. En 1940, alors que la base du dôme était achevée, la seconde guerre mondiale éclata, interrompant pour la seconde fois les travaux du temple.

L'activité du chantier reprit dès le mois de septembre 1944, alors que le territoire national venait à peine d'être libéré.

En 1946, on posa les piliers de la grande nef; en 1949, la tour était dégagée et, en 1951, la grande nef terminée.

Le 6 avril 1951, le curé de la basilique scella sous l'autel un des registres portant les noms des donateurs.

Le sanctuaire fut consacré le 14 octobre 1951. Il reçut le titre de basilique mineure, par Bref du Pape Pie XII, le 28 janvier 1952. Actuellement on remarque dans le pavement de la basilique de Saint-Pierre à Rome, une étoile indiquant la longueur de notre basilique nationale.

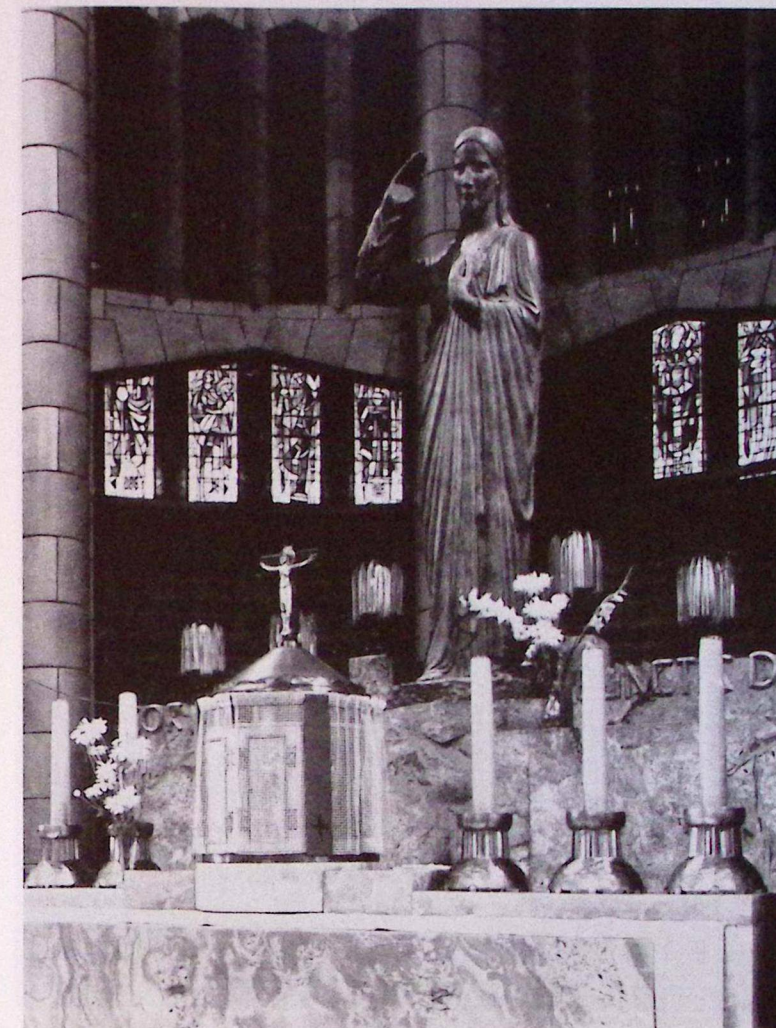
Les deux tours furent achevées en 1953, tandis que le transept sud s'ouvrit aux visiteurs en 1958 et le transept nord en 1962.

L'année 1970 est celle de l'achèvement global du monument.

La Belgique catholique entière contribua à l'édification et à l'enrichissement de la basilique du Sacré-Cœur. Les vitraux, par exemple, portent les noms de groupements patriotiques, civils, religieux ou militaires, ou encore de personnes privées, ayant offert chacune des œuvres exposées.

Les bâtisseurs se sont efforcés, dans la mesure du possible, de recourir à l'emploi de matériaux belges: un faible pourcentage seulement sont des matériaux d'origine étrangère.

Une anecdote significative. Les constructeurs employèrent des briques



L'autel du Saint-Sacrement (chœur) où sont conservées les précieuses reliques de saint Albert de Louvain, prince-évêque, de Liège, est dominé par une statue du Sacré-Cœur, une des œuvres maîtresses de Georges Minne.

d'une composition nouvelle, fabriquées à Nieupoort. Ils remarquèrent avec étonnement que nombre de ces briques s'effritaient facilement et se rompaient.

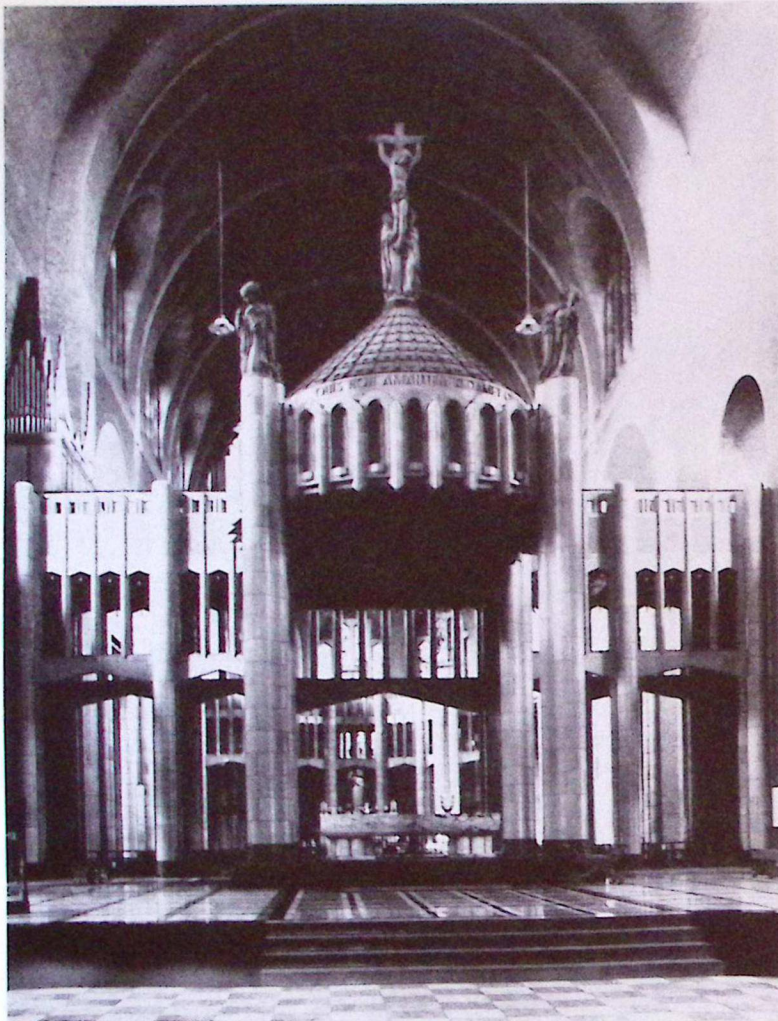
Après analyse, on constata que les corps durs, mêlés à la pâte — un mélange d'argile et de sable — étaient des parcelles d'obus et de mitraille, repris à la plaine de l'Yser, d'où étaient exclusivement tirés l'argile et le sable.

LES FONDATIONS DE LA BASILIQUE

La fondation sur bon sol se trouve à vingt mètres sous l'édifice. Celles de la coupole comportent quatre dalles de trois cents mètres carrés et de trois mètres vingt d'épaisseur sur une forêt de pieux Franki.

L'ossature de la construction devait, selon Van Huffel et la tendance de l'époque, rester invisible.

L'architecte utilisa un matériau presque



L'autel majeur et son décor sont d'une richesse incomparable. L'imposant ciborium, qui recouvre ce prestigieux ensemble, est sommé d'un vigoureux Calvaire gardé par quatre admirables anges agenouillés, bronzes dus au talentueux Harry Elström.

inconnu en Belgique, à ce moment : le Terra-cotta. Rappelons que Lucca Della Robbia (1400-1482) introduisit, à la Renaissance, un art nouveau dont il était le génial inventeur. Il s'agissait de faire de la sculpture émaillée en enduisant les statues — ou les bas-reliefs — d'une matière vitrifiée pareille à celle qui recouvre la faïence. En Angleterre — pays pauvre en pierre

utilisable dans la construction — les fenêtres, linteaux, parfois des façades entières, sont en Terra-cotta. L'invention du béton remonte à 1849, par Joseph Monnier, jardinier à Boulogne. Le garage Ponthieu, à Paris, par les deux frères Perret, date de 1905. Une esthétique et un esprit nouveau prenaient naissance. En ce qui concerne notre basilique,

l'architecte employa de gros blocs cylindriques creux en terre cuite, émaillée au four, que les ouvriers empilèrent. Le béton y fut coulé comme en un moule : gaines de chauffage, gaines de tirage pour les câbles électriques, armature d'acier etc... furent incorporées à l'avance. Un rejointage paracheva le travail. L'architecte restait maître de la couleur et de la forme.

ENTREE DE LA CRYPTÉ

Différentes entrées ont été disposées à l'entrée de la crypte, desservant divers locaux utilitaires, notamment de service courant et d'accueil, dont un magasin de souvenirs et un restaurant bien aménagé.

LE NARTHEX

Telles les basiliques romaines, la partie antérieure du Sacré-Cœur comprend un haut narthex, de vingt mètres de large. On y pénètre par un escalier semi-circulaire et cinq larges baies. La porte centrale est encadrée de deux entrées latérales secondaires. Le pignon est couronné d'un agneau pascal, par J. Nootens. Les colonnes sont surmontées des statues des quatre évangélistes : saint Luc, saint Jean, saint Marc et saint Matthieu, œuvres d'Elström.

LA COUPOLE

La base de la coupole est réalisée en 1937. Le dôme est l'élément principal de la construction de la basilique. Son poids sur les fondations est de quarante-trois mille tonnes, soit cinq fois environ le poids de la tour Eiffel.

La coupole — aussi élevée que celle du palais de Justice — est double. La partie intérieure, polygonale à seize côtés, visible du chœur, est couverte d'un parement en terre cuite émaillée, jaune et bleu ciel; la coupole extérieure, à surface sphérique formant toiture, de quarante mètres de diamètre, est couverte de cuivre rouge provenant de l'ancien Congo belge.

Entre les deux, un escalier conduit au sommet de l'édifice.

VISION D'ENSEMBLE — STRUCTURE INTERNE

La basilique de Koekelberg est conçue sur le plan classique de la croix latine.

L'intérieur est saisissant et d'une remarquable originalité. Le visiteur y admire, dans la belle lumière qui y règne, la blonde clarté dominante et, aux douces heures de solitude, le formidable silence du vaste vaisseau que seuls trouvent les personnages, d'une beauté irréaliste, des vitraux.

La superbe corniche de la grande nef attire l'attention. Les chaudes colorations de la brique jaune, celles des calcaires de Bourgogne, le pouillenay pour la plinthe, le vaurion pour l'élévation, dégagent un charme indéniable.

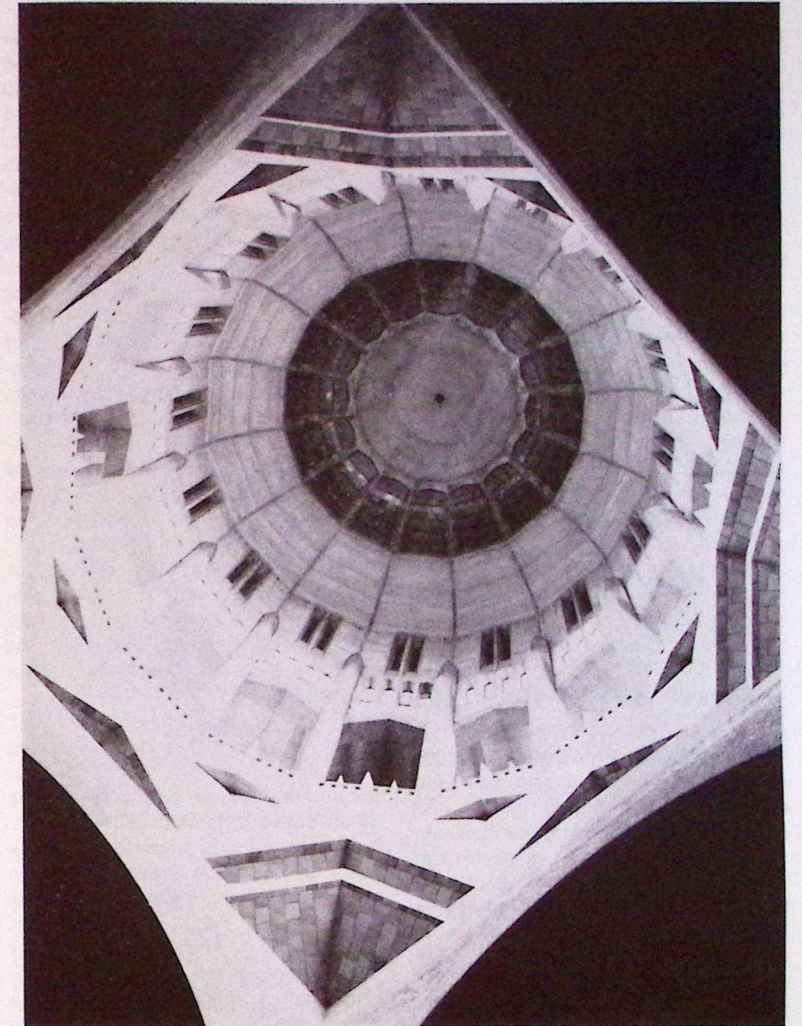
Chacune des quatre travées mesure dix mètres de longueur, quarante mètres de largeur et vingt-neuf mètres de hauteur. Deux collatéraux, longs de cent vingt-cinq mètres, aboutissent à de jolies chapelles à coupole. Une galerie plate, analogue à celle de la cathédrale de Westminster, à dix mètres de hauteur, domine de solides faisceaux de huit colonnes accouplées. De cette tribune, le regard se porte vers la voûte de dix-huit mètres de portée — cinq mètres de plus que la voûte de nos plus larges cathédrales — entre les deux appuis constitués par des arcs doubleaux en béton, recouverts de Terra-cotta.

Le grand jubé, au fond de la nef, est destiné à recevoir des orgues de cent jeux et une maîtrise de deux cent cinquante chantres. Actuellement, les orgues de chœur, dessinées par l'architecte Paul Rome, comportent quarante-deux jeux de trois mille trois cents tuyaux. Ces orgues du jubé transversal ont été mises en place au mois de juin 1959.

Selon une remarque de l'architecte L. Novgorodsky, les orgues « placées dans un pilier quadruple de la coupole, leurs tuyaux en étain et cuivre rouge ou bois foncé « sortent » comme le feraient des flammes ».

Le transept mesure cent et sept mètres en largeur. Il compte deux grands autels, les escaliers monumentaux mènent aux tribunes publiques.

La grande abside — dont l'étude exigea deux cents plans — a quarante mètres de large (autel du Saint-Sacrement, statue du Sacré-Cœur, par Georges Minne; chapelles, orgues, sacristie, services). La partie dallée présente



L'envolée vertigineuse de la coupole, qui s'élève à 69,90 mètres du sol, ne laisse aucun visiteur indifférent.

la teinte bleutée du petit granit belge. Le plancher — à l'emplacement des chaises — offre la jolie coloration du parquet en bois de chêne.

CHAPELLE DU SAINT-SACREMENT

La table monumentale du sacrifice eucharistique, formée d'un bloc d'onix d'Algérie doré, long de trois mètres vingt-deux, large de soixante-dix cen-

timètres, épais de soixante centimètres, repose sur quatre piliers cylindriques. Le massif postérieur est couvert de sarracolin des Pyrénées. L'ensemble sur socle en noir belge, le plus beau marbre noir du monde. Dallage et clôtures en portor et noir. Le tabernacle, en forme de tente, est une œuvre ciselée par Devroye. La garniture d'autel est en cuivre doré et cristal.

La châsse aux couleurs nationales, glaces encadrées de métal émaillé et protégées par des palmes d'or, ainsi que d'un glaive rappelant le martyr du saint, contient les reliques de saint Albert de Louvain, prince-évêque de Liège († 1193) (orfèvre Devroye). Les reliques furent retrouvées sous l'antique église abbatiale Saint-Remi, à Reims, en 1919, sanctuaire qui abrite le tombeau du saint prélat dont Clovis fut le catéchumène. Après avoir été déposées provisoirement dans la chapelle de l'archevêché de Malines, les reliques de saint Albert furent solennellement transférées à la basilique de Koekelberg, le 19 septembre 1948. Ce saint, patron du Roi, appartenait à la famille des anciens ducs de Brabant. La statue du Sacré-Cœur est une œuvre d'une haute qualité. C'est un bronze d'une hauteur de deux mètres quatre-vingts, réalisé par Georges Minne, décédé en 1941, peu avant l'achèvement de la statue.

LE CIBORIUM

On appelle ciborium le baldaquin qui recouvre l'autel de la basilique. Celui-ci est situé sous la coupole, surmonté d'un calvaire de quatre mètres cinquante et d'un diamètre de soixante centimètres à la base. Les quatre délicieux anges agenouillés sont des bronzes d'Harry Elström. La Vierge et saint Jean embrassent le pied de la croix.

LA CHAPELLE DE LA VIERGE

La statue de la « Reine de la Paix », en pierre blanche, d'une hauteur de deux mètres, est une œuvre d'Henri Goossens, professeur à l'Académie d'Anvers.

L'autel est en rosada, entouré de byzantin et de noir belge.

LA CHAPELLE DE SAINT JOSEPH

Le Saint Joseph, « gardien fidèle », patron de la Belgique, est du céramiste Arthur Craco.

Autel en serpentine du Cervin, entouré de vert antique et de gris persan.

ŒUVRES REMARQUABLES

Table d'autel du chœur majeur en

brèche doré (bloc de six tonnes). Trône épiscopal du même marbre, capitonné de cuir blanc. Garniture d'autel du chœur majeur en ivoire et bronze doré de l'orfèvre Colruyt. Le tapis amarante, en point noué des Flandres, orné de fleurs du pays, est de M^{lle} E. de Saedeleer. Dallage en marbres italiens de Sienna encadrés d'une frise en bleu de Portugal et noir; clôtures en portor. Les confessionnaux — encastrés dans des murs d'un mètre trente d'épaisseur — sont sortis des ateliers d'art de Maredsous. Les meubles proviennent des ateliers de MM. Hambresin. Les marbreries intérieures de la basilique et presque tous les autels (l'architecte Albert Van Huffel a dessiné les autels du Sacré-Cœur, de la Sainte Vierge et de Sainte Thérèse) sont de M. Paul Rome.

La collection d'ornements sacerdotaux comprend notamment le grand ornement pontifical blanc, dessiné par M. Martens, de Bruges, et brodé par les bénédictines de l'abbaye de Sainte-Godelieve.

Les livres du chœur, missel, pontifical, grand livre des chantres, etc... sont reliés en cuir de tons fermes, rehaussés de notes claires, par les religieuses bénédictines d'Hermeton-sur-Biert.

A signaler dans le trésor de la basilique : un calice de style baroque en or et en argent, rehaussé d'émaux (don de saint Pie X, à la basilique); un calice en or massif et ébène offert par les paroissiens; un ostensor re présentant un soleil en cristal de roche (Holemans); un ostensor rehaussé de pierreries; enfin, des vases d'allure franchement moderne.

UNE MAGNIFIQUE COLLECTION DE VITRAUX MODERNES

Trois étages de verreries ! Les fenêtres inférieures sont rectangulaires, les supérieures — arrondies en cintres — allègent la masse imposante de la construction.

Les vitraux du sanctuaire constituent un authentique musée du vitrail contemporain, qu'il serait impardonnable de négliger au cours d'une visite. Chaque groupe de vitraux a été confié aux soins d'un même artiste, afin de présenter aux regards des ensembles ho-

mogènes. Les vitraux sont, en majorité, à personnages à grande échelle.

Aux fenêtres doubles du triforium, un ensemble de L.C. Crespin; dans les travées du chœur paroissial, les œuvres de J. Slagmuylder et de M. Weemals; au triforium, les fondateurs d'ordres, protecteurs de congrégations, patrons d'associations, par L. Louis; chapelle de la Vierge, vie de Notre-Dame, réalisés par Gérardon, J. Osterath et A. Biolley; vitraux de la grande nef, la Bonté du Christ, d'après les Évangiles, cartons d'Anto Carte, réalisés par F. Crickx; les huit verrières de la galerie, figurant les Béatitudes, sont de J.S. Huet.

LES CLOCHES

La tour Sud abrite les fonts baptismaux : un bloc de botticino sur vert des Alpes et deux vitraux, le Baptême du Christ, au fond, et la Résurrection, à droite (M. Hizette, J. Colpaert). La tour abrite également le « Bourdon de la Paix », qui retentit pour la première fois le 21 juillet 1964. Cette cloche est audible, par conditions atmosphériques favorables, à vingt kilomètres. Elle pèse huit mille cent cinquante kilos, le marteau seul a un poids de cinq cents kilos, le bourdon muni de tous ses accessoires — hauteur, deux mètres cinquante — approche des quatorze tonnes. La cloche a été fondue à Aarle-Rixtel, près d'Eindhoven, en Hollande. Cette usine est riche d'une tradition et de procédés de trois siècles, issus d'un ancien fondeur tournaisien. Le « Bourdon de la Paix » a été offert à l'initiative des Grands Mutilés et Invalides de Guerre. A titre comparatif : le bourdon de Saint-Rombaut, à Malines, pèse huit tonnes et demie; de même celui de Notre-Dame de Tournai; le bourdon de Notre-Dame d'Anvers, six tonnes et demie. Le poids de la plus grosse cloche du monde est de deux cents tonnes. C'est le *Tsar-Kolokol* — la Cloche-Reine — chef-d'œuvre de la fonderie de l'art russe (1733-1735). Visible, au sol, dans l'enceinte du Kremlin, à Moscou. Elle n'a jamais servi. Le poids du fragment, qui se détacha lors de l'incendie de 1737, est de onze tonnes et demie. La plus ancienne cloche, à Reims, fixée au dôme de la cathédrale,

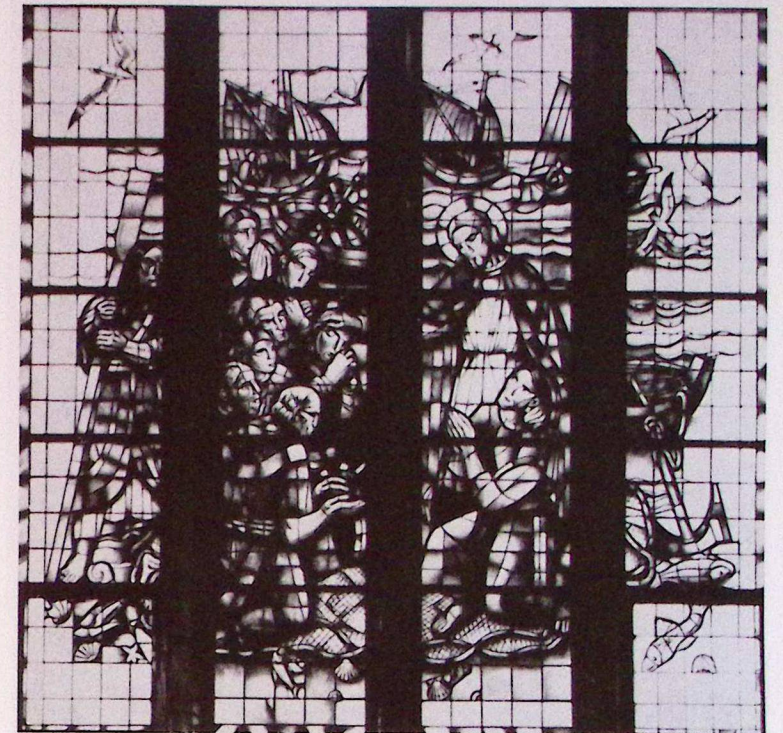
date de 1570.

La tour Sud abrite aussi les cloches « Isidorus - Maria » (quatre mille cinq cents kilos) et « Joseph » (trois mille kilos). La tour Nord : cloches « Ulrich » (mille huit cents kilos) et « Gabrielle » (mille deux cent vingt-cinq kilos). On les complétera afin de constituer un carillon.

CONCLUSION

La basilique de Koekelberg, œuvre admirée notamment par les experts étrangers, est trop souvent et injustement vilipendée. Si les éloges prodigués vers les années 1925 sont actuellement plus réservés, il faut en chercher la raison dans la longue durée de la construction qui a retardé l'exécution d'un projet fortement marqué par le style d'une époque. Quelles que soient les appréciations contradictoires, toute personne de bonne foi reconnaît à cet édifice exceptionnel l'harmonie des volumes, l'originalité et la majesté de l'ensemble. Le professeur chanoine Lemaire, expert en la matière, donne au sanctuaire national du Sacré-Cœur : « le caractère d'unité incontestable d'un « tout » achevé et complet auquel on ne peut ni rien ajouter, ni rien retrancher. C'est aussi un modèle de clarté : on lit de l'extérieur presque toute la disposition intérieure et l'on peut suivre la construction depuis ses fondations. La coupole s'élanche organiquement et logiquement du sol sur ses quatre piliers : la transition de la base carrée au couronnement est la même que dans les tours de la façade, ce qui constitue un élément d'unité de plus ».

Ajoutons que l'atmosphère intérieure du vaste vaisseau est envoûtante, ses lignes sont d'une sobriété de bon aloi, son homogénéité et sa simplicité répondent à l'intelligence et à la rationalité de la conception initiale. Enfin, la rare beauté des matériaux exposés, la merveilleuse luminosité des somptueux vitraux modernes, font de la basilique nationale du Sacré-Cœur un monument religieux qui prend place parmi les réalisations architecturales remarquables de la première moitié du vingtième siècle.



Les vitraux modernes de la basilique forment un authentique musée du vitrail contemporain. Ceux ornant les bas-côtés, dont un des sujets est reproduit ci-dessus, ont été réalisés par F. Crickx d'après des cartons originaux d'Anto Carte.

Encore faudrait-il que le sanctuaire puisse conserver un environnement de qualité. A certaines heures de la journée, le boulevard Léopold II, la place Simonis et les allées centrales du parc Elisabeth, ne sont plus qu'un autodrome en direction du littoral. Le projet de creusement d'un long tunnel, allant de la place Simonis au pied de l'église, respecterait l'unité du parc et la paix des promeneurs. Le monument religieux le plus à la portée de tous les regards ne prendra toute sa majesté que lorsque les services du Plan Vert lui auront donné un cadre végétal de haut choix, tant attendu.

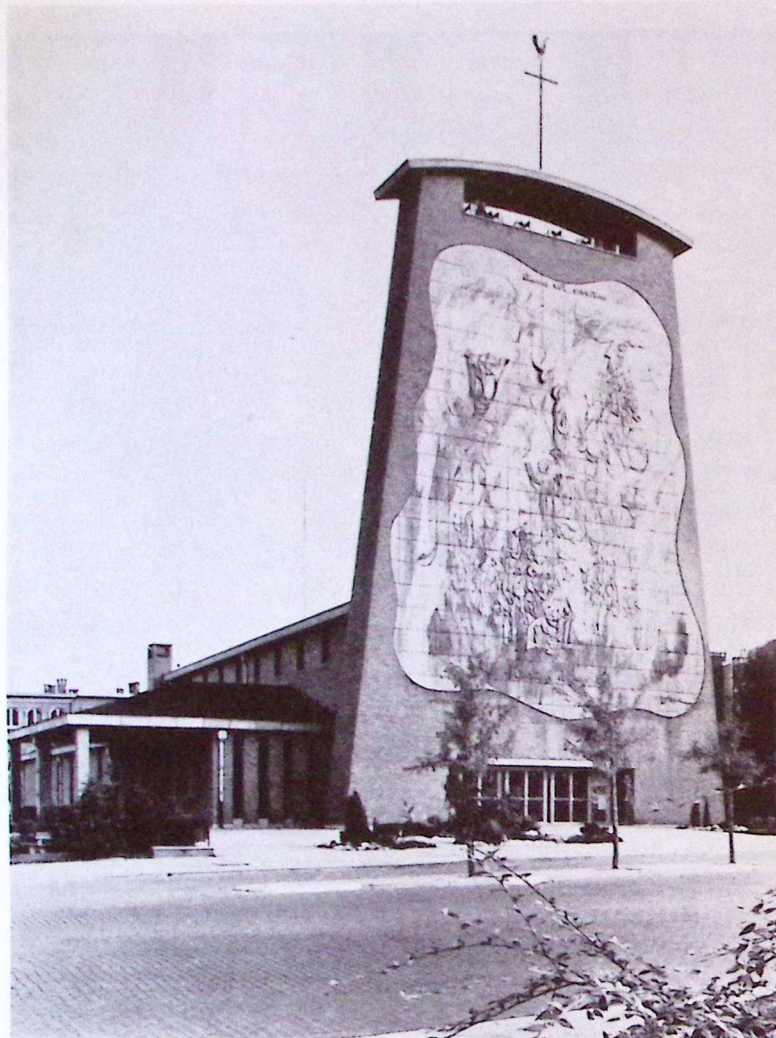
QUELQUES CHIFFRES DOCUMENTAIRES

Longueur totale : 167 m;
Longueur du transept : 107 m;
Hauteur du dôme : à la base de la croix : 89,9 m;
au sommet de la croix : 95 m;
Diamètre du dôme : 33 m; portée de la voûte : 18 m;
Poids du dôme : 43.000 tonnes;
Largeur intérieure de la nef : 40 m;
Superficie du chœur principal : 600 m²;

Terrasse du narthex : 17,50 m;
Hauteur sous voûte : 29 m;
Hauteur des tours : 70 m;
Poids de chaque tour : 11.000 tonnes;
Poids du ciborium : 60 tonnes;
Contenance de la basilique :
20.000 à 30.000 personnes;
Nombre de chaises placées : 5.000.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

1. La basilique nationale du Sacré-Cœur de Jésus, à Bruxelles (Koekelberg). Revue mensuelle, Jette - Bruxelles, basilique du Sacré-Cœur, 1905-1912.
 2. La basilique nationale du Sacré-Cœur à Koekelberg. De basiliek van het Heilig Hart te Koekelberg, Bruxelles, impr. A. Lesigne, 1937, 8°, couv., pl., 62 p.
 3. La basilique de Koekelberg, Louvain, Ed. de propagande A. Boschmans, 1953, 4°, couv., portr., figg., facsim., 96 p.
 4. Braun (dom Sébastien), Albert Van Huffel, éditions de la Basilique (stencillé).
 5. Koekelberg consecratio 14 oct. 1951 (texte français), Louvain, De Vlaamse druk., 1951, 16°, couv., plans, 64 p.
 6. Poumon (Emile), Les églises de Belgique. I. Généralités. Brabant, Liège, Cebedoc, 1971, 12°, figg., 216 p.
 7. La basilique nationale du Sacré-Cœur, à Koekelberg - Bruxelles, in « La Technique des Travaux », juillet - août 1970 (article de l'ingénieur-architecte L. Novgorodsky).
- En ce qui concerne l'histoire de la commune de Koekelberg, on consultera : Stepman (Charles) et Verniers (Louis), Koekelberg dans le cadre de la région nord-ouest de Bruxelles, Bruxelles, De Boek, 1968, 8°, ill., 324 p.



En flânant de Ganshoren au Heysel

par Emile POUMON

La saison est propice à la promenade aux environs immédiats de la capitale. Celle que nous vous proposons aujourd'hui vous mènera de la Basilique du Sacré-Cœur au Heysel en traversant la partie nord de Jette. La basilique vaut une visite attentive non seulement pour le monument lui-

même mais encore pour les belles œuvres d'artistes belges qui s'y trouvent.

Les avenues du Panthéon et des Gloires Nationales rappellent que Léopold II avait décidé d'élever en cet endroit une sorte de Panthéon belge. En 1904, l'épiscopat belge décida d'y

construire un monument religieux national.

L'architecte Langerock donna les plans d'une énorme basilique gothique, aux hautes et nombreuses tours, qui ne fut pas réalisée. En 1926, on commença l'édifice actuel dont les plans sont dus à Albert Van Huffel et où peuvent pren-

dre place 20.000 fidèles. Par ses dimensions, la basilique est la quatrième église du monde.

A peu de distance de la basilique, au lieu dit Sippelberg se trouvait le moulin à vent, en bois, de Ganshoren. Martin van Boterdael l'éleva en vertu d'un octroi du souverain du 21 juin 1660 et avec l'accord du seigneur de Rivieren. La Société du Quartier Léopold l'expropria en 1880, puis on le démolit.

Il y a lieu de noter que Ganshoren ne devint une commune indépendante, séparée de Jette-Saint-Pierre, qu'en 1841. La paroisse était indépendante depuis 1835. L'arrêté royal du 8 juin 1844 octroya à la commune comme blason « de gueules à un Saint Martin d'or », l'évêque de Tours étant le patron de la paroisse. Dès 1112 existait ici une chapelle Saint-Martin rebâtie en 1537. En 1850, l'architecte Spaak donna les plans d'une église où se trouvait notamment une chaire à prêcher (1634) portant les armes de l'abbaye de Dieleghem et la devise d'un abbé, ainsi qu'une Charité de Saint Martin sculptée (± 1700). Ce sanctuaire de modestes dimensions a été récemment démoli. De nos jours, le sanctuaire principal de Ganshoren est une vaste église moderne dont les plans ont été dressés par l'architecte Gilson.

A peu de distance de là se trouve le square du Centenaire où un petit monument rappelle le nom des anciens bourgmestres. Une porte à claveaux datée de 1647 est le seul vestige d'une ferme-auberge très populaire dans la région « Het Heideken ». Elle était fréquentée notamment par les archers qui disposaient de trois perches dans le verger et par les peintres dont Courtens, Jules Cran, Swyncop... C'est ici que s'amorce la drève du château bordée maintenant de maisons et qui conduit au château de Rivieren, propriété des comtes de Villegas de Saint-Pierre-Jette. Les buildings sont montés aujourd'hui à l'assaut de l'antique domaine et serrent le château et le parc de très près. A l'époque où l'on parle tant d'environnement on s'étonne qu'on ait laissé faire tout cela. Les belles allées qui figurent sur le tableau de Brueghel de Velours conservé à l'hôtel de ville de Bruxelles et que des lecteurs ont encore connues ne sont



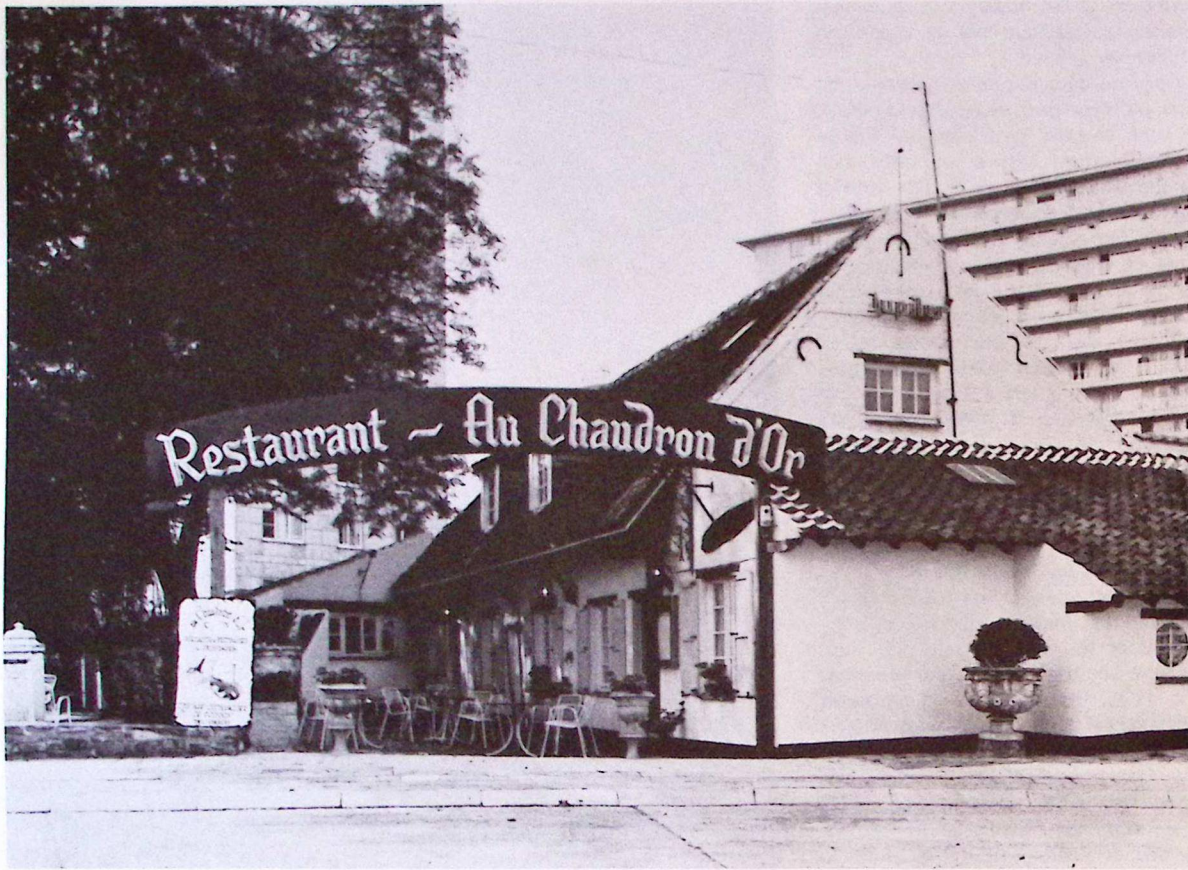
plus à présent qu'un souvenir.

La vénérable demeure est toujours là avec son donjon carré couronné d'un bulbe, ses baies à meneaux, ses pignons à gradins et ses doutes mais elle a perdu son environnement et c'est dommage.

Par la rue Verdi nous descendons dans la vallée du Molenbeek (aujourd'hui

En page de gauche : la façade monumentale de la nouvelle église Saint-Martin sise Place Reine Fabiola à Ganshoren.

Ci-dessus : Square du Centenaire à Ganshoren : cet encadrement de porte daté 1647 est le seul vestige du vieux cabaret « t Heideken » démoli en 1952.

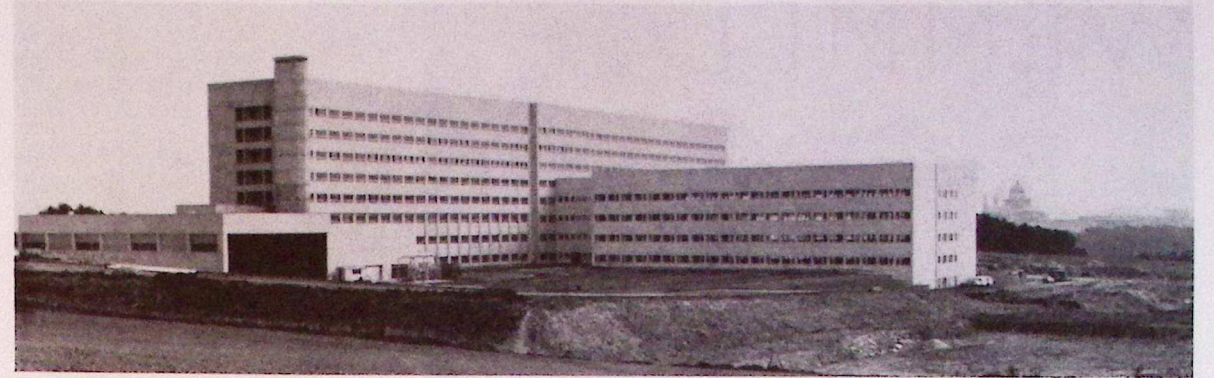


Ganshoren : à l'angle de la Drève de Rivieren et de la Drève du Château subsiste cette vieille ferme du XVII^e siècle convertie de nos jours en coquette pâtisserie.

voûté) où le chemin de fer a posé ses voies sur un viaduc. L'autre versant aboutit à l'Ancienne Barrière située à droite et qui porte le millésime 1716 et deux blasons. Plusieurs vieux chemins, de nos jours macadamisés, y aboutissent. A droite, la chaussée de Dieleghem et la rue Nicolas Bonaventure. A gauche, la rue de Relegem où l'on lit sur un panneau directionnel « Bouwplaats Academisch Ziekenhuis V.U.B. ». C'est, en effet, un peu plus loin, près de la rue de Relegem que l'on édifie l'imposant hôpital de la section néerlandophone de l'Université Libre de Bruxelles. A deux pas, la drève

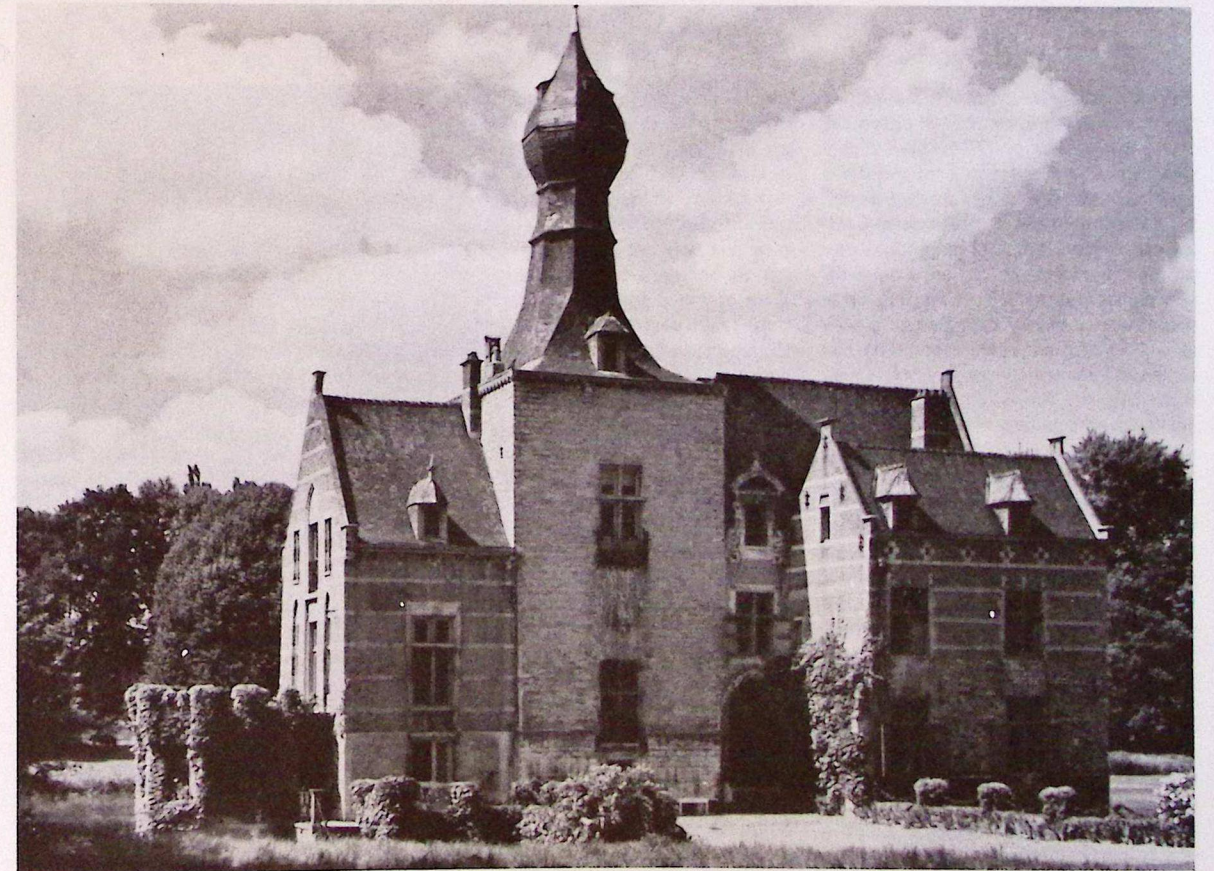
de Dieleghem qui n'est plus bordée que par quelques arbres rabougris. En face, la route monte jusqu'à la chaussée romaine Asse-Elewijt, puis continue vers le château de Wemmel. Le bois qui ferme l'horizon, à gauche, est le bois de Laarbeek. En face de la drève de Dieleghem, de l'autre côté de l'avenue de l'Exposition, on a tracé, voici quelques années, la rue Tiebackx en bordure de laquelle se trouve le dernier vestige de l'importante abbaye des Prémontrés, la prélatrice (XVIII^e siècle), de nos jours propriété communale, qui a été convertie en centre culturel.

Retournons à la rue Bonaventure qui porte le nom de cet avocat originaire de Thionville, qui fut maire de Jette-Ganshoren, baron de l'Empire (1811), président de la Cour criminelle de Justice à Bruxelles. Cette rue longe l'important couvent du Sacré-Cœur qu'entourent de belles futaies. De l'autre côté commence le bois de Dieleghem qui est devenu un parc public accessible à certaines heures. Nous débouchons devant l'hôpital Brugmann bâti, en 1911, selon les plans de Victor Horta et transformé par la suite. Le Heysel et le Stuyvenberg, terme de notre flânerie, sont tout proches.



Ci-dessus : l'hôpital universitaire de la V.U.B. (section néerlandophone de l'U.L.B.) est en cours d'édification sur les hauteurs de Jette, entre le Poelbos et le Laarbeekbos. Il sera achevé vers la fin de 1976.

Ci-dessous : Le pittoresque et lumineux château de Rivieren, à Ganshoren, date dans ses grandes lignes des XVI^e et XVII^e siècles à l'exception du puissant donjon, d'origine féodale, qui remonte à la première moitié du XIII^e siècle.



WEMMEL

AU Nord-Ouest de Bruxelles, le village de Wemmel est charmeur à plusieurs points de vue. Il garde encore, mais jusqu'à quand ? un aspect campagnard par ses quelques vieilles fermes, par ses artères nouvelles aboutissant à des champs ou à des prairies, par le caractère esthétique de son église au clocher trapu, de son château — actuelle maison communale —, de sa cure et du mur blanc qui le longe, inspirateur du peintre Laermans.

LES ORIGINES

L'étymologie de Wemmel est controversée. En latin, **Wambelne - Wamblinis** dériverait, selon Carnoy, de **Kwamma** qui signifie en germanique « vallée étroite » ou « pente herbeuse » ; selon d'autres, de l'anglo-saxon **Hwam** ou « coin merveilleux ». Ces diverses significations conviennent très bien à cette commune, comprise entre une **cuesta** de 80 m d'altitude au sud vers Jette, le **Keiberg** et le **Hasselberg** au nord vers Brussegem et Meise.

La géologie de Wemmel appartient à l'ère quaternaire, au système éocène et à la partie inférieure de l'étage bar-

tonien dont le sable est très fin, calcareux, d'un gris légèrement verdâtre dû à un peu de glauconie. On y rencontre souvent des plaques de grès ferrugineux et des concrétions de limonite. Sur les crêtes, le sol est propice aux bois qui s'étendaient, en 1686, sur 24 bonniers ou 32 ha, en 1846 sur 7 ha et ont actuellement presque disparu, sauf vers Brussegem.

Comme tous les villages de vallée, plusieurs ruisseaux dévalaient des pentes, alimentant jadis exploitations agricoles et moulins à eau. Ils délimitaient les villages, ainsi l'**Amelgembeek** entre Hamme - Brussegem - et Wemmel, le **Maalbeek** ou **Molenbeek** et le **Leestbeek** entre Strombeek et Wemmel. Par contre, le **Schapenweg**, d'origine celte, prolongé par la Chaussée romaine, entre Jette et Wemmel, atteste un ancien peuplement. En 1955, on découvrit les fondations et deux caves bien conservées d'une villa gallo-romaine dans la région du carrefour entre la **Rasselstraat**, le **Windberg** et le **Steenweg op Merchtem**. Située à mi-hauteur, elle était orientée vers le sud et constituait le centre d'un domaine agricole autarcique. Un chemin la reliait à la Chaussée romaine. Comme les villas jettoi-

ses, elle fut incendiée par les premières invasions franques, au III^e siècle de notre ère.

Au Moyen Age, l'habitat se déplaça davantage dans la vallée du **Maalbeek** autour de l'église, du château et du moulin à eau. Quelques grandes fermes et des chaumières étaient dispersées le long des champs rectangulaires, reliées entre elles par des sentiers et des ornières, amorces de rues au XIX^e siècle. Wemmel était séparé de Jette par **De Heide**, que le duc Henri I^{er} de Brabant donna à ses vassaux pour le défricher, au XIII^e siècle, entre autres à l'abbaye voisine de Diligem.

LES PREMIERS SEIGNEURS DE WEMMEL

Les premiers seigneurs étaient peut-être les descendants d'un propriétaire franc. Mais on ne trouve de trace certaine d'une famille de **Wamblinis** qu'au début du XII^e siècle. La seigneurie relevait des châtelains de Bruxelles, les d'Aa, eux-mêmes représentants des comtes de Louvain puis des ducs de Brabant dans l'ammannie bruxelloise. Comme tous leurs contemporains, les Wemmel sont auteurs ou témoins de chartes, la plupart en faveur d'abbayes.

par Gladys GUYOT,
religieuse du Sacré-Cœur, à Jette.

Ci-contre : le château de Wemmel à la fin du XIX^e siècle.

Ci-dessous : Portrait de Philippe de Taeye (ou Taey) par Philippe de Champaigne.



N^o 460 — Ph. de Champaigne
DE CHAMPAIGNE, Philippe
Ecole flamande, 1600-1674
460. Portrait de Philippe de Taeye, Seigneur et Baron de Wemmel.
Toile H. 0,69; L. 0,55
Le personnage a été identifié par le Comte Ph. de Limburg-Stirum; ce tableau qui est une esquisse très poussée se trouvait au château de Wemmel jusqu'en 1923 environ.
Voir planche XVII.

En 1227, Walter de **Wamblinis** appose son sceau à une confirmation de biens par le duc Henri I^{er} à l'abbaye de Jette-Diligem.

Dès le début, ils semblent avoir été des vassaux fidèles de la dynastie brabançonne. D'après le poème de la guerre de Grimbergen qui se déroula entre les ducs et leurs puissants rivaux, les Berthout, Arnould de Wemmel aurait été un des quatre tuteurs de Godefroid III (1142-1190) dont le berceau, attaché à un arbre, aurait stimulé l'ardeur des combattants et remporté la victoire. En tous les cas, on trouve un Goswin de **Wammeln** maréchal, peut-être le premier de Brabant, en 1242.

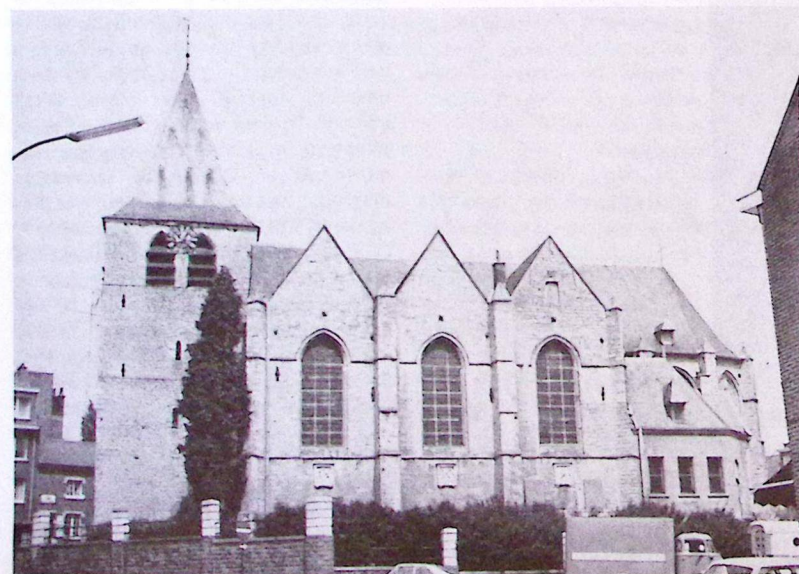
La dynastie de **Wamblinis** s'éteignit à la fin du XIII^e siècle en la personne d'Isabelle qui épousa Arnould II, seigneur de Kraainem, dont la famille était en outre seigneur de Zaventem, Sterrebeek et Grobbendonk et détenait le château de Bouchout à Meise. Arnould II reçut du duc le droit d'ériger à Wemmel un banc échevinal dont les membres étaient annuellement élus par les villageois.

Arnould III épousa Marie de Wezemaal, mais il se mit au service de Philippe le



Ci-dessus : Château de Wommel, aujourd'hui hôtel communal : cheminée gothique ornant la Salle du Conseil.

Ci-dessous : la robuste et remarquable église de Wommel est placée sous le patronage de saint Servais.



Bel à la suite de Godefroid de Brabant, frère du duc Jean II. Il mourut probablement à la bataille de Courtrai, en 1302, du côté français. Un de ses fils, Léon, lui succéda à Wommel et à Grobendonk et joua un rôle diplomatique dans le duché. En 1334, il fut désigné par les nobles et les villes du Brabant pour percevoir, avec deux bourgeois de Louvain et deux de Bruxelles, l'aide accordée à Jean III. En 1336, il fut un des trois garants brabançons du traité de paix conclu par le duc et Louis de Nevers, comte de Flandre, au sujet de la seigneurie de Malines. Son fils Daniel lui succéda à Wommel et sa petite-fille, Marie, épousa Giselbert Teye, dont les descendants se perpétuèrent dans la seigneurie jusqu'en 1792.

LES TAYE, SEIGNEURS, BARONS ET MARQUIS DE WEMMEL

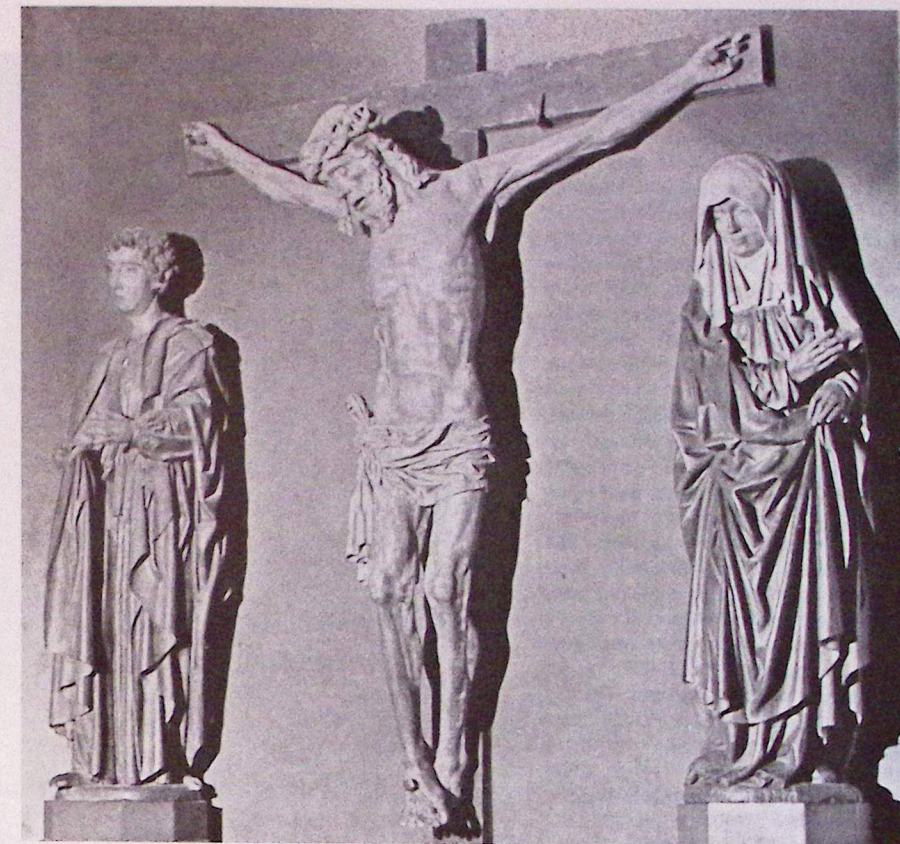
D'après Wauters, les Teye seraient originaires du Hainaut. Etablis à Bruxelles, où ils firent partie du lignage de Coudenberg, plusieurs y furent échevins ou remplirent d'autres charges administratives.

Jean, fils de Giselbert, fut mêlé aux troubles démocratiques de 1421. Sans enfant, ses biens passèrent à son frère Henri, seigneur de Gooik, époux

de Marguerite de Bouchout. Celle-ci adopta les armes de Marie de Kraainem, dame de Wommel, sa grand-mère: « d'or à la croix de gueules accompagnée au canton dextre du chef d'un oiseau de sable ». Le fils d'Henri, Jacques I^{er}, fut fait chevalier par Philippe le Bon pour s'être distingué à la bataille de Gavre en 1453. Conseiller et chambellan de l'archiduc Maximilien, il épousa Isabelle d'Enghien, fille de Jean, seigneur de Kestergat. Dans l'église de Wommel, une espèce de retable en pierre bleue, de style Renaissance, a été érigé en 1538 à leur mémoire. Sa femme et lui sont représentés en donateurs, accompagnés de leur saint patron respectif, en prière devant le Christ au jardin des Oliviers. Le panneau central est surmonté d'un fronton triangulaire duquel ressort un buste de Dieu le Père, créateur du monde. Une inscription, presque entièrement effacée, identifie les personnages.

Le fils de Jacques, Charles, fut échevin de Bruxelles en 1500 et admis au lignage Serreroelof; de même Jacques II dont le second fils, Adrien I^{er} († 1576), hérita de Wommel. Plusieurs fois bourgmestre, échevin ou trésorier de la ville de Bruxelles, Philippe II lui engagea la haute-justice et les autres droits du domaine à Wommel, moyennant 329 livres. Il laissa à son fils aîné, Adrien II, deux coupes dorées dont l'une lui avait été donnée par les villageois lors de son baptême et l'autre par l'abbé de Grimbergen, patron de l'église Saint-Servais.

Engelbert Teye, frère et successeur d'Adrien II († 1592), fut créé baron de Wommel en 1628 pour services rendus à la Couronne, et de ce fait devint membre des Etats de Brabant. A cette occasion, ses vassaux lui offrirent un don de joyeuse entrée parce que depuis trente ans, il avait obtenu pour eux des diminutions dans les logements de troupes. Il eut vingt enfants de ses deux épouses successives. Le quatrième, Philippe, lui succéda à Wommel. Un beau portrait de lui est dû à Philippe de Champaigne, reconnaissable à sa facture noble et sévère. Le personnage en buste, représenté de trois quarts, porte les cheveux longs, la large collerette toute simple sur la



Eglise Saint-Servais : magnifique Calvaire (± 1500), une des œuvres les plus représentatives de la sculpture brabançonne.

veste de velours à la mode Louis XIII. Le regard droit et sérieux, les lèvres serrées sous une fine moustache, le menton légèrement pointu, le nez allongé et bien dessiné donnent au baron de Wommel une allure aristocratique, assez hautaine et dédaigneuse, bien dans la manière du peintre bruxellois et la mentalité sociale de l'époque. Philippe Teye transforma l'ancien manoir forteresse des Kraainem en un château de style baroque qu'atteste le millésime de 1649 apposé en façade au-dessous du pignon à ailerons. Les autres pignons à redents, les campaniles en forme de bulbes qui surmontent les trois tours, les hautes et grandes fenêtres n'ont pas changé depuis le XVII^e siècle. D'après les gravures

contemporaines, une longue avenue menait à une cour d'honneur, entourée de dépendances et précédée d'un verger et de jardins français. Un pont, anciennement levis, franchissait les douves, élargies en étangs, et donnait accès par un portail-tour au château, encore ceinturé d'un mur crénelé. A l'instar du monument Renaissance dans l'église, une belle cheminée gothique évoque le souvenir de Jacques I^{er} Teye dans la salle à gauche de l'entrée. Soutenue de chaque côté par trois élégantes colonnettes, son manteau est décoré, au centre, d'un grand écusson des Teye, entouré de seize plus petits; à gauche ceux de Rochefort, Berthout, Bouchout, Teye, Ligne, de Fosseau; à droite : Enghien,

Liere, Mol, Bourgogne, Montfort, Melun, Rotselaer, Hamaide. Plus bas, une inscription énumère tous les titres seigneuriaux de Jacques I^{er}, quelques-uns d'ailleurs sujets à caution, ainsi celui de son beau-père, Jean d'Enghien, seigneur de Kestergat, qui ne le fut jamais d'Enghien.

LES DERNIERS SEIGNEURS DE WEMMEL

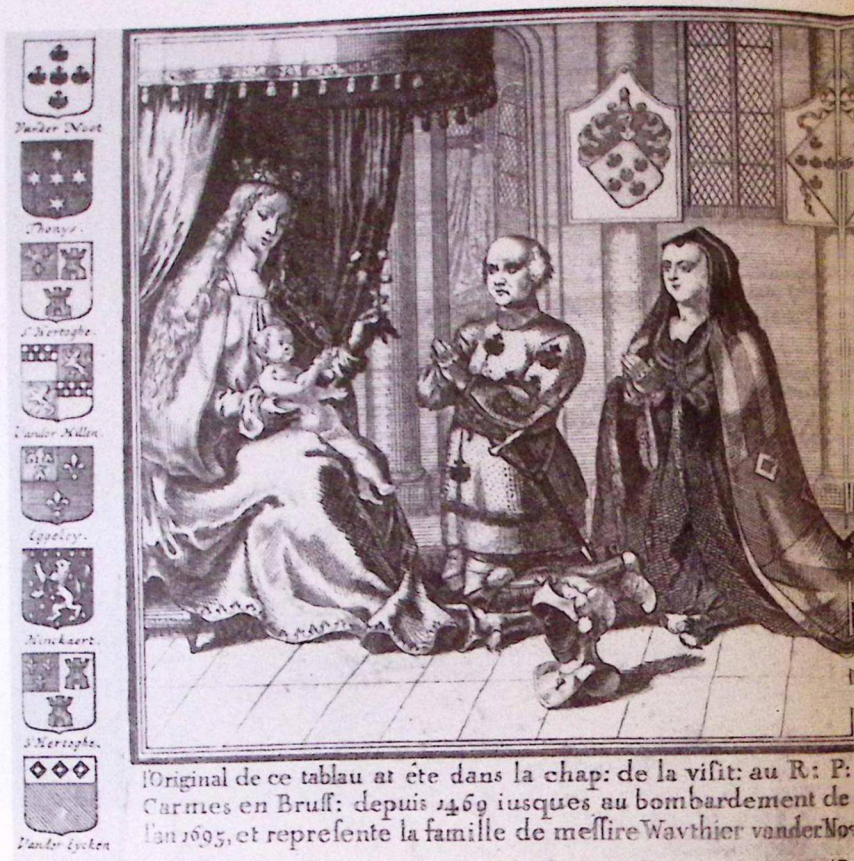
En 1688, la baronnie fut érigée en marquisat en faveur de Philippe-Albert Teye († 1698) dont le fils Philippe-François († 1761) fut surtout un homme de guerre au service des Bourbons d'Espagne. De sa femme, Catherine-Louise de Cottereau, marquise d'Asse, naquit le dernier du nom, Amour-Joseph Teye († 1792), époux de Marie-

Angéline, comtesse d'Argenteau. Son héritière et dernier seigneur de Wemmel, en 1792, fut sa sœur, Marie-Josèphe († 1820), épouse de Jean-Antoine, comte van der Noot, qui devint ainsi marquis d'Asse et de Wemmel et décéda en 1827. Leur second fils, François, hérita de Wemmel et mourut au château en 1837. Ses deux filles vendirent tous leurs biens dans le village au comte Guillaume-Bernard de Limburg-Stirum (1795-1889) dont la famille les garda exactement un siècle, jusqu'en 1938.

Dans le chœur de l'église Saint-Servais, au-dessus des stalles, se trouve une toile fort curieuse. Elle représente Wauthier V van der Noot, sa femme Dymphne de Grimbergen, et leurs huit enfants, à genoux devant la Vierge aux longs cheveux, tenant de la main droite une campanule et de la gauche soutenant l'Enfant Jésus dans une position inconfortable. Il s'agit de la reproduction d'une œuvre attribuée à Roger van der Weyden et qui se trouvait dans la chapelle de la Visitation aux Carmes à Bruxelles où les van der Noot avaient leur caveau de famille. L'original fut détruit par le bombardement de Bruxelles en 1695. Wauthier V († 1499), seigneur notable de son temps comme l'indique l'inscription, et les siens sont entourés de leurs seize quartiers, tandis que les écus van der Noot « aux cinq coquilles de sable » sont accrochés aux colonnes de la chapelle. Le second, celui de Dymphne de Grimbergen, est écartelé Asse et Boutersem. Les fils mariés, représentés en tabard : Wauthier, Charles, Jérôme et Adrien héritèrent des seigneuries paternelles, Roland et Jean devinrent chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, l'un à O.L.V. ten Troon à Grobbendonk près d'Herentals, l'autre à Groenendaal; Marguerite fut religieuse clarisse à Bruxelles et Jeanne se maria. Le tableau advint probablement à l'église de Wemmel par le dernier comte van der Noot qui résida au château.

DROITS SEIGNEURIAUX

Au Moyen Age, la cour féodale du seigneur de Wemmel avait juridiction sur 38 fiefs et 3 bonniers de pâtures



L'original de ce tableau a été dans la chap. de la visit. au R. P. Carmes en Bruss: depuis 1469 jusques au bombardement de l'an 1695, et représente la famille de messire Wauthier vander Noot

Reproduction d'une œuvre (détruite par le bombardement de Bruxelles en 1695) attribuée à Roger van der Weyden et qui se trouvait dans la chapelle de la Visitation aux Carmes à Bruxelles. L'original fut détruit par le bombardement de Bruxelles en 1695. Wauthier V († 1499), seigneur notable de son temps comme l'indique l'inscription, et les siens sont entourés de leurs seize quartiers, tandis que les écus van der Noot « aux cinq coquilles de sable » sont accrochés aux colonnes de la chapelle. Le second, celui de Dymphne de Grimbergen, est écartelé Asse et Boutersem. Les fils mariés, représentés en tabard : Wauthier, Charles, Jérôme et Adrien héritèrent des seigneuries paternelles, Roland et Jean devinrent chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, l'un à O.L.V. ten Troon à Grobbendonk près d'Herentals, l'autre à Groenendaal; Marguerite fut religieuse clarisse à Bruxelles et Jeanne se maria. Le tableau advint probablement à l'église de Wemmel par le dernier comte van der Noot qui résida au château.

que le maire devait faucher et les ouvriers agricoles (cossaeten) faire les foins et les charrier au château. En 1628, la baronnie s'étendait sur 19 pleins fiefs et 100 petits, situés à Wemmel même, à Laeken, Strombeek, Grimbergen, etc. Le seigneur exerçait les droits de justice, aidé du maire ou mayeur (meier) et de deux échevins qui scellaient, au XV^e siècle, les actes d'un sceau « à la croix droite, cantonnée d'une merlette » avec la légende : « S. Scabinorum Dni de Crainhem de Wemmele ». Les souterrains du château servaient de prison; le pilori était situé au centre du village devant l'église; la

potence le long de la Chaussée romaine, au-delà des terres de l'abbaye de Diligem.

Le mayeur, drossard depuis 1628, nommé par le seigneur, était responsable du maintien des droits seigneuriaux, de l'ordre public avec l'aide d'un garde champêtre, de la perception des cens seigneuriaux et des amendes. Le premier connu est Peeter van der Hoirst en 1517. Le 23 juin 1763, celui de l'époque, J. Delandre, assisté des quatre échevins, le drossard de Jette, Pierre-Jean Dupré et six échevins, et le drossard de Zellik remirent en place la borne délimitant les juridictions des



Wauthier seig^r, de Rifoir, Woestwefel & de Westdoerne cons^r et chambelan de Philippe le Bon et de Charle l'Hardi, leur Ambassadeur avpres du Roi d'Hongrie etc.

Weyden et représentant Wauthier V van der Noot, sa femme, Dymphne de Grimbergen, et leurs huit enfants,

trois seigneuries et qui avait été arrachée par les eaux et ensevelie sous la boue.

Les autres officiers seigneuriaux étaient le greffier, analogue au secrétaire communal actuel, et les *bedesetters*, répartiteurs et percepteurs des aides ou impôts dans le village.

LA PAROISSE SAINT-SERVAIS

Ses origines sont obscures. Probablement fut-elle une église domaniale remontant à la première évangélisation sous les Francs. Le patronat de saint Servais en serait un indice. En tout cas, elle a été incorporée à l'abbaye

de Grimbergen, d'après la charte de 1132, lorsque les seigneurs de *Wamblinis* étaient encore dominés par les Berthout. Mais à son tour, Walter de *Wamblinis* avait été assez fort pour incorporer à la paroisse de Wemmel — devenue ainsi *moederkerk* — celles de Relegem, Berchem et Ramsdonk qui ne possédaient pas de seigneur capable de lui résister. Les églises sont donc entrées dans le système féodal avec les terres sur lesquelles elles se situaient.

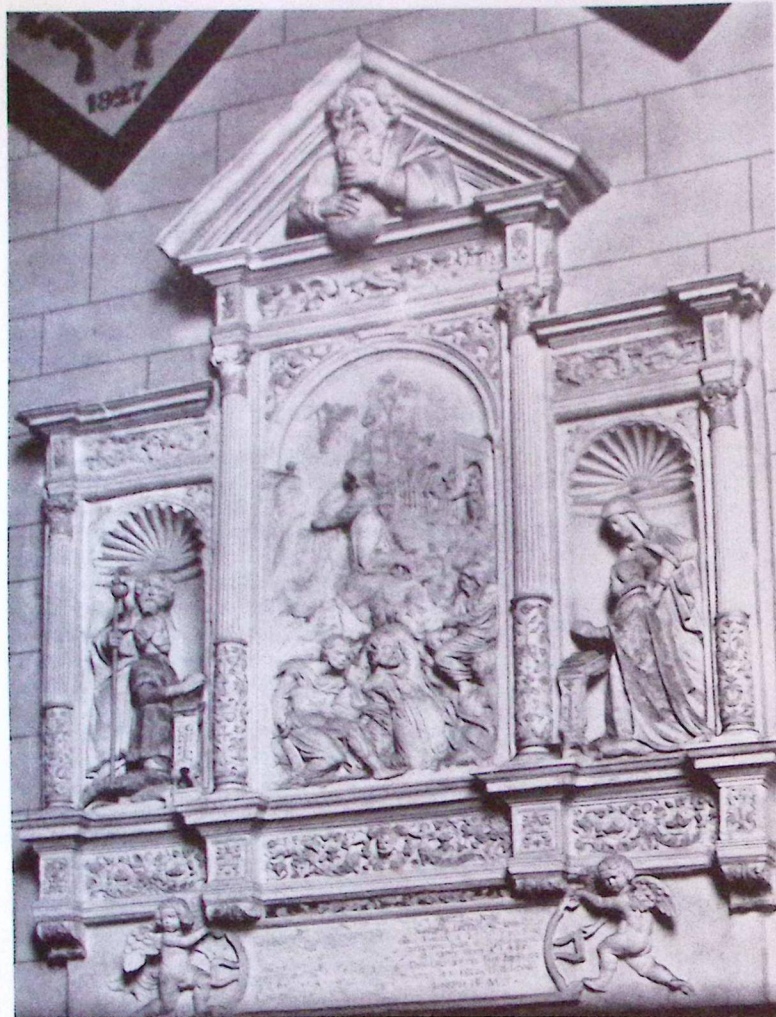
Les premiers desservants furent des prêtres séculiers et depuis 1249 des chanoines norbertins de Grimbergen.

Parmi eux, plusieurs furent en même temps doyens du district de Bruxelles-Ouest ou devinrent abbés de Grimbergen. Le portrait d'Augustin van Eeckhout, curé et doyen de 1708 à 1717, puis abbé de Grimbergen de 1717 à 1747, est encore dans la cure. Il érigea à Wemmel la confrérie de la Sainte Vierge en 1710. Le dernier curé chanoine bénéficiaire pendant la Révolution française et jusqu'en 1802 de l'hospitalité des châtelains de Bouchout, le comte Pierre-Alexandre Roose et sa femme, Marie-Anne van de Werve. A partir de 1818, des prêtres diocésains desservirent la paroisse.

Au point de vue architectural, l'église, érigée sur un tertre, présente en façade une tour romano-gothique au portail lancéolé très simple. D'après des documents de 1517, le chœur et la nef datent du gothique tertiaire. Dévasté par les gueux, l'intérieur fut restauré à la fin du XVI^e siècle. La nef fut agrandie à la fin du XVII^e siècle, grâce aux libéralités de Fernandez de Velasco, également prélat de Grimbergen, et du baron Philippe Taye, et les petites chapelles du transept ornées de tableaux. A nouveau, l'église fut dévastée par des soldats français en 1689 et 1695, mais le mobilier avait été mis en sûreté dans l'hôtel du marquis de Wemmel à Bruxelles. Le maître-autel et l'orgue provenant de l'abbaye de Grimbergen furent placés au XVIII^e siècle. En 1817, une petite sacristie fut accolée à la droite du chœur et les collatéraux élevés à hauteur de la nef centrale. Une niche de la tour, au-dessus du portail, abrite la statue de saint Servais depuis 1864. Les vitraux sont récents; l'un a été donné par les Limburg-Stirum.

Dans l'avant-nef, on admire un magnifique Calvaire en bois polychrome, du XV^e siècle, de facture brabançonne. L'expression du Christ est d'une résignation douloureuse et priante; l'ampleur des draperies de la Vierge montrant son Fils crucifié et l'attitude recueillie de saint Jean dénotent l'influence de van der Weyden.

L'intérieur contient encore plusieurs œuvres précieuses. Le beau banc de communion ainsi que la chaire de vérité et les confessionnaux sont de style



Chœur de l'église Saint-Servais : retable érigé, en 1538, à la mémoire de Jacques Taye et de son épouse, Isabelle d'Enghien.

Louis XIV. Dans le chœur, on a placé contre le mur, à gauche, une dalle funéraire en pierre bleue qui se trouvait au milieu et recouvrait le caveau seigneurial, reconstruit en 1610. De style gothique tardif, elle rappelle le souvenir des premiers Taye : Henri, Jacques I^{er}, Charles et Jacques II. Elle s'orne au centre de l'écu des Kraai-

nem, suspendu à un casque, muni de ses lambrequins et ayant pour cimier un oiseau entre un vol. Les motifs héraldiques sont entourés d'arcatures ogivales et de deux banderoles portant en haut l'inscription en vieux néerlandais : « LIJDT ENDE GEDINCKT » (*Gedraecht*), et en bas : « DIE VAN VERBINDT » (*Die bid verwint*). A côté,

un petit monument sculpté en haut-relief commémore Pierre Taye, un des fils d'Engelbert et de sa seconde femme, Jacqueline de Rodoan. Il fut moine à l'abbaye bénédictine d'Ename près d'Audenaerde, puis 42^e abbé de celle d'Oudenburg. Représenté à genoux, revêtu de ses ornements sacerdotaux, devant une draperie écartée, il est encadré de seize écus de ses quartiers. L'ensemble est surmonté d'un grand écu, écartelé aux armes Taye et Bouchout entre deux angelots rubéniens. En face et à côté du tableau des van der Noot, une pierre en marbre noir porte une inscription à la mémoire de François-Philippe Taye, marquis de Wemmel.

A l'extérieur, plusieurs plaques funéraires, encastrées dans les murs, rappellent le souvenir des derniers marquis de Wemmel, des propriétaires de l'*Hof te Brackene* et ceux du « château » de *ten Obberge*.

En 1634, Engelbert Taye et son épouse firent bâtir une chapelle dédiée à *O.L.V. van Betrouwen*. Elle se trouvait le long du *Maalbeek* qui alimentait les étangs seigneuriaux. Une messe chaque samedi y était célébrée par le curé ou le vicaire de Wemmel, suivie de la récitation du *De Profundis* pour le repos de l'âme des donateurs. La chapelle fut détruite vers 1689 pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg. Actuellement, une statuette de la Vierge et la même invocation ont été encastrées dans le mur de la cure à droite de l'entrée et porte le millésime 1855.

DEVOTIONS POPULAIRES

Pendant des siècles, une procession des Wemmelmois à Notre-Dame de Laeken évoqua le souvenir du bienheureux Guidon. D'après la légende, Guidon aurait été berger à la ferme de *ten Obberge* et par ses prières aurait arrêté des pluies dévastatrices. De même, un ange le remplaçait pendant qu'il portait ses tartines à ses parents miséreux. Ermite puis sacristain à l'église de Laeken, il suivit pourtant un marchand personnifiant le diable, puis, repenté, il revint à Laeken. En expiation, il pèlerina pendant sept ans à travers la chrétienté et rapporta à An-

derlecht l'anneau d'or du doyen du chapitre, mort en route. Pour obtenir la pluie ou au contraire sa cessation, les habitants de Wemmel allaient chercher la statue de Notre-Dame à Laeken et, pendant trois jours, processionnaient avec elle à travers tout le village. En 1841, le cardinal Sterckx en renouvela encore le privilège.

Outre ce pèlerinage, Wemmel avait le sien, à saint Servais. On invoquait saint Servais pour guérir des maux de jambes et les paysans des environs arrivaient à l'église avec leurs chevaux ou leur bétail. La reproduction du drapelet, publiée ici, est inédite en ce sens que le saint est représenté à droite et que les costumes des personnages sont de la fin du XVIII^e siècle. Un porc, semblable à un sanglier, est couché parce qu'il a la « maladie » de Wemmel; c'est-à-dire ne tient pas sur ses pattes. « *Hy heeft van Wemmel* » disaient les gens du terroir de quelqu'un qui avait trop bu et ne tenait plus sur ses jambes. Une espèce de dragon est également étendu aux pieds du saint vers lequel il lève un œil suppliant pour échapper à la mort. A l'arrière-plan, un berger conduit son troupeau récalcitrant à l'église dont un cavalier fait le tour; un autre s'y dirige ainsi que des paysans et deux moines. Le saint porte la clef contenant les reliques des Apôtres Pierre et Paul et, de l'autre main, la crosse et la mitre épiscopales. C'est un petit tableau de la vie campagnarde d'autrefois.

LA VIE DE LA POPULATION

La population était presque exclusivement agricole. Même les quelques gens de métiers, les aubergistes et boutiquiers cultivaient un lopin de terre et possédaient un peu de bétail.

Les premiers chiffres connus des habitants en 1437 indiquent 73 foyers dont 20 de *coessaeten* ou pauvres journaliers; en 1526, 85 dont 53 de personnes aisées et 32 de pauvres, 3 maisons vides, 3 habitées par des ecclésiastiques. En 1697, on recense 101 familles; en 1723, 799 habitants répartis en 146 maisons et en 1737, 837 en 153 maisons. La progression est donc continue mais très lente.



Drapelet de pèlerinage en l'honneur de saint Servais.

Ainsi qu'ailleurs, jusqu'au XVIII^e siècle, épidémies, famines et guerres déciment la population. En 1556-1557, un rigoureux hiver l'affame; en 1571, la peste fit de nombreuses victimes. La dernière mais la plus virulente épidémie sévit dans nos régions de 1666 à 1668. Une femme, la première atteinte, semble-t-il, fut d'abord conduite à la

léproserie de *ter Banck* (Louvain) pour y être soignée. Revenue après deux jours avec l'obligation de demeurer en dehors du village, la « Table des pauvres » acheta pour elle à Grand-Bigard une chaumière qui fut démontée, transportée et remontée en cinq jours par le maître de la Table, l'aubergiste et le charpentier. Elle fut placée au mi-



Wemmel : cour intérieure et corps de logis de l'Hof ten Obberge.

lieu des champs, au croisement de chemins, en contrebas de la chapelle d'Amelgem. La **Ziekhuizenstraat** en rappelle encore le souvenir. Un puits fut creusé et appelé **Lazarusput**. La malade, pourvue d'un manteau et de quelques ustensiles de cuisine, fut cloîtrée dans l'enclos, mais elle ne resta pas longtemps seule. L'épidémie atteignit de telles proportions qu'en 1668, le curé écrivit dans le registre mortuaire : « Ce ne sont pas quelques-unes mais des familles entières qui périrent; il y en eût tellement que je ne puis en transcrire tous les noms ». Les morts étaient ensevelis dans le cimetière pendant la nuit.

A la même époque, les guerres de Louis XIV semèrent ruines et désolation dans nos provinces. Le 25 septembre 1689, les soldats français incendièrent des maisons; l'armée alliée, composée d'Anglais, Hollandais et Impériaux, campa à plusieurs reprises dans les champs dits de **Reke**, de **Groot Kouter**, de **Heide**, de **Nederste Kerkhofveld** et à l'abri de la « montagne » de Diligem.

Par contre, le XVIII^e siècle fut plus paisible, du moins jusqu'à la Révolution française. Depuis l'époque napoléonienne, Wemmel fait partie du canton de Wolvertem.

L'année était rythmée par un certain nombre de fêtes religieuses, accompagnées de divertissements profanes de style breughelien. Un des loisirs les plus prisés dans tous les villages flamands était le tir à l'arc. A Wemmel, la gilde de Saint-Georges remonte à 1417. Le concours annuel avait lieu à la fête de saint Servais, le 13 mai. Après la procession matinale, le tir se faisait au lieu-dit **De Gulden Bogaert**, au terminus actuel du tram. En vertu d'une ancienne coutume, les gildes invitées de Laeken et de Jette recevaient chacune 10 sous de la part du maître fabricant et du maître des pauvres, ainsi que les sacristains. La gilde participait encore aux processions lors de la fête du Saint-Sacrement à Wemmel même, de la fête de saint Pierre à Jette et de l'Assomption à Laeken. En 1532 et en 1565, elle prit part, avec celles de Merchtem et des villages voi-

sins, au concours organisé pour elles à Bruxelles.

La hiérarchie interne comprenait le **Hoofdman**, le seigneur de Wemmel; les anciens devenus membres d'honneur; le doyen chargé de tenir le registre et de veiller au bon ordre lors des festivités; le vainqueur annuel recevait le titre « **de Koning** » et celui qui l'était dans trois concours en suivant était qualifié « **de Keiser** », titres que l'on retrouve dans de nombreux patronymes.

En 1755, le marquis de Wemmel, François-Philippe Taye, érigea la gilde **Saint-Servais** et **Saint-Sébastien**. Le règlement en 54 articles devait être strictement observé par les membres — une soixantaine à l'époque — et les réunions se tenaient à l'auberge du **Kam**. Une section féminine lui était adjointe, jouissant d'arcs plus légers. La lauréate recevait un service à café dont des familles possèdent encore l'une ou l'autre pièce. Supprimée en 1796, la gilde ressuscita, d'une manière plus modeste, en 1811. Elle existe toujours plus symbolique qu'efficace. En 1852, elle se scinda, donnant naissance à une société de tir au berceau à l'initiative du notaire bruxellois, Jean-Joseph Jacobs, important propriétaire terrien à Wemmel. Elle prit le nom de **Getrouwheid**, dotée d'une belle bannière en velours brodé d'or et elle tenait ses réunions **In de Kroon**, local appartenant à son fondateur. Elle est maintenant aussi en veillesse.

CONTINUITÉ ET EXPANSION VILLAGEOISE

Au XIX^e siècle et au début du XX^e, la vie campagnarde demeura traditionnelle. En juin 1839, le nouveau châtelain, comte de Limburg-Stirum, fut reçu en grande pompe, en qualité de bourgmestre, par les autorités. Son 8^e enfant, le comte Engelbert lui succéda dans sa tâche mayorale de 1888 à sa mort en 1907. Deux de ses sœurs continuèrent à habiter le château qu'elles donnèrent à la commune après avoir commencé le lotissement des terres environnantes.

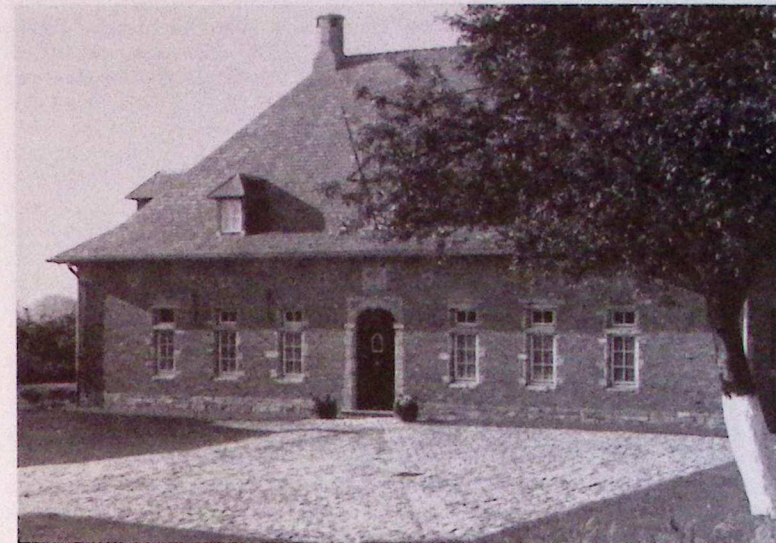
Jusqu'en 1910, l'ancienne chaussée de Diligem-Wemmel, pavée à la fin du XVII^e siècle aux frais de l'abbaye jet-

toise et du marquis de Wemmel, reliait seule le village à Bruxelles. Cette année-là, le bourgmestre, comte Engelbert de Limburg-Stirum, fit tracer une nouvelle artère qui porte son nom et était parcourue par un tram vicinal à vapeur allant à Laeken. Le tram fut électrifié en 1913 et connu sous l'appellation de « Vicinal vert ».

En 1911, à l'inauguration de la nouvelle avenue, l'administration communale invita les fanfares voisines à un festival ambulante. Un musicien de Westrode en a laissé un témoignage savoureux. Les participants, venus à pieds et en groupe de Westrode par Impde, Wolvertem, l'Hasseltberg, prirent à Meise un chemin de traverse, firent halte à la « **Duivelschuur** » d'Amelgem et furent très bien accueillis à Wemmel. Un cortège, formé par les diverses sociétés musicales, parcourut toute l'avenue et les rues décorées de la commune à travers lesquelles elles jouèrent leurs plus beaux airs. Celle de Westrode se distingua dans l'exécution des « Pas redoublés » et fit ainsi connaître la jeune fanfare de « notre coin perdu ». Avant le tirage des prix, il fallait avoir visité trois cafés. « Nous n'eûmes pas de chance à la loterie et reçûmes seulement une médaille de bronze ». « Malgré cela, ajoute le musicien, cette journée ne nous fatigua pas grâce aux nombreux rafraîchissements, elle nous fit connaître le joli paysage vallonné autour de Meise et nous laissa un souvenir très agréable ». Comme quoi, la vie rurale du début de ce siècle était encore faite de plaisirs simples et d'horizons limités.

A cette époque, la population de Wemmel était de 1.890 habitants; en 1930, elle atteint 3.534 et en 1940, 5.870. Devant cette augmentation progressive, une église paroissiale a été érigée dans le quartier de l'avenue de Limburg-Stirum, en 1938, sous le vocable de saint Engelbert, les derniers châtelains ayant contribué pour moitié à sa construction.

Après la Seconde Guerre Mondiale, l'accroissement démographique fut beaucoup plus rapide, passant de 7.320 habitants en 1950, à 9.401 en 1960,



Wemmel : le Brackenhorst que Jacques Coomans de Brachène fit construire, en 1669, sur le Molenweg. Au-dessus de la porte d'entrée, une pierre armoriée avec la devise « Ambulate in dilectione ».

12.631 en 1970 et 13.076 en 1975. Ceci par le fait que Wemmel est devenue une commune résidentielle à cause de sa proximité de Bruxelles et même d'Anvers par l'autoroute, de son charme campagnard et de son environnement séduisant. Mais ne risque-t-elle pas d'y perdre son caractère pittoresque et paisible ?

QUELQUES DEMEURES ANCIENNES

Wemmel est un des villages qui contient encore, outre l'église et le château, plusieurs anciennes fermes et habitations dont on ne peut que souhaiter le maintien et parfois la restauration.

Le long de l'antique **Schapenweg** sur une « motte » se trouve l'ancien fief **Te Roekele** ou **Ronkelhof**, connu depuis 1321. De type carré, comme les grandes fermes brabançonnaises, on a incisé dans des poutres de la grange les millésimes 1728 et 1824 ainsi que des dessins de paysans. L'habitation est en pierres gréseuses, provenant peut-être des carrières de Grimbergen, entrecoupées de briques espagnoles.

Le fief appartient à la famille t'Serclaes qui le vendit en 1651 à un marchand bruxellois dans la descendance duquel il parvint aux Coomans, de l'**Hof te Brackene**, qui s'en défirent avant 1920. Poursuivant dans la **Ronkelstraat**, une ravissante ferme en briques chaulées, aux boiseries peintes en vert, frappe les regards par son aspect coquet et pittoresque.

L'étang **Balcaen**, creusé avant la guerre de 1914 par une famille flamandaise, a été racheté puis revendu par la commune. La laiterie, installée dans une moitié de ferme, n'existe plus.

Dans l'Ancien Régime, plusieurs cours censales faisaient sceller et enregistrer par les échevins du village les actes passés devant elles. La principale, l'**Hof ten Obberge** constituait également un fief ducal en dehors de la seigneurie de Wemmel. La famille de ce nom apparaît dans une charte de 1244, apparentée à celle de **Wamblinis**, et dans d'autres documents au sujet de dîmes à percevoir par l'abbaye de Grimbergen sur des terres récemment défrichées dans **de Heide**. En 1260, les

van Obbergen exploitaient au moins 40 bonniers et un moulin dont la **Molenstraat** sous Relegem témoigne encore. Le fief comprenait une **heerenhuis** et quelques maisons. Il appartient longtemps aux t'Serclaes puis par moitié à ceux-ci et aux Hoffman. En 1686, Jean de Alverado di Brachamonte et sa femme, Claire-Pétronille Rubens, l'achetèrent aux héritiers des précédents. La ferme passa, en 1780, au marquis de Wemmel qui la fit démolir et vendit les dépendances. Datant d'avant 1500, elle était une censive, indépendante du fief, et releva jusqu'en 1717 des seigneurs de Veltem auxquels elle s'acquittait d'un cens annuel de 11 fl. 11 sous, et à l'église de Wemmel d'un cens de 20 sous. Cette curieuse situation était due probablement à son indépendance vis-à-vis des seigneurs locaux. Reconstituée dès après sa démolition, elle est toujours aux mains des descendants des plus anciens tenants qui par alliance s'y succédèrent : les van Heymbeeck au XVI^e siècle, les Veltekens et Segers aux XVII^e et XVIII^e. En 1791, elle avait été achetée par Denis-Joseph Jernau et sa femme, Caroline-Julie, baronne de Bayer, qui lui annexèrent une maison de campagne très simple à un seul étage, qui fut vendue en 1922, puis démolie. Heureusement la ferme subsiste toujours grâce aux De Keersmaeker, établis à Wemmel depuis 1754, et dont un des leurs, Cornelius (1797-1846), y succéda à son oncle, Jean-Baptiste Segers.

Au n° 17 de l'**Obbergstraat**, on remarque une ravissante ferme blanche à la chaux et partiellement encore en torchis. Au coin de la rue et du **Steenweg**, une autre également blanchie date des environs de 1685.

Devant le château s'étend le **Kaasmarkt** au nom assez énigmatique. Il serait peut-être dû à des paysans venant y vendre du fromage. Au XIX^e siècle, le jeudi soir, les marchands de poissons, arrivant de Termonde, jetaient leurs filets dans les anciennes douves. Le lendemain à l'aube, ils les reprenaient pour franchir les barrières et vendre leur marchandise au **Vismarkt** à Bruxelles. En 1940, Henri De Keersmaeker, arrière-petit-fils de Cornelius, devenu bourgmestre, racheta les terres non en-

core loties autour du château, fit abattre les dépendances en ruines et aménager l'ensemble en parc communal. Pendant la guerre, il fit curer l'étang par des Juifs pour leur donner du travail; après, il élargit l'ancien **Steenweg op Brussel** et obtint le creusement d'un passage vers Jette sous l'autoroute. En 1677, le baron de Wemmel avait obtenu du prélat de Grimbergen l'autorisation de relier le château à l'église par une drève traversant le jardin de la cure. Devenu marquis, il fit encore planter une haie le long de l'avenue, remplacée au XIX^e siècle par le célèbre mur cantonné de contreforts.

La cure actuelle date de 1687. Elle est construite en pierres calcaro-gréseuses et briques, malheureusement recouvertes de ciment, et les meneaux des fenêtres ont disparu. Sinon, elle présenterait le même aspect que celles contemporaines de Meise, Ramsdonk et Wolvertem.

L'ancienne auberge **In de Nachtegaal** se situait au **Kaasmarkt**, devant l'enceinte du château, au milieu de la verdure des fermes seigneuriales et du jardin pastoral, à l'ombre des grands tilleuls de la propriété Jacobs. Elle était un relais pour les marchands et leurs chevaux, arrivés trop tard le soir pour entrer à Bruxelles. En 1872, le curé de Strombeek l'acheta pour la transformer en école des Sœurs. Une nouvelle auberge, du même nom, fut ouverte au bout d'un sentier (**E. Verhaerenstraat**) dans une ferme dont la grange était et est encore en torchis. L'ensemble est maintenant dans un état déplorable d'abandon. Entre-temps, une troisième auberge, toujours dénommée **In de Nachtegaal**, s'ouvrit en face de l'église et a depuis subi plusieurs transformations.

Le moulin banal à eau se situait derrière le château, à côté de la brasserie banale, **De Kam**, où siégeait l'ancien banc des échevins. Derrière, l'**Hof ter Elst** a été coupé en deux par la **Vanderzijenstraat** dont il porte les n°s 31 et 42. Construit en 1661, les briques espagnoles ont été revêtues de ciment. Le puits à poulie est encore visible en contrebas, au même niveau que l'habitation.

L'**Hof te Brackene** (Brachène) se situe dans un coude du **Reekbeek**, une dé-

pression qui le fit surnommer **In de Put**. Le terrain marécageux justifie son nom de **Brackene** qui, d'après Carnoy, signifie « bournier ». Il est aussi parfois appelé **Die Verberde Stede**, probablement lors de l'incendie perpétré par les troupes françaises le 25 septembre 1689. A l'instar de l'**Hof ten Obberge**, il était indépendant de la seigneurie de Wemmel et comprenait une cour censale. Il appartient au XV^e siècle à l'ancienne famille d'Iltre dont le dernier seigneur le laissa avec son patronyme, vers 1625, à son neveu Jean-Jacques de Caestre qui le vendit à sa femme, Anne de t'Serclaes, dame d'Obberge, pour 14.000 fl. Un des héritiers le revendit en 1710 à Jean-Baptiste de Cordes, seigneur d'Attenrode, petit-neveu de Jean-Jacques par sa grand-mère, Jacqueline de Caestre. La seigneurie passa successivement à la sœur de Jean-Baptiste, Anne de Cordes, épouse de Jacques de Man, seigneur des deux Lennik; à leurs fils puis à la dernière du nom, Marie-Thérèse, femme de Jean-Joseph van Male, devenu par le fait même seigneur de Brachène et de Ghorain († 1781). La petite-fille de ce ménage, Zoé, épousa, en 1847, Pierre Coomans dont les descendants obtinrent de reprendre le nom de Brachène. M. Oscar Coomans de Brachène est propriétaire de l'ancienne ferme en voie de restauration, tandis que son frère Jacques a construit en 1969, entièrement en matériaux authentiques, une ravissante villa sur le **Molenweg**, dominant un vaste horizon, et qu'il a dénommée **Brackenhorst**. Le **Molenweg** rappelle l'emplacement du moulin banal à vent, remontant au début du XVI^e siècle et incendié vers 1896. Le **Keiberg** voisin évoque les cailloux calcaires qui y affluent. Un peu plus loin, à la limite de Wemmel et de Relegem, une vieille ferme appartient à la famille de l'ancien bourgmestre de Relegem, Van Doorslaer. Le millésime 1768 surmonte la porte encadrée d'un arc en pierres blanches. Une ancienne grange l'avoisine.

En revenant sur nos pas, au coin de la **Rasselstraat** et du **Steenweg op Merchtem**, la famille De Keersmaeker possède une grande ferme **Vier Winden Hoeve**, partiellement transformée en garage.

A l'extrémité du village, vers le château de Bouchout, le quartier **De Zijp** évoque le **pachthof in de Zijpe** ayant appartenu à l'abbaye de Diligem. De toutes les institutions religieuses, cette abbaye était la plus grande propriétaire terrienne à Wemmel du fait de sa proximité. Les Jacobs y eurent également un « Pavillon » vendu depuis. De leur propriété, au centre de Wemmel, subsiste encore une partie du mur au coin de la **Rasselstraat** et du **Steenweg op Merchtem**, ceinturant la ferme **Vier Winden**.

En parcourant le village, on est frappé du nombre de jolies maisons chaulées, de caractère attrayant, que l'on rencontre, davantage que dans les villages voisins où elles devaient pourtant exister. Peut-être étaient-elles moins vétustes qu'ailleurs et ont-elles été mieux entretenues.

LE « MUR » DE LAERMANS

La cure de Wemmel, entre l'église et le château, est ceinturée d'un grand mur blanc, devenu célèbre par l'œuvre d'Eugène Laermans (1864-1940). Ce peintre bruxellois est le pendant pour le Brabant de ce que Jakob Smits (1856-1928) fut pour la Campine. Tous deux, en dehors de groupes ou d'écoles, ont représenté le monde rural du début de ce siècle, beaucoup plus proche de l'Ancien Régime que de notre temps malgré la chronologie. Les tableaux de Laermans dénotent des préoccupations sociales qui le firent estimer par le roi Albert, mais ils expriment surtout son affection pour des types frustes, un peu déformés, courbés sous le poids de leur destin. Lui-même, sourd-muet, faillit devenir aveugle et s'isola, muré dans son art tragique. Encore étudiant, en visite à Wemmel chez la sœur de son hôtesse de Louvain, il avait vu, d'une maison en face du mur de la cure, porter un noyé à la maison communale. Ce mur devint pour lui le symbole de la souffrance et de la solitude, l'élément le plus caractéristique de ses tableaux avec un grand ciel gris. Dans **Les Intrus** (1896), au Musée de Liège, il le situe tout le long de la scène, interrompu seulement par deux maisons et l'église, puis se perdant dans la vallée; il symbolise la fermeture du village à la malheureuse famille qui cherche un asile.



Eugène Laermans (1864-1940) : « Le Mort » (Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique).

Dans **Flânerie au village** (1895), au Musée d'Art Moderne de Bruxelles, le sujet est moins douloureux; les paysans déambulent lentement devant un mur plus discret, en briques, et qui se termine pour faire place à un large paysage. Dans le panneau central du triptyque des **Emigrants**, au Musée d'Anvers, une rivière tient lieu de mur et sépare désormais les émigrants de leur village, à l'arrière-plan, vers lequel presque tous regardent avec nostalgie. Mais sur le panneau de gauche, un mur barre également le quai d'embarquement pour marquer la rupture avec le passé et le pays. Dans **Le Mort** (1904), au Musée de Bruxelles, considéré comme son chef-d'œuvre, la déformation atteint son maximum. Le corps du noyé est deux fois plus grand que celui des porteurs et de la veuve en larmes derrière lesquels le mur ressort dans toute sa blancheur éclatante, symbole à la fois de douleur et d'espoir. Le clocher de l'église surgit d'un épais massif en avant du mur, alors qu'en réalité il se situe derrière; de même, le peintre a imaginé la rivière du noyé dans le coin à droite. Le sujet, dans sa simplicité émouvante, par sa couleur magnifique, s'adresse aux sens, à l'esprit et au cœur. Toute l'œu-

vre de Laermans est bâtie sur de grands rythmes simples qui en font l'unité, non sans une certaine monotonie; sa robuste couleur dans le même registre tonal et sentimental accentue le symbolisme tragique des éléments et des hommes. Wemmel, centré autour de l'église et du château, est le type d'un ancien village seigneurial, resté exclusivement agricole et poétique jusque dans l'entre-deux-guerres. Il a commencé alors une transformation qui s'accélère de plus en plus au risque de perdre non seulement son aspect mais davantage encore son âme d'antan.

BIBLIOGRAPHIE

- ANNE de MOLINA, J., *Inscriptions funéraires du Brabant*, dans « Tradition et Vie », Bruxelles, 1962.
- ANNE de MOLINA, J., *Le tableau volif de Wauthier V van der Noot*, dans « Le Parchemin », n° 52 et 53, 1959.
- de BORCHGRAVE d'ALTENA, J., *Notes pour servir à l'inventaire des œuvres d'Art du Brabant*, dans « Annales de la Sté Rle d'Arch. de Brab. », 1947.
- DESSAER, R., *Wemmel - Uitstekende Brabantsche Hoek*, Anderlecht-Brux., 1945.
- GIDS voor VLAANDEREN, VI. *Automobilistenbond*, Antwerpen, 1966.
- VERBESSELT, J., *Het Parochiewezen in Brabant tot het einde van de XIII^e eeuw*, t. III, Pittem, 1964.
- VERBOUWE, A., *Iconografie van Vlaamsch-Brabant, IV, Kanton Wolvertem*, Bruxelles, 1942.
- WAMBLINIS, revue trimestrielle depuis 1973.
- WAUTERS, A., *Histoire des environs de Bruxelles*, nouv. édit., IV, 1972.
- WEST-BRABANT - 30 *Wandelingen*, Bruxelles, s.d.
- Nombreux interviews avec des habitants de Wemmel.



Entre Bierges et Rosières, la région délicieusement vallonnée se prête admirablement à la pratique de l'équitation.

De Rosières à Bierges ... au petit trot

par Jean DEMULLANDER

LES habitués du Lac de Genval, qui aiment flâner sur les rives et aux alentours de ce lieu enchanteur, croisent régulièrement des groupes de cavaliers aux allures à la fois sportives et martiales, qui caracolent avec panache dans les sentiers touristiques à travers champs et sous-bois.

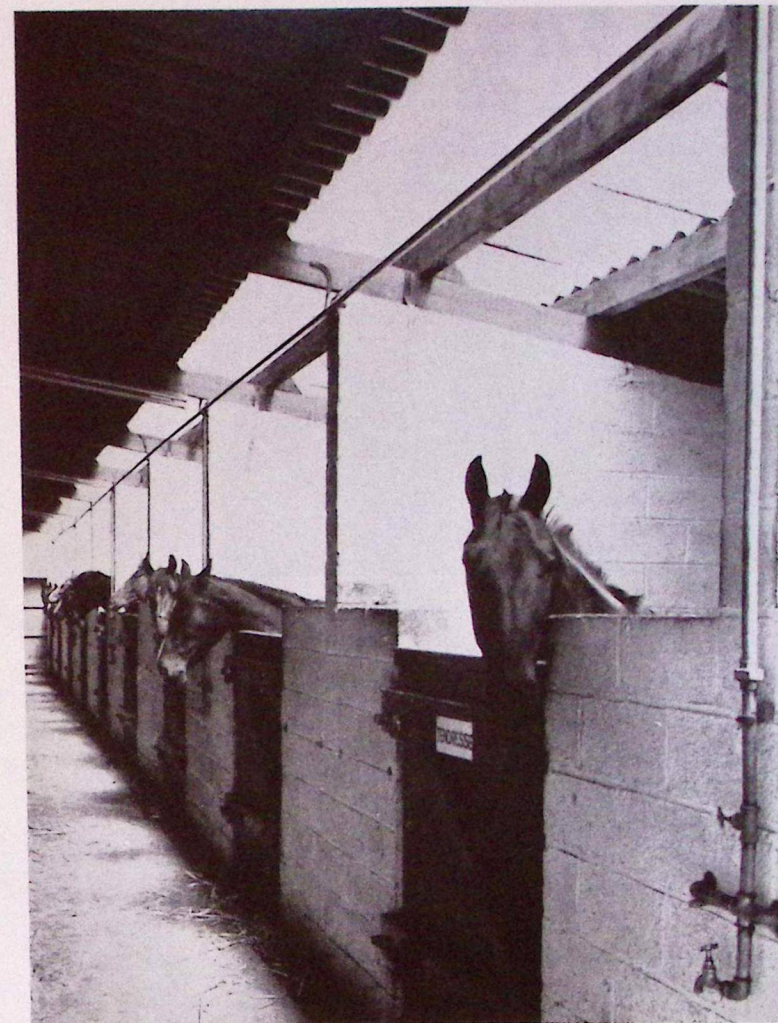
Ils descendent des régions avoisinantes qui abritent un nombre élevé d'écoles d'équitation et de clubs équestres. Bien rares sont les villages de cette Ardenne brabançonne qui ne possèdent pas un ou plusieurs manèges.

Il y a pour cela de nombreuses raisons, toutes bien valables : d'abord cette superbe forêt de Soignes avec ses innombrables sentiers pour cavaliers et ses hippodromes réputés, aussi un grand nombre de vieilles fermes brabançonnaises entourées de vastes prés verts, ensuite la proximité d'une capitale de plus d'un million d'habitants dont la plupart cherchent à s'évader le plus souvent possible et enfin l'attrait d'une belle campagne, éclatante de verdure et dont le bol d'air pur et les fascinants panoramas exercent un attrait irrésistible sur le citadin fuyant le bruit et la pollution.

Voilà pourquoi le « cheval-coursier » un instant détrôné par le « cheval-vapeur » a bel et bien repris du poil de la bête et que les manèges ont poussé par ici comme des champignons. Nous en avons dénombré une bonne cinquantaine dans cette région.

Ne pouvant les passer tous en revue, nous avons tenu à rendre une visite à une école jouissant d'une haute réputation et qui est située à Bierges, non loin de la pittoresque église Saint-Pierre. Cette visite nous a permis, non seulement d'en apprendre long sur la pratique du sport équestre en Brabant, mais de découvrir simultanément deux charmants villages brabançons où le bruit mat des sabots chevalins et le cliquetis des gourmettes résonnent gaiement dans les chemins romantiques que parcourent inlassablement fringants cavaliers et charmantes amazones.

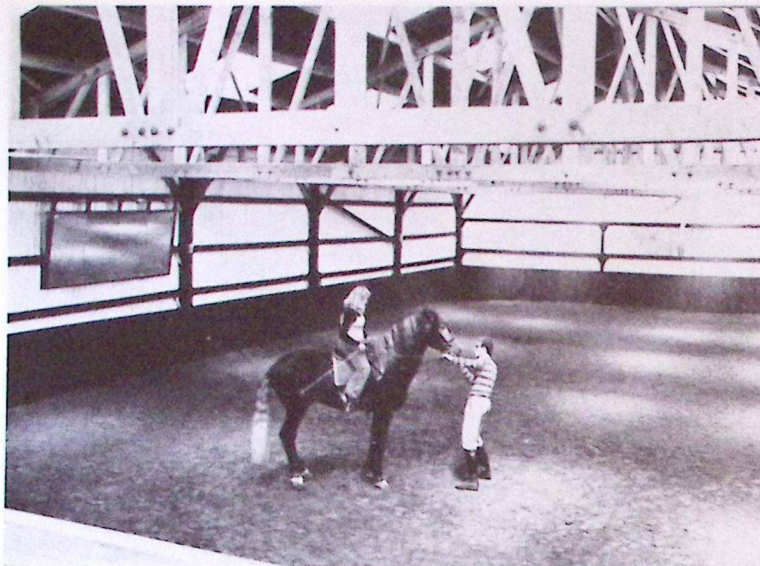
Ce sont Bierges et Rosières-Saint-André.



Ecole d'Equitation Alain Godeau à Bierges : dans les écuries remarquablement entretenues sont logés une vingtaine de fringants chevaux.

Le manège de l'E.E.D.B. — lisez Ecole d'Equitation et de Dressage de Bierges — est situé en bordure de la sinieuse rue des Combattants non loin de la très intéressante petite église du village. C'est une ancienne ferme entourée de vastes prairies. A côté des écuries,

spacieuses et bien entretenues où sont logés une vingtaine de chevaux, se dresse le grand manège couvert dont un des murs latéraux est garni d'un long miroir rectangulaire comme on en voit dans les cours de danse pour « petits rats ».



Une vaste tribune surplombant le manège permet aux spectateurs privilégiés de suivre et de jouir du spectacle exaltant d'exercices et de mouvements d'ensemble.

Fondée en 1970, l'école est dirigée par son fondateur, Maître-Ecuyer Alain Godeau.

Les cours se donnent tous les jours (excepté le lundi) de 9 à 20 heures et comprennent outre les leçons d'équitation classiques, des exercices de voltige et de dressage ainsi que des sauts d'obstacles. Les cours comprennent également une formation moniteur.

Des mouvements d'ensemble sont exécutés avec élaboration de carrousels

Ecole d'Equitation Alain Godeau à Bierges : le manège couvert.



En longeant les berges des romantiques étangs de Rosières.

L'équitation, un sport noble et viril qui se moque des saisons.

qui donnent lieu, périodiquement, à des manifestations équestres en costumes d'époques riches d'histoire et de folklore tel le « Jeu de Jean et Alice » qui se déroula à l'occasion du 750^e anniversaire de la ville de Wavre.

Sans verser dans de l'hippotourisme l'école entreprend néanmoins fréquemment des promenades de groupe pour la plus grande joie des cavaliers qui parcourent ainsi, par monts et par vaux, une région pittoresque où le moindre sentier conduit à un panorama découvrant les beautés d'une nature généreuse et les multiples vestiges historiques d'un passé souvent fort lointain qui remonte des tumuli et villas romaines aux traces des batailles napoléoniennes en sautant les ruines et autres vestiges du génie médiéval.



Maître Alain Godeau, écuyer hautement qualifié, nous dit encore qu'il n'y a pas d'âge limite pour faire du cheval puisque si longtemps que l'on tient debout on tient en selle, mais qu'il y a intérêt à débiter dès le plus jeune âge possible. Il est difficile de déterminer la durée exacte d'un écolage, celle-ci étant fonction de chaque individu, mais il est possible de former un cavalier accompli en moins de vingt leçons. Le prix moyen de l'abonnement, comprenant

dix leçons, est de 1650 francs et la location d'un cheval revient à 165 frs de l'heure. Il serait donc hors de propos de qualifier l'équitation de pratique coûteuse car, comparée à d'autres sports, le cheval de nos jours n'est plus considéré comme un luxe réservé à une minorité privilégiée. De plus le sport équestre alliant la culture physique au développement intellectuel et ses règles strictes de discipline sont autant de facteurs positifs dont notre génération a le plus grand besoin.

En quittant ce prestigieux campus où nous étions les seuls sans bottes de cuir ni éperons, nous n'avions plus qu'un désir : celui de parcourir à notre tour cette belle région de Bierges et de Rosières, entre Lasne et Dyle, où ...le cavalier est roi.

Hélas, n'ayant pas été touché auparavant par la grâce de la plus noble conquête de l'homme, qui n'est pas celle que vous croyez, force nous fut de continuer notre exploration touristique au moyen de nos chevaux mécaniques, bruyants et polluants.

Sur la Route du Roman País BRAINE-I'ALLEUD

par Octave HENDRICKX

CETTE commune au prestigieux passé attire sur son territoire des centaines de milliers de touristes de toutes nationalités à l'endroit où s'élève la butte du Lion dit de Waterloo.

ETYMOLOGIE - ANTIQUITE

Anciennement, la rivière aux nombreux méandres, qui traverse la commune de Braine-l'Alleud, dénommée « le HAIN » s'appelait la BRAINE. Le mot ALLEUD y fut ajouté (Braine-l'Alleu), terre allodiale, un domaine libre des ducs de Brabant.

Son territoire était habité depuis plusieurs milliers d'années, suite aux découvertes de belles haches en silex poli, de grattoirs, de lames, de marteaux en pierre (roches dures et silex de Wommersom) aux endroits dénommés : Hayettes, Vignobles, Pont Picavet, Sart-Moulin et Ermite.

Après cette période néolithique, les Gaulois, les Romains et les Francs ont

envahi notre sol. Citons la présence d'un tumulus à la ferme de la Tour à Mont-Saint-Pont, qui fut rasé en 1854. A cette époque, les Belges et les Romains brûlaient les morts et enterraient les restes incinérés assez loin des habitations. Pour les personnes de marque, dignitaires, grands propriétaires, etc., les urnes étaient déposées dans de vastes caveaux recouverts d'un grand tumulus. Les agriculteurs, pour égaliser leurs terrains, ont rasé ces masses de terre qui pouvaient atteindre 5 à 15 mètres de hauteur et un diamètre de 20 à 30 mètres (d'après Debaille, conservateur au Musée Archéologique de Charleroi, *Cours Élémentaire d'Archéologie de la Belgique*).

Le nom de Braine est cité pour la première fois au XI^e siècle dans les légendes des miracles de saint Guibert, fondateur de l'abbaye de Gembloux. D'après cette légende, une femme née à Braine-l'Alleud aurait été guérie. En 1131, les religieux de l'abbaye de Gembloux reçurent de Godefroid 1^{er}, duc de

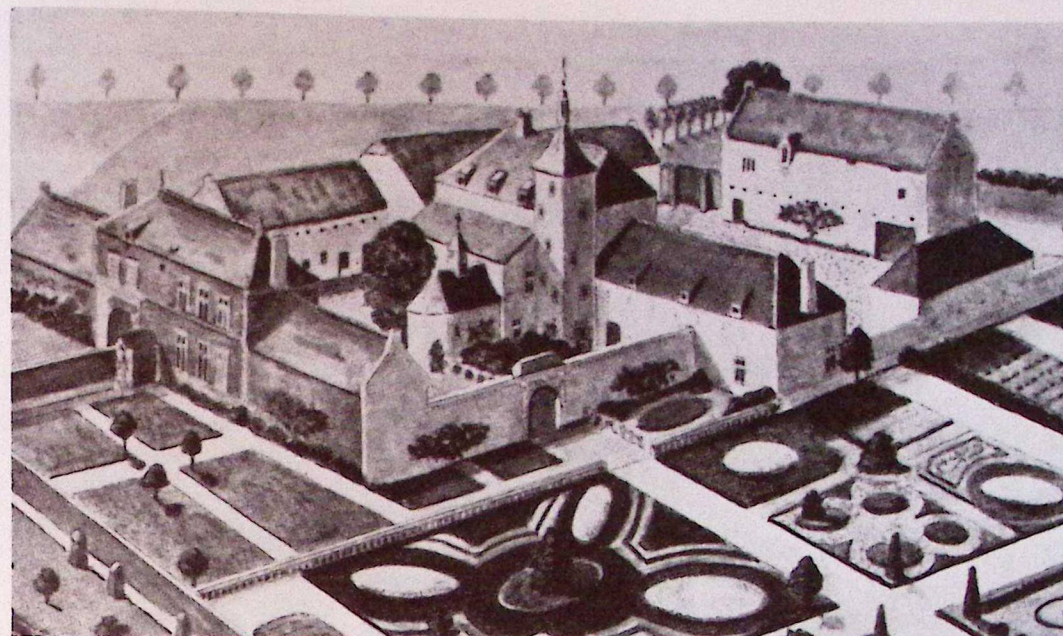
Brabant, le hameau de l'Ermite, nommé à l'époque Dudinsart.

Au XIII^e siècle, Braine était entouré de fossés (rue des Fossés); on vit s'élever une halle (Grand'Place), un hôpital (rue de l'Hôpital) et une léproserie (rue Bayard).

Le traité de Cortenberg (1371-1372) consacra la commune comme « Bourgeoisie Libre ». Depuis cette époque, Braine-l'Alleud a joué un grand rôle dans l'histoire de notre pays. Autrefois le territoire de Waterloo faisait partie de la commune de Braine-l'Alleud; la séparation date de 1797.

LA SEIGNEURIE DE BRAINE-L'ALLEUD

Les premiers seigneurs furent les châtelains de Bruxelles; des actes datés de Braine-l'Alleud par Léon 1^{er} en 1123 en font foi. En 1312, le duc de Brabant céda la seigneurie et le château en fief à Colard de Barbençon. Dès 1278, cette noble famille faisait usage d'un sceau ayant les mêmes armoiries que celles



Le château-forme de Goumont ou d'Hougoumont, un des points névralgiques de la bataille de Waterloo, coulait encore, au cours du XVIII^e siècle, des jours heureux. Il fut dévasté et en grande partie détruit, le 18 juin 1815, lors des sanglants corps-à-corps qui opposèrent les forces britanniques à la division française commandée par le prince Jérôme.

accordées par arrêté royal du 25 mai 1838 à la commune de Braine-l'Alleud. En 1488, le seigneur de Beersel, Henri de Witthem, possédait le château fort de Braine-l'Alleud; il le fortifia et y plaça une garnison qui causa de grands dommages aux troupes bruxelloises et brabançonnes soulevées contre le roi Maximilien d'Autriche, mais finalement les Bruxellois s'emparèrent du manoir de Braine-l'Alleud qui dut se rendre, faute de poudre. Le grand graveur Harrewyn nous a laissé une reproduction complète de la masse imposante de cet édifice.

LE SCEAU DE BRAINE-L'ALLEUD

Le « S. Scabinoru, de Brania Allody. » portait, en 1358, un écu burelé à trois lions brochants. Ces armoiries sont celles de Nicolas de Barbençon dont le sceau, datant de 1278, était gravé d'un écu à neuf burelles, à trois lions couronnés brochant, ce qui était une brisure des armoiries ancestrales de la

maison de Barbençon. Les sceaux des échevins de « Brania Allodii » étaient blasonnés, aux XVII^e et XVIII^e siècles, de ce même écu.

Ce sceau, d'or à quatorze triangles d'azur et trois lions du champ sur le tout, fut reconnu par arrêté royal du 25 mai 1838.

DESCRIPTION DU CHATEAU FORT

Au XVII^e siècle, le château fort ne représentait qu'un ensemble assez régulier de bâtiments, entourés de grands fossés remplis d'eau. On avait accès au château par un pont de pierre dans lequel étaient pratiquées quatre petites arches et qui était précédé d'une porte flanquée de deux tourelles.

Le manoir formait un carré de bâtiments d'inégale grandeur et presque tous surmontés de pignons en escalier. Deux tours, l'une carrée, l'autre ronde, en ornaient la partie orientale. Ce château, séparé par le Hain, se trouvait à 300 mètres à l'ouest de l'église.

A la suite d'un incendie dévastateur, en 1810, qui ravagea la plus grande partie du bourg de Braine-l'Alleud, son château fort fut abattu.

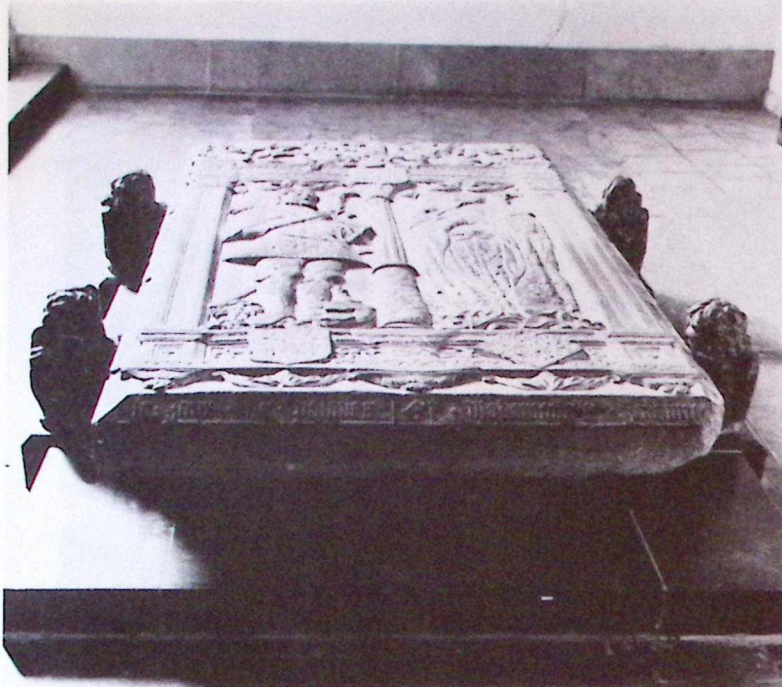
DES SEIGNEURS DE BRAINE ET DE LEURS POUVOIRS

En reconnaissance des services rendus par Henri de Witthem, le roi Maximilien et son fils donnèrent pour lui et ses descendants la haute, moyenne et basse justice (1489).

Le souvenir des seigneurs de Witthem est d'ailleurs rappelé aux Brainois par une magnifique pierre tombale qui figure dans l'église décanale Saint-Etienne à Braine-l'Alleud.

PIERRE TOMBALE DE PHILIPPE DE WITTHEM

Description de la pierre tombale de Philippe de Witthem, seigneur de Beersel, de Boutersem, de Braine, etc., mort le jour de Pâques 1523, et de Jeanne de Halrewyn, sa femme morte en 1521.



Eglise Saint-Etienne : la magnifique pierre tombale de Philippe de Witthem et de son épouse, Jeanne de Halewyn.

Cette pierre d'une haute valeur artistique mérite qu'on s'y attarde quelque peu : une mouleure de forte taille, terminée de chaque côté de la partie inférieure par une base de colonnette, forme le cadre qui repose sur quatre lions accroupis tenant chacun un écu.

Les deux gisants, le seigneur en armure, son épouse en coiffe et en vêtements d'apparat, les mains jointes, la tête reposant sur un coussin dans un cadre d'architecture formé par deux pilastres, sont séparés l'un de l'autre par une élégante colonnette supportant en son milieu un linteau auquel s'apposent les armes de Philippe de Witthem avec casque et cimier dont les lambrequins se développent entre deux lions accroupis. Les écus armoriés des époux sont posés sous leurs pieds.

Primitivement, cette pierre se trouvait dans le chœur de l'église au-dessus de la crypte où reposaient les corps. En 1884, elle était encastrée dans le mur

en dessous du jubé à droite de l'entrée principale. Elle reposait sur deux lions accroupis tenant chacun un écu. Deux autres lions ont servi comme pendant à la pierre tombale de Nicolas del Halle encastrée dans le mur opposé. Actuellement elle a été placée dans la nef droite du chœur de l'église, dans la position de gisant sur quatre lions.

DEVASTATIONS

Des incendies dévastèrent Braine-l'Alleud le 9 septembre 1626, notamment la cure, où brûlèrent les registres des naissances, des décès et des mariages antérieurs à 1619.

Un autre incendie dévasta la localité le 22 avril 1690; 105 maisons furent détruites.

En 1652, la peste fit de nombreuses victimes, de même que la dysenterie pendant les années 1676, 1726 et 1794.

Le premier chiffre officiel de la popula-

tion s'élevait en 1816 à 2.770 habitants. Fin 1973, le chiffre de 20.000 habitants était atteint.

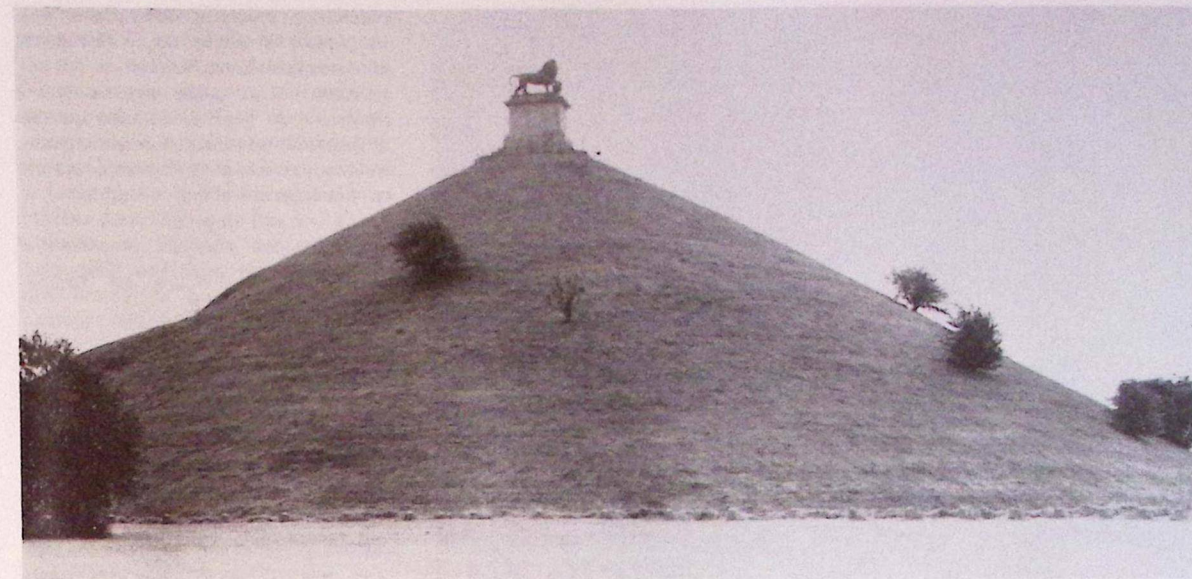
LE LION

Cette gigantesque butte, surmontée d'un lion, est située à environ 2.400 mètres à l'est de l'église Saint-Etienne de Braine-l'Alleud entre les chaussées de Nivelles à Mont-Saint-Jean et de Bruxelles à Charleroi sur le territoire de Braine-l'Alleud.

L'érection eut lieu à l'endroit où le Prince d'Orange fut blessé en essayant d'arrêter l'attaque de la vieille garde. Cette butte conique a 45 mètres de hauteur, 520 mètres de circonférence à la base et 92 mètres d'arête. Elle est entourée de 140 bornes cylindriques en pierre bleue placées à 3,75 mètres l'une de l'autre. Sa surface de 2 hectares, 18 ares, 50 centiares, est recouverte d'environ 300.000 mètres cubes de terre, laquelle a été enlevée au champ de bataille, transportée par tombereaux, sauf pour la partie supérieure qui est l'œuvre des botteresses liégeoises. Commencée en 1823, elle fut terminée en 1826. Pour parvenir au sommet de la butte il faut gravir un escalier en pierre bleue comptant 226 marches. Sur ce promontoire s'élève le piédestal du lion, massif en pierre, exhaussé de trois degrés, d'une hauteur de 7 mètres, qui repose sur une colonne de briques. Contemplant cette « morne plaine » le lion en fonte, œuvre du sculpteur J.F. Vangeel, qui fut coulé aux usines Cockerill à Seraing, a une hauteur de 4,45 mètres sur une longueur de 4,50 mètres et pèse 28.000 kilos. Majestueusement, une patte posée sur un globe, il regarde la France.

Sur son piédestal, la date de cette mémorable bataille est gravée : XVIII JUNI MDCCCXV.

Près de ce gigantesque monument s'élève le « PANORAMA de la Bataille de Waterloo ». Cette grande fresque, qui est l'œuvre du peintre Louis Dumoulin, représente le champ de bataille, vers le soir, au moment de l'arrivée de Blücher qui allait décider du sort de cette grandiose journée. Le bâtiment, qui l'abrite, fut érigé en 1912 par la « S.A. Panorama de la Bataille de Waterloo » sur un terrain donné en location par l'Etat belge, en 1911, pour



une période de cinquante ans, qui fut renouvelée en 1961.

LE CHATEAU ET LA FERME DE GOMONT OU D'HOUGOMONT

A quelques centaines de mètres de la butte subsistent encore les ailes occidentale et méridionale de ce manoir où périrent plus de 6.000 combattants; la première comprenant une grange, très solidement construite et des écuries; la seconde, qui sert d'habitation au fermier, est percée de grandes croisées à meneaux de pierre et en partie murées. Au milieu de la cour on aperçoit une chapelle de construction fort simple et ornée d'un Christ en bois vermoulu. Un clocheton surmonte ce petit oratoire.

Dans le verger on voit deux pierres tombales; ce sont celles du capitaine John Lucie Blackman qui fut tué à Hougomont et du sergent-major Cotton, qui avait pris part à la bataille de Waterloo où il servait en qualité de sergent dans le 7^e hussard anglais; guide à Waterloo, il mourut à Mont-Saint-Jean (hameau de Waterloo) en 1849; il fut enterré dans le verger de Goumont à proximité de la tombe du capitaine Blackman.

Ci-dessus : on ne présente plus la célèbre butte du lion dit de Waterloo, qui voit, chaque année, défiler des centaines de milliers de touristes belges mais surtout étrangers.

Ci-dessous : la chapelle de la ferme de Goumont date du XVI^e siècle.





côtés de l'œuvre d'Albert Desenfans. Le plan et la réalisation du monument sont dus à M. Léon Soupart. Le mémorial est placé dans la tour, à l'intérieur de l'église, du côté gauche en regardant l'autel (sous les orgues). Notons que la tour de l'église, propriété communale, fait office de beffroi.

Les faits que rappelle le mémorial
L'utilisation de l'église de Braine-

Ci-contre : détail du Panorama de la Bataille de Waterloo. Cette ample fresque présente l'aspect probable du champ de bataille au moment des charges impétueuses de la cavalerie française.

Ci-dessous : Eglise Saint-Etienne : Monument aux morts pour la patrie, œuvre d'Albert Desenfans (1845-1938).

Dans le mur méridional, percé de meurtrières utilisées par les assiégés, une plaque commémorative, encadrée dans le mur, rappelle que le capitaine Craufurd du 3^e Foot-Guards fut tué à l'extrême sud-ouest de ce mur.

Depuis 1913 s'élève une stèle de granit ornée d'une couronne et de la croix de la Légion d'Honneur. Un aigle en bronze, aux ailes déployées, la surmonte. Sur la façade principale on lit : « Aux soldats français morts à Hougoumont. 18 juin 1815 ».

Sur le mur extérieur de la chapelle, une plaque en bronze a été inaugurée en 1907, sur laquelle on peut lire : « On est prié de respecter cette chapelle où pendant la mémorable journée du 18 juin 1815 tant de vaillants défenseurs de Hougoumont ont rendu le dernier soupir ».

Ce fut le 18 juin 1815 à 11 h 30 que commença la bataille à Hougoumont. Le château était défendu par des troupes de l'armée anglaise.

Jérôme, ex-roi de Westphalie (1784-1860), frère de Napoléon, reçut l'ordre de chasser les Anglais.

Après un combat acharné, Jérôme s'empara du château, puis fut repoussé; il le reprit une seconde fois et ne put

se maintenir qu'en mettant le feu aux bâtiments.

LE MEMORIAL DE BRAINE-L'ALLEUD

C'est à l'occasion du 150^e anniversaire de la bataille de 1815 que le Syndicat d'Initiative de Braine-l'Alleud a fait ériger dans l'église Saint-Etienne un mémorial rappelant que ce sanctuaire servit d'hôpital au lendemain de la tragique mêlée.

Le bas-relief qui forme le centre du mémorial représente Simon de Cyrène aidant Jésus à porter sa croix et les saintes femmes qui s'apitoyent sur le sort du Christ. Il est l'œuvre d'Albert Desenfans et a été coulé par la Compagnie des Bronzes de Bruxelles.

Le bas-relief a nonante-cinq centimètres de largeur sur un mètre deux de hauteur. Il est au centre d'un revêtement mural en pierres blanches de Portland de deux mètres de largeur sur trois mètres de hauteur, net de tout ornement. On peut y lire, au-dessus du bas-relief, ce texte :

« Cette église servit d'hôpital au lendemain de la bataille

Charitablement les Brainois vinrent en aide aux blessés ».

La date « Juin 1815 » flanque les deux



l'Alleud en tant qu'hôpital de fortune au lendemain du 18 juin 1815 est attestée par la tradition populaire locale. En outre, quelques auteurs y font allusion, tel Lucien Laudy dans son ouvrage « Les lendemains de Waterloo » (p. 27) : « ... Le lendemain et le surlendemain de la bataille, des femmes soignèrent les blessés dans l'église de Braine-l'Alleud, où Jossart, médecin à Ophain, et Amandeau opéraient les blessés sur des bottes de pailles. Les femmes allaient « au chiendent », c'est-à-dire récoltaient les racines de ces plantes dans les campagnes pour faire du thé qu'elles donnaient aux victimes du 18 juin. Le dévouement des sœurs appelées « Pauvres Marolles » fut admirable; elles donnèrent tout le linge disponible pour faire de la charpie. Elles furent félicitées publiquement sur la place de l'hôtel de ville par le docteur Amandeau... »

L'auteur de l'ouvrage « Waterloo, Sainte-Hélène. Notes et souvenirs d'un officier d'Etat-Major », Basil Jackson, ajoute ceci :

« ... Les villages et les hameaux voisins recueillirent les Français qui remplissaient les églises, les granges et leurs dépendances, chaque petite commune se cotisant pour fournir la quantité de pain, de viande et de légumes, pour la soupe nécessaire à leur subsistance... » (Traduction publiée chez Plon - Paris, 1912).

A noter que l'église de Braine-l'Alleud était la plus vaste des environs : celle de Waterloo à l'époque était limitée à la chapelle royale, avant-corps de l'église actuelle.

L'AUTEUR DU BAS-RELIEF

Le créateur de l'œuvre qui orne le mémorial, Albert Desenfans, naquit à Genappe en 1845, d'une famille d'origine française (Avesnes) mais résidant à Genappe dès avant la Révolution.

Il suivit les cours de l'Académie des Beaux-Arts à Bruxelles, et, en 1867, se rendit à Paris où il rencontra rapidement un certain succès, ayant eu la chance d'être remarqué et apprécié par un financier parisien pour le compte duquel il exécuta quelques travaux.

Lorsque la guerre de 1870 éclata, il revint en Belgique accompagné de son



Eglise Saint-Etienne : bas-relief représentant Simon de Cyrène aidant Jésus à porter sa croix. Cette œuvre d'Albert Desenfans fait office de mémorial rappelant que ce sanctuaire servit d'hôpital au lendemain de la tragique journée du 18 juin 1815.

ami, le célèbre animalier Mignon, et s'installa à Bruxelles. Albert Desenfans poursuivit une carrière fructueuse en Belgique. Il mourut à Braine-l'Alleud en 1938, laissant une œuvre assez considérable. Une avenue porte son nom à Bruxelles (Schaerbeeck).

LES ŒUVRES D'ALBERT DESENFANS

Palais des Beaux-Arts à Bruxelles. Représentation de l'art français et de l'art hollandais.

Parc du Petit-Sablon à Bruxelles. Trois statuettes de métiers : le Couvreur, le Tanneur, le Tapissier.

Hôtel de Ville de Bruxelles. Buste de l'architecte Louis van Bodeghem.

Maison du Roi à Bruxelles.

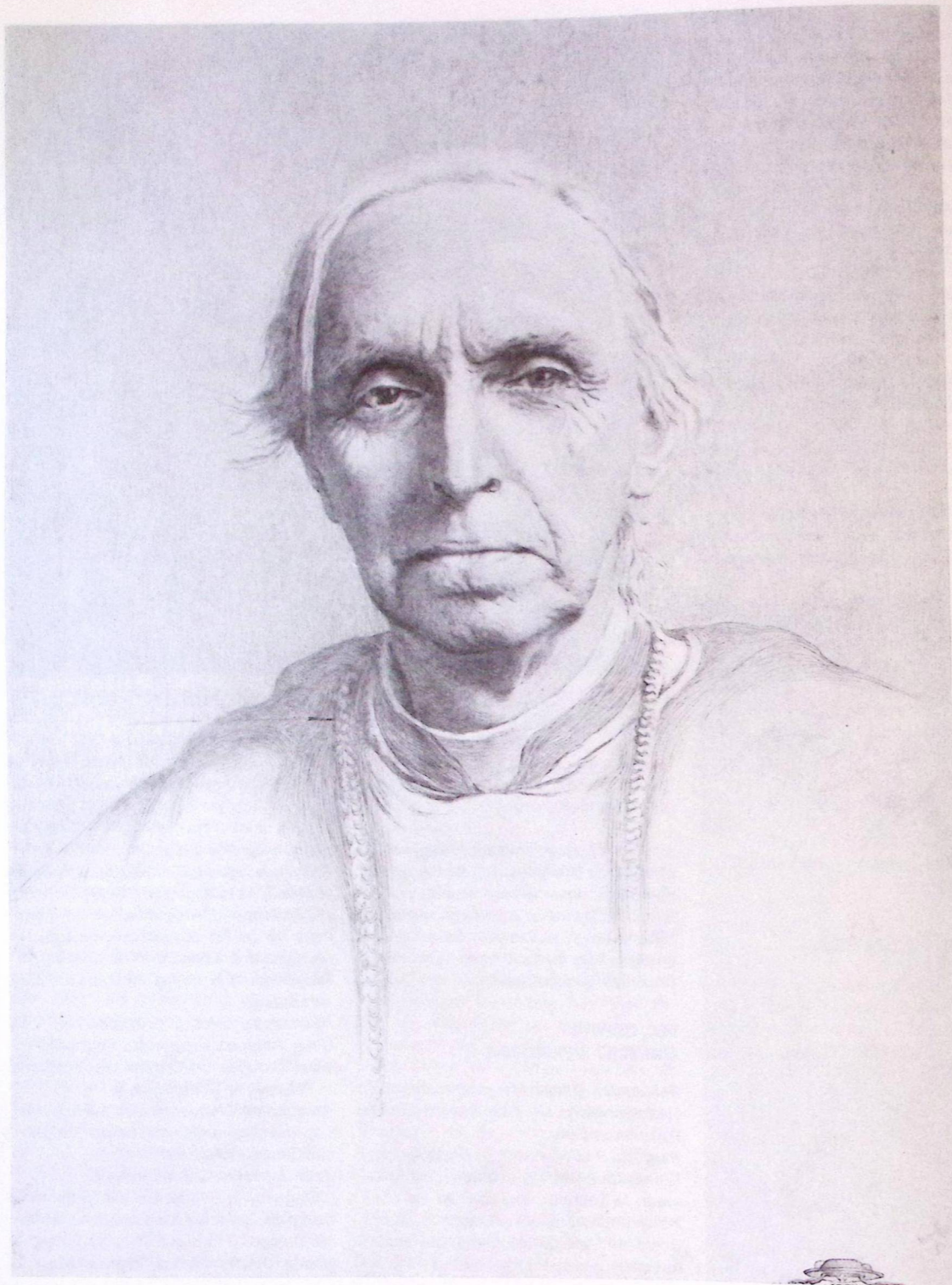
Quelques figurines, telles Le Juge, sous les traits du bourgmestre Emile De Mot; Le Rôtisseur, L'Arbalétrier et L'Archer. *Parc du Jardin Botanique : Le Lys.* Monument à Léopold I^{er} à Laeken. Représentation de la Province de Luxembourg.

Hôtel des Postes à Bruxelles. Deux Atlantes supportant l'horloge. Deux groupes de Génies personnifiant la Poste et le Télégraphe.

Arcades du Cinquantenaire à Bruxelles. Représentation des provinces de Hainaut et de Limbourg.

Parc Josaphat à Schaerbeeck. L'Elagueur et Eve tentée par le démon. *Camp de Beverlo : Monument au Général Chazal.*

Musée d'Anvers : La Résurrection.



Braine-l'Alleud : La Résurrection, monument aux morts de 1914-1918.
Nivelles : Représentation de la Justice sur la façade du Palais de Justice.
 Bas-relief de l'abbé Michel Renard.
 Bas-relief du docteur Lebon.
Palais de Justice de Bruxelles.
 L'une des quatre statues géantes (6,50 à 7 mètres de hauteur) situées sous le dôme et qui personnifie la Loi.
Palais Royal de Bruxelles.
 L'un des groupes qui ornent la façade principale symbolisant la clémence royale.
Musée de Barcelone : L'Enigme.
 En outre, Albert Desenfans exécuta de nombreuses commandes pour l'étranger principalement pour l'Allemagne et les Pays-Bas.

LE CARDINAL MERCIER

Le plus illustre des Brainois, le grand Cardinal Mercier, le savant, le patriote, celui dont le monde entier a glorifié la mémoire, est né à Braine-l'Alleud au lieu-dit Castegier, actuellement place Cardinal Mercier, le 21 novembre 1851. Désiré-Félicien-François-Joseph Mercier était le fils de Paul-Léon-Hubert Mercier, artiste peintre, négociant et industriel qui prit part à la révolution de 1830, petit-fils du tanneur Mercier qui fut trente-quatre ans bourgmestre de Braine-l'Alleud et qu'on surnommait « le vieux mayeur ». Sa mère était Brainoise elle aussi : elle s'appelait Anne-Marie-Barbe Croquet; elle était la sœur de Monseigneur Croquet, missionnaire de l'Orégon.
 Il fut ordonné prêtre en 1874. Docteur en philosophie en 1877, nommé professeur de philosophie à l'Université de Louvain en 1882. Il fut le fondateur de l'Institut Thomiste de Louvain.
 Dès 1886, Sa Sainteté le Pape Léon XIII lui octroyait une prélature romaine. C'est en 1907 que Désiré-Joseph Mercier fut promu archevêque.
 Pendant la guerre 1914-1918, ses lettres

En page de gauche : Maria Piron (1888-1969) : Portrait du Cardinal Mercier (eau-forte, juillet 1918).



La chapelle de l'Ermitte également appelée chapelle de Notre-Dame à la Rose est un ravissant oratoire datant de ± 1400.

pastorales flétrissaient les violations de l'ennemi et les déportations de nos compatriotes.

« Le cardinal Mercier, écrivait le roi Albert, apparaît comme l'incarnation la plus haute et la plus pure de l'héroïsme civique et patriotique. Pour les générations futures comme aux yeux des contemporains, il restera à tout jamais une des plus grandes et des plus belles figures de notre histoire nationale ». Il fut le pionnier de l'Union des Eglises chrétiennes.

Pour s'arracher aux tracasseries de l'administration, il allait se reposer quelques jours dans sa modeste maison de campagne au hameau de l'Ermitte, en sa commune natale, à proximité de l'ancienne abbaye de Sept-Fontaines, non loin de la ferme Toutluifaut où naquit sa chère maman.

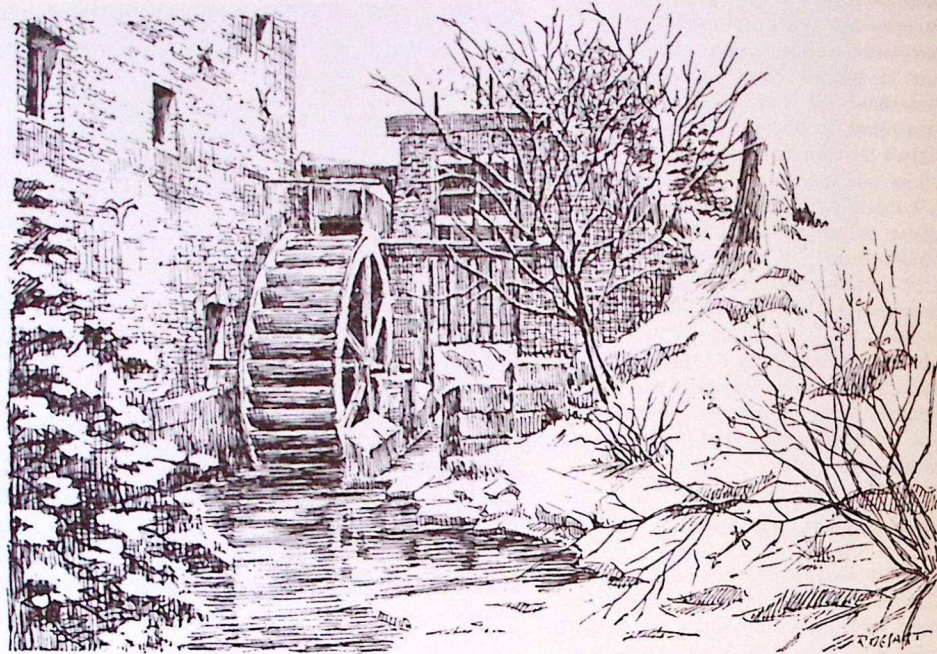
A l'occasion de son jubilé d'or, le lundi de Pentecôte 1924, il alla bénir la première pierre du collège qui portera son nom. Dans une lettre inédite il écrivait ce qui suit : « La bénédiction de la première pierre du nouveau collège, si ardemment désiré et déjà si vigoureusement soutenu par la population, mar-

quera pour Braine et pour les paroisses avoisinantes un nouvel essor. Cette pierre sera une base d'élan vers un avenir toujours plus fécond en progrès intellectuel, en action moralisatrice, en apostolat ».

Il mourut à Bruxelles, le 23 janvier 1926 et fut inhumé en l'église métropolitaine Saint-Rombaut à Malines. La Belgique lui fit des funérailles nationales.

UN GRAND POETE WALLON : L'ABBE MICHEL RENARD

Ce grand poète humoristique et satirique, Clément-Michel-Gillain Renard naquit à Braine-l'Alleud, le 18 septembre 1829; il était le fils de Célestin-Antoine Renard, cabaretier, né à Braine-l'Alleud, le 30 mars 1794, et de Marie-Jeanne Nicaise, sa mère. Après de brillantes études au collège de Soignies et au séminaire de Malines, il fut ordonné prêtre le 18 décembre 1852. Nommé vicaire à Orp-le-Grand, il commença sa campagne en faveur des ouvriers. Il est transféré d'Orp-le-Grand à Genval pour y exercer son ministère. Peu de temps après, il est désigné



Braine-l'Alleud : le moulin de Mont-Saint-Pont, aujourd'hui désaffecté, était actionné par les eaux du Hain (Dessin de Robert Desart).

comme aumônier de l'École vétérinaire. En dehors de ces fonctions, il essaie de fonder de nombreux cercles ouvriers et travaille au développement de nombreuses sociétés mutualistes. En 1860, l'abbé Renard fut attaché à l'église Notre-Dame des Victoires au Sablon, à Bruxelles, et y devint directeur des funérailles.

La famille d'Arenberg l'avait en grande estime et lui permit par ses largesses d'exercer son inépuisable charité; ses soutanes usées et de couleur indéfinissable étaient légendaires.

L'abbé Michel Renard n'était pas seulement un grand philanthrope, il fut aussi journaliste et poète. Il fonda la « Gazette de Nivelles » et dirigea « Le Carillon et la Cloche ». Il fut le chantre de Jean de Nivelles, poème épique, célèbre dans toute la Wallonie. Il écrivit « L'Argayon », histoire des géants de Nivelles. Le bénéfice de ces publications fut consacré à l'œuvre des ouvriers malades ou convalescents.

Pour le dévouement dont il avait fait preuve pendant l'épidémie de choléra de 1860, l'Administration communale de

Bruxelles lui témoigna publiquement sa reconnaissance.

Le 16 janvier 1875, Léopold II le nomma chevalier de l'Ordre de Léopold pour les services rendus à la classe ouvrière. « J'ai eu deux amours, disait-il, la littérature wallonne à laquelle j'ai consacré tous mes efforts, toute ma tendresse, et la classe ouvrière que j'aime passionnément... Je suis né dans le peuple, je suis allé à lui parce qu'il sait aimer et qu'il a besoin d'affection. »

Sentant sa mort prochaine, il exprima le désir d'être inhumé à Braine-l'Alleud. Il mourut à Bruxelles, le 10 juin 1904; ses cendres reposent au cimetière de sa commune natale.

Son grand ami, Schepers, pédagogue éminent, instituteur en chef à l'école communale de Braine-l'Alleud, disait de lui : « La population brainoise conservera longtemps le souvenir de l'un de ses plus chers, de ses meilleurs enfants, de celui qui l'a honorée par son grand cœur et par son génie littéraire. »

Voulant rappeler aux Brainois le souvenir de son grand poète wallon, l'Admi-

nistration communale a inauguré, le samedi 19 décembre 1959, la place Abbé Renard, près de l'église décanale Saint-Etienne, anciennement place de la Régence.

LA CHAPELLE DU VIEUX MOUTIER DU XIV^e SIECLE

A peu de distance de la maison de campagne du cardinal Mercier et de la ferme Toutluifaut, au hameau de l'Ermite qui au XIV^e siècle s'appelait Dudsart, la duchesse Jeanne de Brabant installa les quelques béguines du couvent de la Motte qui végétaient à Wauthier-Braine. Peu après l'évêque de Cambrai fit de cette institution un prieuré de la Règle de Saint-Augustin, qui subsista jusqu'en 1783, date de sa suppression par Joseph II. Seule la chapelle dénommée Notre-Dame à la Rose ou « Rosa In Jéricho » a résisté aux intempéries et a été restaurée par l'abbé Thibaut de Maisières qui sauva de la destruction les restes du plus petit monastère de l'ancienne forêt de Soignes.

LE MOULIN DE MONCHINPONT OU MONT-SAINT-PONT

Construit au XIII^e siècle, il avait des droits de banalité, mais au profit du domaine ducal. Les ducs de Brabant essayèrent d'en augmenter l'importance au détriment du chapitre de Nivelles. Dans un accord conclu en 1253, le duc Henri III promit de remettre les tenanciers du chapitre à Lillois, Noucelles (sur Wauthier-Braine), etc., « au même point d'aller « moudre » qu'ils l'étaient avant que son moulin fût fait à Moncinpont »...

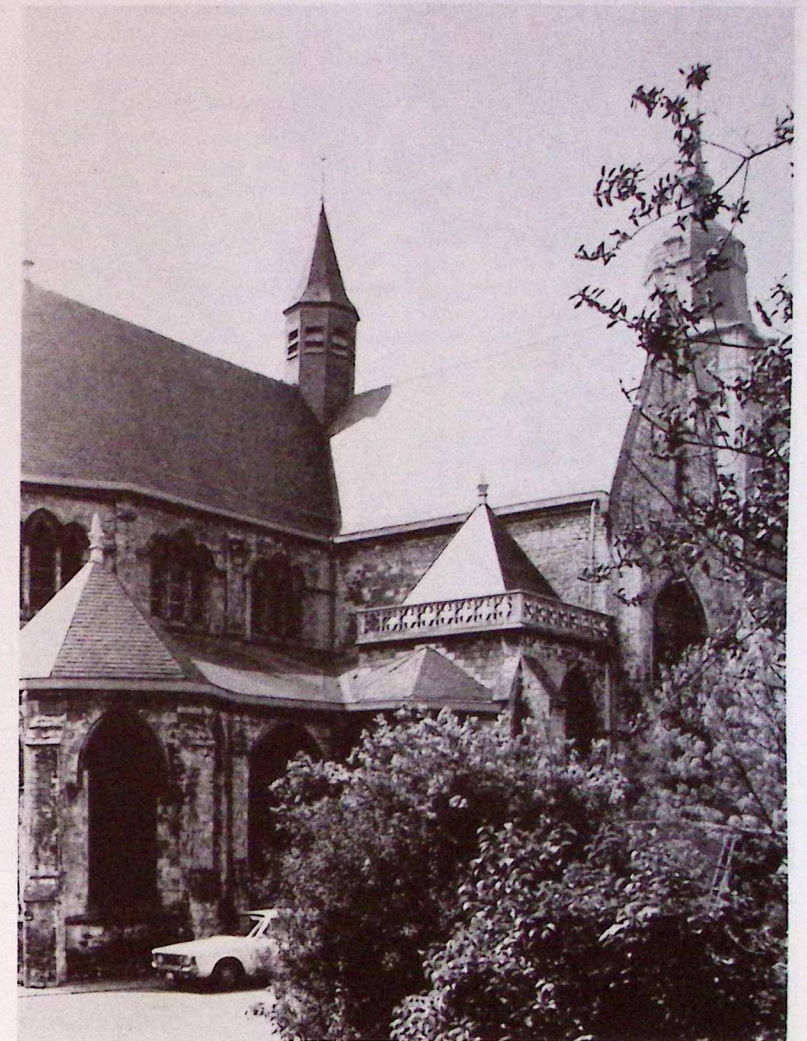
Ce moulin est actuellement en très mauvais état.

L'EGLISE DECANALE SAINT-ETIENNE

Depuis le 1^{er} février 1974, l'église Saint-Etienne est restaurée et rénovée. Comme en témoigne le millésime 1550 sur la colonne gauche du croisillon nord du transept, l'église a été fondée au XVI^e siècle.

Les nefs furent terminées en 1742, la date figure au-dessus du troisième chapiteau droit de la nef. La tour fut reconstruite en 1763 aux frais du chapitre de Cambrai.

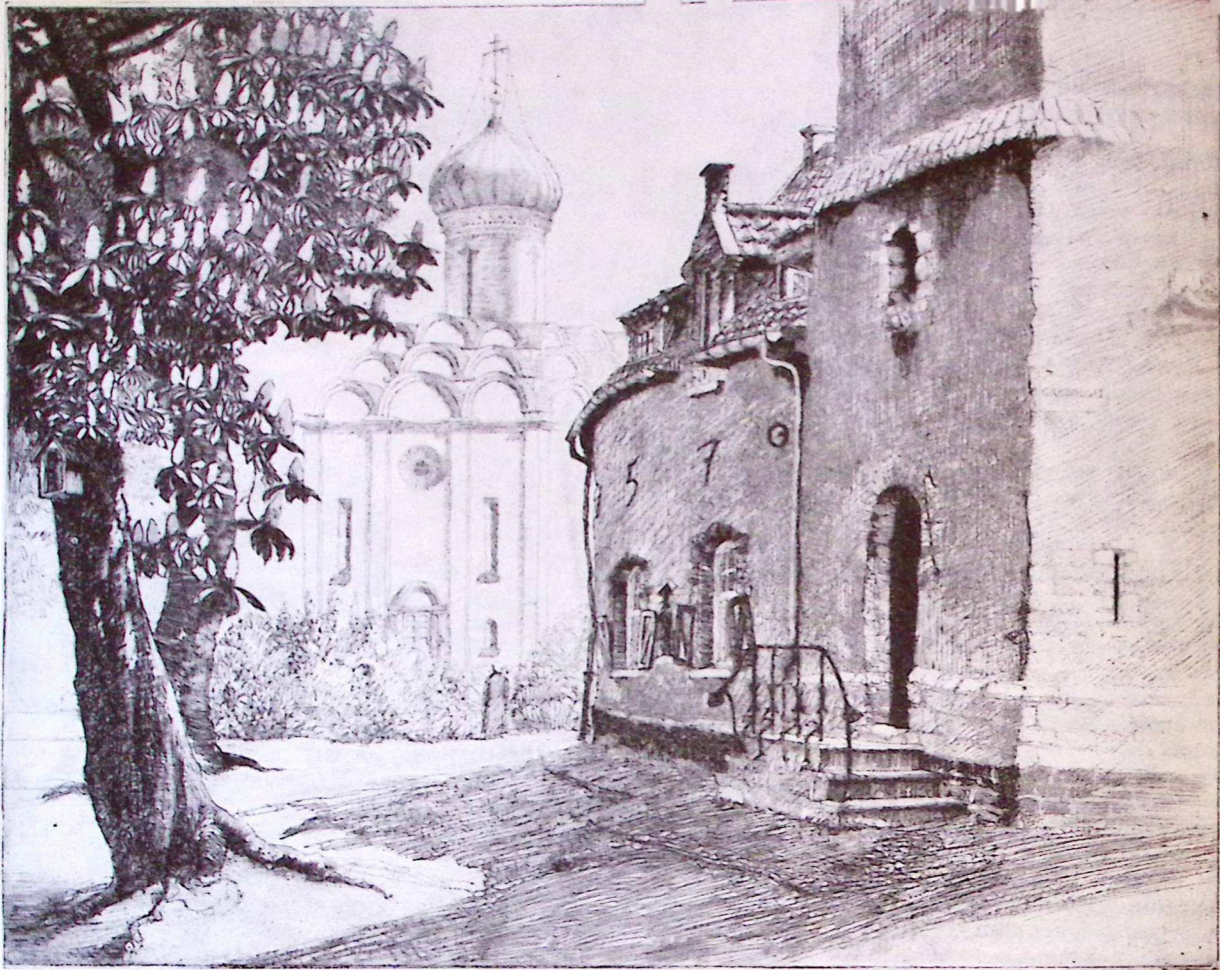
La partie orientale de l'église, chœur et déambulatoire, qui avait été fortement travestie par la restauration du XIX^e siècle — 1865 à 1888 — a fait principalement l'objet de cette restauration. L'église renferme des objets remarquables qu'on peut admirer : les lambris et confessionnaux, en chêne, style Louis XV; la chaire de vérité, en chêne, style Renaissance exécutée en 1744; le buffet d'orgues, en chêne, du XVI^e siècle; la pierre tombale de Philippe de Witthem, seigneur de Beersel, de Boutersem, de Braine, et de Jeanne de Hallowyn, son épouse, morte en 1521; une autre pierre sur laquelle sont sculptés deux squelettes et une banderole dédiée à Nicolas del Halle; un lutrin en cuivre de style gothique primaire reposant sur trois lions et surmonté d'une statuette de saint Etienne. Cet objet d'art a été offert par le prêtre Bachelier, décédé le 23 mars 1574; une croix-reliquaire du XVI^e siècle; une statue, en bois, du XVI^e siècle représentant « Saint Antoine l'Ermite »; différents tableaux : « L'Adoration des Bergers » attribué à



Braine-l'Alleud : l'église décanale dédiée à saint Etienne a fait récemment l'objet d'une habile restauration.

Van Loon, « Saint Dominique recevant le chapelet de la Vierge » par Coninck, et la magnifique peinture de Pierre-Jean-Joseph Verhaeghen « La Présentation au Temple »; un calvaire du XVI^e siècle avec un Christ gothique; différents objets et des ornements ayant appartenu au Cardinal Mercier; dans la chapelle du souvenir : le mausolée en marbre blanc « Le Christ sortant du Tombeau » d'Albert Desenfans; dans

l'ancienne chapelle de la Vierge, aujourd'hui, chapelle du Saint-Sacrement, les Brainois retrouveront leurs différents objets : le tabernacle de l'ancien maître-autel, les statuettes en cuivre ciselé dans leur écrien en marbre blanc, la statue de la Vierge et bien d'autres motifs; les vitraux du déambulatoire ainsi que les deux vitraux près des entrées latérales, œuvres du Brainois Desenfans.



Eau-forte de Henri Quittelier représentant l'église orthodoxe russe d'Uccle et, à l'avant-plan, l'ancienne auberge du Cornet.

L'EGLISE RUSSE D'UCCLE

par Joseph DELMELLE

TOUJOURS, irrévocablement, le temps — tel un arbre magique — produit de nouvelles feuilles. Celles-ci n'ont qu'une existence très éphémère car elles se dessèchent bientôt

et s'envolent dans la brise ou le vent afin de se mêler à toutes leurs sœurs de jadis, d'autrefois et de naguère, qui composent ce passé qui ressemble à l'humus ou au terreau.

Un poète chante, mélancolique :
*J'ai perdu mon père et ma mère
Il ne me reste personne, sauf toi
Et le grand vent d'hiver
Qui sanglote tout bas...*

Ce poète se nomme Katherine Lenkchevitch. Et Katherine est d'origine sibérienne. Elle a quitté la grande Russie, accompagnant ses parents, alors qu'elle était petite fille, à l'époque de la révolution triomphante.

A cette époque, des dizaines de milliers de Russes se sont dispersés sur les chemins de l'exode. Et ces chemins, s'ils ont oublié la trace de leurs pas inquiets et pesants, restent balisés par des stèles monumentales, en l'occurrence des églises couronnées de bulbes souvent dorés comme on en voit, par exemple, à Darmstadt et à Wiesbaden, en Allemagne fédérale.

Des églises semblables existent également chez nous. Je pense à celle du monastère de Chevetogne, revue naguère à la faveur d'une escapade dans l'harmonieux Condroz namurois. Et je songe à celle, ucquoise, de l'avenue De Fré.

UNE TERRE D'ACCUEIL

Maints auteurs ont mis l'accent sur l'une des qualités de la Belgique : son hospitalité généreusement offerte aux étrangers ayant choisi de vivre en exil pour l'une ou l'autre raison, politique, économique, etc. Faut-il s'étonner, dès lors, si la plupart des pays d'outre-frontières sont présents, chez nous, non seulement humainement mais, aussi, architecturalement.

Certain jour — il y a longtemps déjà (c'était en 1957 !) —, le professeur Marcel Bergé a fait, à la tribune des « Midis du Tourisme » de la Fédération Touristique de la Province de Brabant, une conférence tendant à prouver (et réalisant ce dessein !) que notre province mitoyenne était — et est toujours ! — une sorte de rendez-vous des cinq continents.

Cette réalité est attestée par des témoins d'une éloquence plus ou moins persuasive. Parmi les plus décisifs de ces témoins, il y a — par exemple — le Pavillon chinois et la Tour japonaise de Laeken, la synagogue de la rue de la Régence, les divers temples anglicans que compte la capitale, la mosquée du Cinquantenaire — que l'on est en train de réaménager parce que la communauté musulmane de Bruxelles s'est considérablement accrue au cours de ces dernières années, au point d'at-

teindre quelque 35.000 âmes ! — et, entre autres, cette église orthodoxe russe à laquelle j'ai déjà fait allusion.

UCCLE, FAUBOURG RUSSE ?

J'ai cité Katherine Lenkchevitch qui est d'origine sibérienne et qui, poète, est aussi pédiatre (elle soigne ma petite-fille Christine) ayant son cabinet de consultation à Uccle.

Katherine n'est pas la seule Russe à habiter ce secteur de l'agglomération bruxelloise. Il y a aussi, par exemple, Alexandre Pouchkine qui est l'arrière-petit-fils de l'un des plus grands écrivains et poètes russes, auteur d'*Eugène Onéguine*, de *Boris Godounov*, de *La Fille du Capitaine*, de *La Dame de Pique* et d'autres chefs-d'œuvre. Le Pouchkine d'Uccle se prénomme comme son illustre arrière-grand-père parce que, dans la famille, selon une tradition vieille de quatre siècles, l'aîné s'appelle toujours Alexandre. Tant et si bien que le plus âgé des fils de notre Ucquois (marié, chez nous, à une Yproise dont le père, Joseph Ameel, avait été ingénieur des Eaux et Forêts en Russie, avant la première guerre mondiale) se nomme, lui aussi, Alexandre ou Sachenka (qui en est le diminutif).

Katherine Lenkchevitch, qui est née à Petrograd, demeure avenue Decroly. Alexandre Pouchkine, qui a vu le jour à Moscou, est domicilié, quant à lui, avenue De Fré, non loin de l'église que gardent quelques bouleaux à l'écorce tigrée pareils à ceux qui peuplent les forêts de son pays d'origine...

L'AVENUE DE FRE

L'avenue De Fré, dans sa partie la plus ancienne — entre l'avenue Brugmann et la *Ferme Rose* — mérite de retenir spécialement l'attention.

Ce tronçon, c'est l'ancienne *Waterstraet* appelée de la sorte parce qu'elle longeait un ruisseau : l'*Ukkelbeek*, qui descendait des hauteurs du *Groeselenberg*. Il est encore gardé, de nos jours, par des constructions vénérables : la *Ferme Rose* et le *Cornet*.

La *Ferme Rose*, ou *Hof ten Hove*, date des premières années du XV^e siècle et eut, comme premier propriétaire, Jean Uutenhove, appelé Jean d'Uccle, ou Curio, peut-être parce qu'il était échevin du lieu. Les bâtiments — qui ont été

le centre d'un fief relativement important, le cœur d'une exploitation agricole, puis une laiterie,... avant d'être appelés, récemment, à une destination nouvelle — se situaient à l'extrémité de la *Waterstraet* — l'avenue De Fré n'ayant été tracée qu'à l'époque contemporaine — qui, à l'origine, constituait un chemin privé dont l'utilisation donnait lieu à redevance.

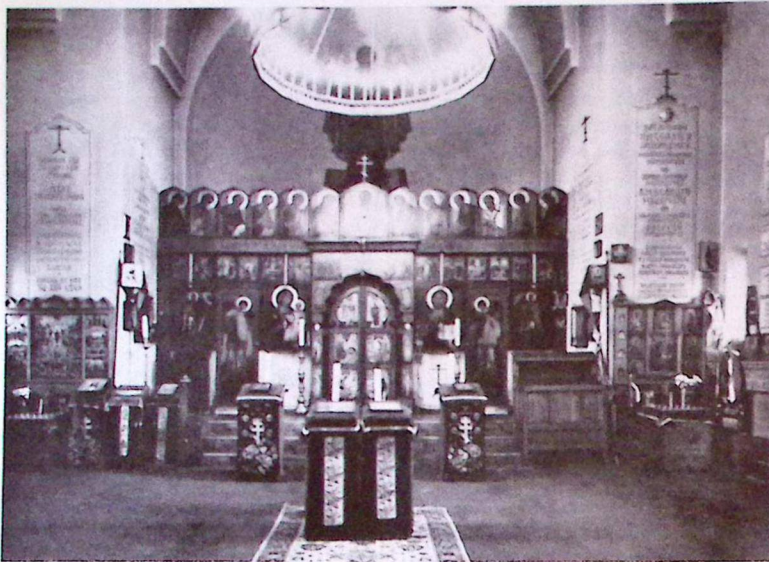
Quant au *Cornet*, il doit avoir été construit en 1570 (comme l'indique le millésime figurant en façade). Restauré en 1700, pourvu d'un corps de logis en 1748, il semble avoir été un relais de chasse, dépendant de la Vénérie de Boitsfort, avant de servir à différents usages : relais de poste peut-être, lieu de réunion des édiles locaux, guinguette, local de la société des archers,... Charles De Coster en a fait son « Hôtelier de la Trompe » et maints artistes se sont donné rendez-vous et ont travaillé en cet endroit : Rik Wouters, Oeffe, Thévenet, Uytterschaut, Gaston De Beer, Knoff,... Les peintres, aujourd'hui encore, sont plusieurs à avoir leur lieu d'attache tout à proximité : Masui, Quittelier,... On doit à Henri Quittelier une eau-forte montrant, juxtaposés, le *Cornet* et l'église russe.

Ce coin, axé — en fait — sur le sanctuaire orthodoxe, garde beaucoup de séduction en dépit des transformations que le temps lui a fait subir. L'Orient s'y associe à l'Occident tout comme le présent y fait accord avec le passé... un passé survivant dans les noms des artères : avenue Kamerdelde, avenue de Boetendael,... et dans le site même du *Crabbegat*, du parc de *Wolvendael* et du *Roweg* devenu, suite à une traduction erronée, *rue Rouge* (« ro », en effet, signifie « rode », essart ou terre défrichée)... et un présent représenté, notamment, par le Centre culturel d'Uccle et le square des Héros (avec son monument de Léandre Grandmoulin et son mémorial René Gobert dû au sculpteur Joseph Witterwulghé)... sans compter les villas modernes.

L'église russe, ainsi, bénéficie d'un cadre ou — comme on dit de nos jours — d'un « environnement » méritant l'attention.

LA CONSTRUCTION

H. Crokaert, l'un des spécialistes de l'histoire de la commune d'Uccle, a



Vue intérieure de l'église russe d'Uccle avec, dans le fond, l'iconostase.

écrit, au sujet de cette église, qu'« Elle fut érigée à front de l'avenue De Fré, en souvenir du Tsar Nicolas II et des nombreuses victimes des persécutions religieuses qui furent si sanglantes, en Russie, lors de la Révolution Bolchévique, à la fin de la première guerre mondiale... ».

Les réfugiés russes de l'agglomération bruxelloise, ayant décidé l'édification de ce sanctuaire, furent mis en possession d'un premier projet visant à construire, sur le terrain acquis en bordure de l'avenue De Fré, une réplique fidèle de l'église Saint-Ivan du Kremlin (ou quartier central) de Nijni-Novgorod, église datant de 1184 et représentative de l'âge d'or de l'architecture russe. Techniquement ambitieux, ce projet exigeait, pour être réalisé, des capitaux disproportionnés aux possibilités des souscripteurs. Il fut donc abandonné au profit d'un autre, visant à l'érection d'un sanctuaire plus modeste prenant exemple sur une église de la grande banlieue moscovite, celle de la Transfiguration située à Ostrov. Ce temple d'Ostrov, bien qu'ayant été bâti dans les premières années du XVII^e

siècle, respecte la vieille tradition architecturale russe. Il s'inspire d'ailleurs de Saint-Ivan de Nijni-Novgorod, édifice qui est considéré comme l'un des parangons d'un type d'architecture russe particulièrement significatif. Chevetogne constitue d'ailleurs une variation sur ce même modèle classique. C'est ce second projet qui, admis par une commission d'experts et d'artistes russes — dont faisaient partie le peintre Bilibine, l'architecte Krasnov, l'historien Mouratov et le professeur Okonief — devait être finalement réalisé.

L'EXTERIEUR

L'église russe de l'avenue De Fré est donc, en fait, du type de Novgorod caractérisé, au premier chef, par le plan carré dominé par une coupole centrale.

L'édifice se distingue cependant, par maints détails, de son parent de Chevetogne qui, lui aussi, se réclame de la même ascendance. A Chevetogne, l'église proprement dite (qui est précédée d'un exonarthex et d'un narthex) couvre son cube massif de maçonnerie

d'un toit à quatre pans d'une inclinaison assez douce. A Uccle, un souci d'esthétique s'est superposé au désir des bâtisseurs de respecter la tradition. Au lieu d'un toit simple et, tout compte fait, banal, le cube de maçonnerie est couronné de frontons en hémicycles répartis sur trois rangs de trois, chaque rang étant en retrait sur le précédent. Il y a donc là un étage qui, répartissant judicieusement les pleins et les vides, rythmant les courbes et les droites, compose une sorte de symphonie visuelle très attachante. Les frontons sont à voussures saillantes, vigoureusement moulurées, qui paraissent accuser le retrait de chaque rang.

Toute la construction est en briques mais la nudité de celles-ci, contrairement à ce qui existe à Chevetogne, est couverte et embellie par le blanchiment. Celui-ci a pour effet de donner à l'édifice, une clarté qui accuse fort heureusement la pureté et la simplicité harmonieuses de ses lignes. Chaque façade ou pignon présente un plan de maçonnerie barré verticalement par de hauts piédroits à chapiteaux raccordés à la corniche et absolument semblables, par la mouluration, à celle-ci. Quelques baies en rectangles allongés, ou cintrées à la partie supérieure, rythment la construction ornée, sur chacune de ses faces, d'une rosace concave, à rayons creusés en gorges, avec œil-de-bœuf central. Ces rosaces, très décoratives, sont en pierre blanche.

Le cube de maçonnerie, sur lequel se greffe — vers l'Est, puisque c'est de l'Orient que, à la fin du monde, le Seigneur descendra dans sa gloire! — une abside semi-circulaire, fait émerger, du jeu admirable des frontons, un clocher central, à coupole byzantine sommée de la caractéristique croix à six branches. Ce clocher, ou tambour, est établi sur pendentifs. Ajoutons que la construction est flanquée, au Sud, d'une tour contenant la cloche de l'appel.

L'ornementation extérieure, répétons-le, est d'une extrême sobriété. Celle-ci permet de mieux apprécier certains détails dont, par exemple, la frise à motif en damier mêlant carrés et triangles et la corniche à voussures cintrées

du clocher central. Ces dessins géométriques sont du plus bel effet.

L'INTERIEUR

L'impression de dépaysement que suscite le spectacle extérieur se renforce dès que l'on franchit la porte cintrée, à voussures en retrait, qui donne accès à la nef.

Comme toutes les églises slaves ou orientales, celle de l'avenue De Fré est décorée, à l'intérieur, avec une profusion qui n'exclut pas le raffinement : tapis, icônes des portes royales et de la rituelle cloison de l'iconostase, peinture murale de la « Theotokos » ou Mère de Dieu...

On sait — ou l'on ne sait pas — que l'iconostase, séparation entre la nef et le sanctuaire proprement dit, fait traditionnellement partie des lieux slaves du culte chrétien. Elle constitue, pourrait-on dire, une cimaise destinée à exposer les images saintes et à affirmer la légitimité de la vénération qui leur est due. A l'origine, cette cloison servait à accrocher des tableaux, des représentations peintes de scènes bibliques ou de saints. Le temps aidant, ces images mobiles sont devenues fixes, c'est-à-dire ont été « incorporées » à la séparation, et se sont multipliées.

Comme il est de tradition, l'iconostase d'Uccle, surélevée, posée sur un ambon de trois marches, ou degrés, montre, encadrant les portes royales — s'ouvrant sur le sanctuaire, où se trouve l'autel — deux grandes icônes du Christ et de la Vierge, celle-ci tenant l'Enfant. Les portes latérales, celle de la « Prothèse » (ou lieu où l'on prépare le pain et le vin destinés au sacrifice) et celle du « Diakonikon » (ou sacristie) sont peintes, elles aussi, comme tous les autres éléments de la cloison qui, à sa partie supérieure, montre treize effigies : celles des apôtres, ceux-ci répartis de part et d'autre d'une figure centrale, celle du Christ ou Pantocrator. Quant aux portes centrales, ou royales, elles se composent chacune de trois panneaux peints évoquant l'ange de l'Annonciation, la Vierge accueillant le messager du ciel et les quatre évangélistes.



L'église russe d'Uccle a été construite d'après les plans dressés par l'architecte Istzelenov qui a pris comme modèle l'église de la Transfiguration à Ostrov, elle-même inspirée de l'église Saint-Ivan-du-Kremlin de Nijni-Novgorod.

Toute cette décoration symbolique a évidemment une fonction catéchiste. Elle tend à exprimer l'union existant entre le peuple des fidèles et le Christ et le double mouvement qui est, en fait, la justification de la religion, mouvement de Dieu vers l'homme, mouvement de l'homme vers Dieu par le Christ. Ces deux mouvements tendent

à la réunion du Créateur et de la créature sous le signe de la courbe, signe présent à l'extérieur de l'édifice (voir les frontons) et à l'intérieur de celui-ci (sphéricité de la voûte, arcs supportant le clocher à coupole) comme une sorte d'arc-en-ciel, symbole de lumineuse alliance entre ce monde-ci et celui du mystère chrétien.

En marge d'un voyage de presse

L'envoûtante beauté des Cantons de l'Est

par Yves BOYEN.

L n'y a guère, c'était pour préciser au seuil de cet automne 75, le Commissariat Général au Tourisme et la Fédération Belge des Exploitants d'Autobus et d'Autocars avaient, avec le précieux concours de la Fédération du Tourisme de la Province de Liège, convié la presse belge à un « voyage » de trois jours (1) au cœur des Hautes Fagnes et de nos Cantons de l'Est (2), ces anciens cantons rédimés si parfaitement intégrés de nos jours à notre vie nationale. C'est intentionnellement que nous avons mis le mot voyage entre guillemets, car pour la majorité des participants accoutumés pourtant, de par leur profession, à sillonner régulièrement nos routes touristiques, ce « voyage » qui, au départ, ressemblait à une banale incursion dans une zone frontière apparemment sans surprises, fut une véritable révélation, il serait plus exact de dire une suite de révélations, tant les sujets d'émerveillement furent multiples et variés. Car, à vrai dire, et les vieux fagnards seront les premiers à vous le confirmer, si le plateau des Hautes Fagnes,

dont plus de 4.000 hectares sont constitués en réserve domaniale, voit d'année en année grossir le nombre de ses adeptes attirés d'abord, conquis ensuite par son air vivifiant, par son ciel changeant, par ses horizons boisés chargés de mystère, par sa faune et sa flore si particulières, par son climat capricieux avec ses vents qui tantôt vous mordent l'épiderme pour le caresser le lendemain, question sans doute de se faire pardonner, avec ses nappes passagères de brouillard qui confèrent au paysage un aspect fantasmagorique, avec ce silence environnant enfin qui deviendrait bien vite oppressant s'il n'était rompu, à point nommé, par le gazouillis léger d'un bataillon d'oiseaux ou le clapotis feutré de mille et un filets d'eau qui sourdent au-travers des tourbières, en revanche, les Cantons de l'Est où, soit dit en passant, la majorité des habitants (65.000 individus répartis sur 25 communes) sont germanophones, sont sinon inconnus — sauf nous fut-il précisé par un important contingent de touristes anversoïses et de ressortissants

des Pays-Bas — du moins trop peu ou trop mal connus des vacanciers et des promeneurs du dimanche. Et, pourtant, ces cantons non seulement regorgent en richesses naturelles dignes de concurrencer les sites les plus réputés de Belgique mais possèdent en outre un estimable patrimoine architectural et artistique qui, s'il n'a pas la prétention de rivaliser, ni en quantité, ni peut-être en qualité, avec celui des autres régions du pays, est néanmoins marqué du sceau d'une profonde originalité.

Combien sont-ils, par exemple, les touristes, même originaires du pays de Liège, qui connaissent le captivant Musée de la Poterie, installé, dans l'ancien château fortifié de Raeren, ce verdoyant village implanté aux portes mêmes des Cantons de l'Est. Encore par-

En page de droite :

En haut : l'âpre beauté des Hautes Fagnes, une des rares régions de notre pays où la nature a encore gardé tous ses droits.

En bas : l'ancien château fort de Raeren qui abrite de nos jours un captivant petit musée de la poterie locale.





Plusieurs peintres illustres ont planté dans le décor de leurs tableaux des pots et vases sortis des fours de Raeren, tel Pierre Bruegel l'Ancien dans sa célèbre « Noce Villageoise » conservée au Kunsthistorisches Museum de Vienne.

tiellement entouré de douves et gardé par son vieux mur d'enceinte, le château fort de Raeren, dont les parties anciennes sont classées, fut édifié dans la seconde moitié du XIV^e siècle, agrandi en 1583 et quelque peu défiguré, vers 1800, par une mise au goût du jour.

Les collections proprement dite réparties sur cinq salles nous content toute l'histoire de la céramique locale depuis ses origines vers le milieu du XII^e siècle jusqu'à sa disparition, en 1860, malgré une vaine tentative de reprise amorcée en 1883. Exportée en Angleterre et jusqu'en Suède et en Estonie, la poterie de Raeren fut en outre immortalisée par la toile. Des maîtres incontestés du pinceau, tels

Bruegel et Jordaens, ont en effet planté dans le décor de quelques-uns de leurs tableaux les plus célèbres des pots et vases sortis des fours de Raeren.

Au-delà d'Eupen (16.000 habitants), « capitale » des Cantons de l'Est, curieusement étagée sur les rives de la Vesdre, siège, depuis octobre 1973, du Conseil de la communauté culturelle allemande et qui possède le plus grand barrage de Belgique (25 millions de m³ d'eau) inauguré en 1951, et permettant, sur le lac artificiel (125 hectares) ainsi constitué, la pratique de la voile, un autre barrage, celui de Robertville, établi sur la Warche, a donné naissance au lac du même nom (80 hectares), d'une capacité de 8 millions de m³

d'eau. Un bassin de natation et des terrains de camping ont été aménagés en bordure du plan d'eau qui décrit d'adorables arabesques que se plaisent à découvrir ou à redécouvrir les fervents du canotage. Mais l'Attraction de la région est sans conteste le château voisin de Reinhardstein. Il faut l'aborder en suivant, au départ du barrage de Robertville, le chemin muletier qui se faufile à travers bois au gré des plis d'un terrain capricieux. Huit cents mètres d'un parcours ravissant, puis brusquement, au détour du sentier, surgit le vieux « burg » altièremment planté sur un éperon rocheux.

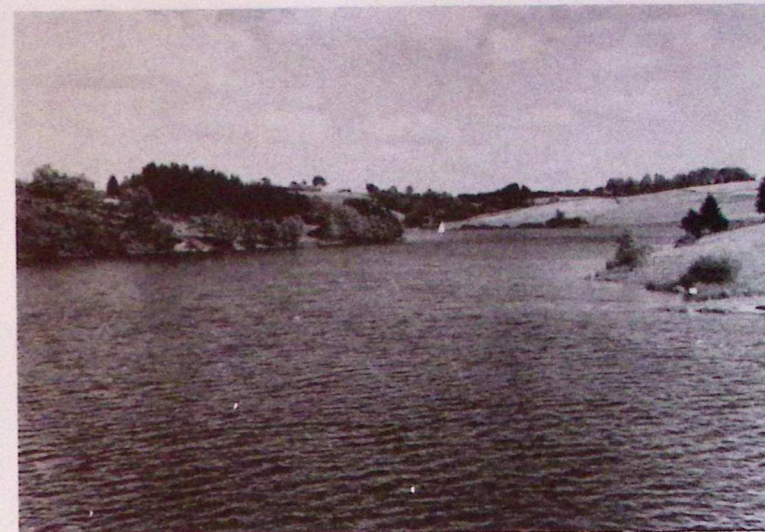
Spectacle à la fois déroutant et fantasmagorique qu'on croirait sorti de l'imagination féconde d'un Walter Scott,

d'une saga ou d'un conte des Mille et Une Nuits qui aurait choisi pour décor ce coin retiré de notre vieux continent. Et pourtant, elle est là, tangible, palpable, cette antique forteresse, élevée en 1354 par Renaud de Waimès avec l'autorisation de Wenceslas, duc de Luxembourg, ce même Wenceslas, qui devait devenir deux années plus tard duc de Brabant. Elle est là tangible, palpable, disions-nous et cela aussi est prodigieux car tout ici semble tenir du miracle.

Les rares promeneurs qui ont visité ce site dans les années 60 vous le confirmeront. De ce vénérable château qui fut pendant trois siècles la propriété de la célèbre famille de Metternich, il ne restait plus que des lambeaux.

Le vandalisme d'abord, un siècle et demi de cruelle morsure du temps pendant lequel vent, pluie, gel et végétation folle s'entendirent comme des larrons en foire pour saper l'édifice jusqu'à sa base, avaient réduit à quia ce qui fut une altièrre forteresse, qui se pare en outre du titre de château le plus élevé de Belgique puisqu'il est planté à près de 500 mètres d'altitude.

Telle était la situation en 1965 lorsque fut constituée à l'initiative de M. Overloop, éminent professeur d'histoire et collectionneur passionné, une association sans but lucratif dénommée « Conseil de Défense du Château de Reinhardstein et de la Région de la Warche » dont une des premières tâches fut d'acquérir les ruines du castel, de le débarasser des tonnes de débris qui l'encombraient, puis de récupérer une à une les vieilles pierres encore utilisables qui gisaient pour la plupart au fond du vallon. Tâche pénible, ingrate, fastidieuse même qui aurait découragé plus d'un brave. Mais le professeur Overloop, qui est à la fois l'âme et la cheville ouvrière de ce groupement, avait cette foi qui soulève les montagnes, cette volonté qui se joue des obstacles et des embûches, cet amour qui transcende tout. Assisté de quelques bénévoles qui partageaient son enthousiasme, il œuvra sans relâche pendant plusieurs années encore et ne s'octroya un peu de répit que le jour où le château restauré avec infiniment de soin et de mesure fut à nouveau sous toit.



Le lac de Robertville (80 hectares) offre aux dizaines de milliers de touristes qui le fréquentent en haute saison les joies conjuguées de la voile, du canotage, de la natation, de la pêche et du camping.

Répit passager, puisque le professeur Overloop entendit redonner vie à cette ancienne demeure seigneuriale. Amateur d'art et collectionneur avisé, il réussit la gageure de recréer l'ambiance austère que le burg avait à la fin du Moyen Age tout en lui conférant cette note gaie et cossue qu'il devait avoir au XVII^e siècle, époque où, sous l'impulsion des châtelains, il était devenu une coquette et pimpante maison de plaisance. Aujourd'hui, armures, bahuts, halberdes, tapisseries, sculptures précieuses, ornements liturgiques, tableaux sont rassemblés ici et constituent un véritable petit musée d'art ancien. Tant en raison de son site d'une fulgurante beauté que de sa valeur historique, architectonique et artistique, le château fort de Reinhardstein mérite une visite. Le château est ouvert pendant la haute saison (du 15 juin au 15 septembre) les dimanches et jours fériés de 14 h 15 à 18 h 15. La visite guidée dure une heure environ.

Les Cantons de l'Est, c'est aussi Saint-Vith, son commerce florissant, son carnaval et son intéressant musée de la vie régionale dont les collections s'en-

richissent d'année en année; c'est encore Malmedy, son cadre enchanteur, sa cathédrale, ses vieux quartiers, ses réjouissances carnavalesques et ses spécialités culinaires : le fameux « baiser de Malmedy » et la pomme de terre cuite sous la cendre; ce sont aussi ces coquets et pimpants villages fleuris, comme au Tyrol, qui rivalisent d'ingéniosité pour remporter le premier prix d'un concours annuel et spécifiquement régional organisé par l'U.S.I.C.E. et dans ce domaine le petit mais combien charmant centre de villégiature de Recht (promenades balisées, pêche, étangs de canotage pour petits et grands) détient incontestablement la palme avec trois victoires en quatre ans; c'est encore le lac romantique (120 hectares) de Bütgenbach résultant de la construction d'un barrage hardi sur la Warche; pêcheurs, baigneurs, campeurs et amateurs de canotage et de yachting aiment retrouver ses rives et s'y réoxygéner au contact de son air pur et vivifiant. Lorsque le centre nautique national, que l'Administration de l'Education Physique et des Sports construit actuellement en bordure du lac, sera terminé, Bütgenbach pourra



Dans un site prestigieux, un château captivant, celui de Reinhardstein.

se targuer d'être le premier complexe nautique de la province de Liège sinon du pays.

Les Cantons de l'Est, c'est également ce délicieux et combien pittoresque Val d'Arumont, à Bévercé, une réalisation due à l'initiative privée et qui allie la hardiesse à l'originalité. Il s'agit concrètement d'un ensemble de vingt et un chalets avec bâtiment central abritant un bar-restaurant. Chaque chalet possède une kitchenette entièrement équipée et une installation de douche. Doté d'un chauffage électri-

que très efficace, il peut héberger de quatre à six personnes. En outre, ce qui ne gêne rien, le vacancier a la libre jouissance des installations de sports, golf miniature, volley-ball, ping-pong, tennis, piscine chauffée et pêche en rivière. Mais le principal attrait de ce centre pilote de détente et de vacances inauguré en 1974 est, à nos yeux du moins, constitué par le site tout à fait exceptionnel dans lequel il est implanté. S'étirant sur 4 hectares, au pied de coteaux escarpés et boisés, le long de la rive droite de la Warchenne, petite

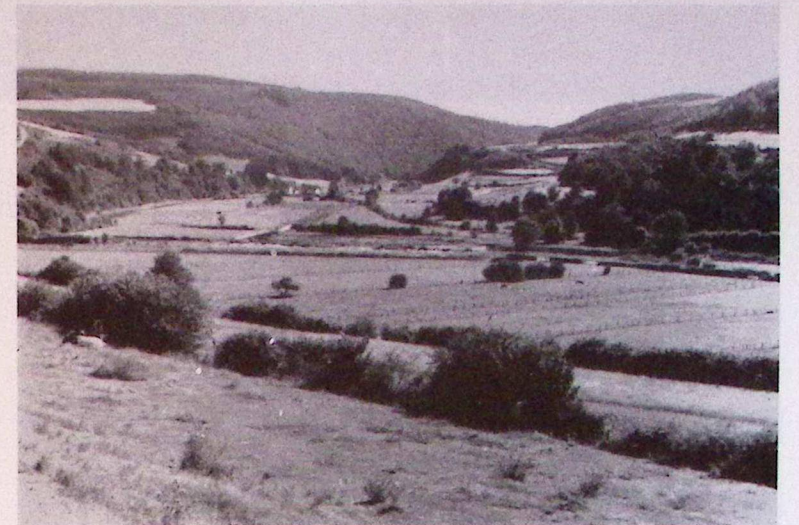
rivière aux eaux limpides, il est situé en dehors de tout zoning industriel et à l'écart de tout axe routier. Dans ce royaume du silence, l'impression de dépaysement est totale et on a peine à imaginer qu'à moins de deux kilomètres à vol d'oiseau de ce vallon édénique des milliers de touristes déambulent dans les rues animées de Malmédy la jolie. Les Cantons de l'Est, ce sont aussi, mais oui, ces villages verdoyants et bucoliques qui, l'hiver venu, se métamorphosent en autant d'attrayantes et vivifiantes stations de

ski. Les Cantons de l'Est, c'est encore ce paisible centre de villégiature de Ligneuville qui peut se targuer d'avoir le plus important « cheptel » du pays puisqu'il est composé d'une armée de... truites (on en dénombre plus de 250.000 et cela en permanence) élevées dans de spacieux viviers alimentés par les eaux préalablement épurées de l'Amblève, ces mêmes truites qui viendront garnir votre table à moins qu'elles n'aient été déjà « interceptées » par quelque restaurateur ou aubergiste de la région, qui sont des maîtres incontestés dans l'art de préparer, d'accommoder et de servir ce succulent produit de nos rivières.

Les Cantons de l'Est, c'est enfin ce minuscule village d'Ouren admirablement étagé sur les versants du délicieux vallon de l'Our, près du lieu-dit « Trois Frontières » où trois pays (la Belgique, l'Allemagne et le Grand-Duché de Luxembourg) se partagent, sans souci de préséance, le même site et se fondent pacifiquement dans le même paysage avec, à l'avant-plan, la riante et capricieuse vallée de l'Our et, comme toile de fond, le majestueux massif de l'Eifel. Une vision inoubliable. Bien sûr, nous pourrions encore décrire la sauvage beauté de Manderfeld, conter par le menu les attraits sans fards de Bullange, eldorado des campeurs et des pêcheurs à la ligne, ou encore faire le panégyrique de Schönberg, de ses verts pâturages et de ses bois enchanteurs qui eurent le don d'émerveiller le roi Baudouin lors d'une visite officielle qu'il effectua, en juin 1967, dans la région, mais nous préférons vous convier à vivre vous-mêmes une exaltante aventure en partant à la découverte des Cantons de l'Est, une des dernières régions du pays où la nature a gardé tous ses droits et où le rêve est encore permis.

(1) A la réussite et à la bonne ordonnance de ces Journées ont puissamment contribué M. Jean Honhon, Commissaire Général Adjoint au Tourisme, assisté de M^{mes} De Landsheer et Piérad du C.G.T., MM. De Want et Claus, respectivement Président de la Fédération Nationale des Autocaristes et Vice-Président, Délégué Général de la dite Fédération, ainsi que M. Jean Magis, Directeur Adjoint de la Fédération du Tourisme de la Province de Liège, M^{me} Christine Giroto de la F.T.P.L. s'acquittant, pour sa part, avec brio de sa double mission de guide et hôtesse.

(2) Pour tous renseignements complémentaires sur les Hautes Fagnes et les Cantons de l'Est, nous invitons nos lecteurs à s'adresser directement à la Fédération du Tourisme de la Province de Liège, Avenue Blondin 33 - 4000 Liège; tél. (041) 52.20.60.



En haut de la page : le site enchanteur des Trois Frontières aux confins de la Belgique, de l'Allemagne et du Grand-Duché de Luxembourg.

Ci-dessous : bons « baisers » de Malmédy.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Une prestigieuse exposition consacrée à
Bonnard-Vuillard-Roussel



Dans le cadre d'Europalia 75 France, la Fondation Wildenstein présente dans les Salles d'Expositions temporaires du Musée d'Art Ancien, 3, rue de la Régence à Bruxelles jusqu'au 30 novembre prochain, un ensemble de 52 tableaux prestigieux dont 23 Bonnard, 23 Vuillard et 6 Roussel.

Ces tableaux proviennent, pour plus de la moitié, de collections particulières; le Petit Palais (Paris) et les Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique ont également prêté les œuvres qu'ils possèdent de ces peintres.

C'est la première exposition regroupant Bonnard, Vuillard et Roussel dont les liens amicaux n'ont d'égal que les liens artistiques. En 1892, le trio d'amis fonda le groupe des « Nabis » qui s'orienta vers une peinture intime, silencieuse et méditative où règne une atmosphère feutrée de « musique en sourdine ». Ils nous représentent un monde calme, heureux, totalement restructuré à travers leur sensibilité.

On peut notamment admirer cinq des plus beaux nus de Bonnard, dont le « Nu dans le Bain » du Petit Palais, parmi les Vuillard, les célèbres panneaux de la décoration Vaquez et quelques-uns des meilleurs portraits, parmi les Roussel, quelques toiles ayant appartenu entre autres à Joseph Duveen, Léon Blum et Ambroise Vollard.

L'exposition est ouverte jusqu'au 30 novembre 1975, tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17 heures.

Entrée : 50 F. — Catalogue : 200 F. —
Affiche : 100 F.

Edouard Vuillard (1868-1940) : « Annette sur la plage de Villerville » (vers 1910-1911). Collection particulière.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Au Musée d'Art Moderne
à Bruxelles : les œuvres de
Johnny Friedlaender

Dans le cadre d'Europalia 75 France, une exposition se tient jusqu'au 30 novembre prochain au Musée provisoire d'Art moderne, place Royale, 1 à Bruxelles : elle présente les gravures et peintures récentes de Johnny Friedlaender.

Cet artiste, le plus grand maître vivant de la gravure originale, jouit parmi les conservateurs et les collectionneurs, d'une renommée internationale. Par son travail et le travail de ses élèves, Friedlaender a perpétué la tradition de l'eau-forte et de la gravure au temps présent. Les premières gravures illustraient les livres du XV^e siècle, et cet art qui connut un grand essor en Flandre et en Allemagne a également conquis la France au XVII^e siècle. La gravure et l'eau-forte sur cuivre sont deux techniques auxquelles des artistes très différents ont eu recours, ainsi Rembrandt, Dürer, Miro et Picasso.

L'atelier de Friedlaender a hébergé de nombreux jeunes artistes et, parmi eux, le belge René Carcan.

L'exposition aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique réunit le quart de l'œuvre entier de Friedlaender, et comporte également une sélection de toiles.

140 gravures entourent trois plaques de cuivre travaillées, qui forment le centre de l'exposition, accompagnées chacune de toutes les épreuves successives de tirage jusqu'à l'épreuve finale en couleur.

Parmi les expositions individuelles de Friedlaender, notons celles au : Musée Rath de Genève, Musée d'art moderne de São Paulo, Cabinet des Estampes du Staatliches Museum de Berlin, Cincinnati Museum of Art, Museum of modern art de Rio de Janeiro, Belazel Museum de Jérusalem, etc...

L'exposition est ouverte jusqu'au 30 novembre 1975, tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17 heures.

Entrée : 50 F. — Catalogue : 150 F.



Pierre Bonnard (1867-1947) : « Misia Godebska et Thadée Natanson » (1902). Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...



Représentation naïve du travail du cache-mannée qui consiste à livrer la farine aux clients.

Rendez-vous au Musée de l'Hospice Comtesse à Lille, pour les amoureux des moulins

Le moulin est symbole de la Flandre. Il était donc légitime que le Musée Régional de l'Hospice Comtesse à Lille lui consacra une exposition qui touche aussi bien à l'archéologie industrielle qu'à l'histoire sociale et au folklore. Plus de 450 outils, documents, objets, photographies ont ainsi été rassemblés et permettent aux nombreux amoureux des moulins de les mieux connaître. Après avoir rappelé que depuis la plus haute antiquité l'homme a moulu les céréales à force de bras (comme une vieille égyptienne de l'Ancien Empire dont le Musée du Louvre a prêté la statuette), l'exposition montre comment l'homme a mis à son service les énergies naturelles. Différents types de roue à eau et l'aménagement des rivières que l'on voit ici grâce à de beaux plans anciens, ont permis de capter l'énergie de l'eau, tandis que les ailes des moulins-tours en maçonnerie et,

surtout en Flandre, des moulins en bois sur pivot, captaient l'énergie du vent. Une place importante est réservée à la construction de ce dernier type de moulin par les charpentiers de moulin, véritables spécialistes dont le travail délicat est évoqué par une collection d'outils qui servaient à travailler le bois. On trouve aussi les instruments de levage, verins, mouffes, treuil, etc... Les moulins ne servaient pas seulement à faire de la farine, mais ont été utilisés aussi pour produire de l'huile, fabriquer du papier, actionner les marteaux des forges, assécher les polders, etc... Des photographies anciennes, des plans tirés des Archives, de l'Encyclopédie et d'ouvrages techniques du XVIII^e siècle permettent de se rendre compte de l'importance des moulins avant l'apparition de la machine à vapeur et des moteurs modernes. L'histoire de l'adoption du moulin dans la Société du Nord de la France depuis le XII^e siècle est racontée par des documents d'archives. Une dernière partie est consacrée aux causes de la disparition des moulins et aux mouvements de sauvegarde, en

particulier à l'action de l'Association Régionale des Amis des Moulins Nord Pas-de-Calais (A.R.A.M.).

L'exposition est ouverte au Musée de l'Hospice Comtesse, 32, rue de la Monnaie, 59000, LILLE (Tél. : 51.02.62), tous les jours, sauf le mardi et le 1^{er} novembre, de 10 h à 12 h 30 et de 14 h à 17 h jusqu'au 10 novembre 1975. Entrée : 2 FF. Visites guidées pour les groupes sur demande au Palais des Beaux-Arts, Place de la République, à Lille, tél. : 57.01.84.

Un ouvrage captivant : « Les sentiers de l'histoire à Beauvechain et environs »

Joseph-Vital Schayes, auteur de ce remarquable ouvrage, est issu d'une vieille famille de la région.

Né à Beauvechain le 6 mars 1899, il passa sa vie à s'instruire.

Diplômé instituteur à Schaerbeek en 1920, géomètre-arpenteur en 1922, professeur de musique en 1923, il fréquenta assidûment les cours de guide de musée, les bouquinistes, la Bibliothèque Royale, les Archives du Royaume. Par ses recherches, il fit paraître, de 1948 à 1952, des chroniques historiques dans le courrier de la Gêthe à Jodoigne, élabora une « esquisse de l'histoire de Schaerbeek » en 1949 avec la collaboration de R. Van den Haute, publication qui en est à sa troisième édition, donna des conférences sur l'histoire des localités de Beauvechain et de Schaerbeek, collabora à la Revue d'Histoire et d'Archéologie de Louvain, à celle de Wavre, à notre revue Brabant et à « Maisons d'hier et d'aujourd'hui ». De plus il s'occupe activement des généalogies locales. Ayant quitté l'enseignement en 1952, il s'installa à Beauvechain et fut élu successivement conseiller, puis échevin. Actuellement, il est président de la C.A.P.

Sa passion pour l'histoire locale, fruit de toute une vie de recherches, connaît son apothéose dans ce livre; en-

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...



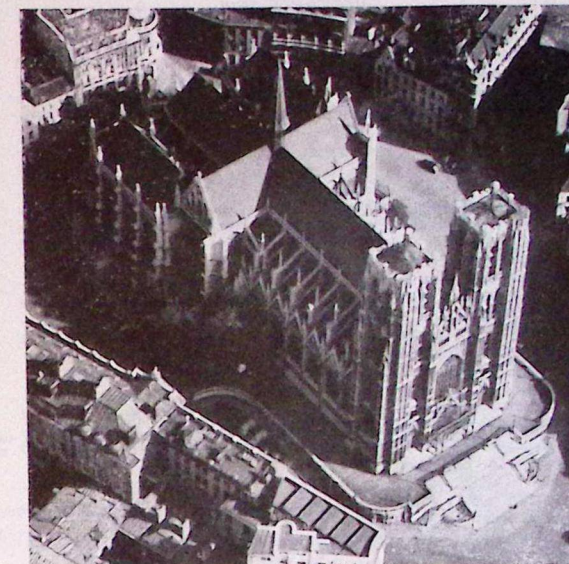
L'église Saint-Sulpice, à Beauvechain est une sobre construction néo-gothique datant de 1854-1856. Son mobilier est moderne, mais elle a gardé de précieux et très intéressants fonts baptismaux romans.

voûté par le passé local, l'écrivain nous promet déjà un second livre.

Cet ouvrage d'un grand intérêt tant historique que généalogique permet un contact vivant avec les fermes, manoirs, églises, abbayes de la région et des générations qui y ont vécu. C'est une extraordinaire rencontre entre la vie d'antan et notre monde moderne. Tout bibliophile comme tout amateur de l'histoire de la région se doit de l'acquiescer.

Un volume relié simili cuir - impression or - 224 pages et 124 illustrations inédites et insolites - format 24 x 16 cm. Edition populaire reliée : 350 F - édition de luxe numérotée 600 F.

On peut se procurer cet ouvrage par versement au CCP 000 - 0835397 - 33 de Stéphane Rouget, 19, rue de l'Eglise à 5998 Beauvechain.



Dans son passionnant nouveau Guide des Cathédrales et Collégiales de Belgique, l'auteur, Joseph Delmelle, réserve la meilleure part de son attention aux cathédrales et notamment à la cathédrale Saint-Michel, à Bruxelles (notre photo).

Un nouveau guide des cathédrales et collégiales de Belgique

par Joseph DELMELLE

Après avoir consacré — dans la collection « Nouveaux Guides » — un ouvrage aux HOTELS DE VILLE ET MAISONS COMMUNALES DE BELGIQUE, Joseph Delmelle traite du second volet du diptyque que le Commissariat Général au Tourisme a décidé d'éclairer tout spécialement en cette année 1975.

Si la Belgique — pour deux raisons principales : l'exiguïté de son territoire et sa dépendance partielle, sur le plan religieux, de divers diocèses étrangers — ne peut s'enorgueillir de concurrencer, quant au nombre, certains pays voisins, elle possède cependant, sur le plan de la qualité, des églises épiscopales dignes de la plus vive attention. Deux de nos diocèses ont le mérite de la grande ancienneté : Tournai et Liège. Les autres sont issus de la volonté de Philippe II et de l'accord du

Saint-Siège, à l'exception — toutefois — de celui de Hasselt, qui est de création récente.

Si la cathédrale de Tournai, bâtie comme telle, subsiste et représente l'un des plus authentiques joyaux de la Belgique monumentale, celle de Liège a disparu du paysage. Et, à l'exception de Saint-Aubain de Namur, toutes les autres cathédrales du pays — l'actuelle de Liège y compris — sont d'anciennes collégiales. C'est pourquoi, ces églises remplissant les conditions suffisantes et nécessaires à l'accession au rang de cathédrales, l'auteur a associé les unes aux autres. Mais il réserve évidemment la part la meilleure de son attention aux cathédrales.

On sera surpris, consultant son ouvrage, de l'exceptionnelle richesse de ce patrimoine et, grâce à un lexique explicitant certains termes spéciaux, le lecteur sera en mesure de suivre l'auteur dans le passionnant dédale d'une Belgique ayant illustré sa ferveur avec un sens aigu de la beauté. ROSSEL EDITION : Collection « Nouveaux Guides » 140 F.B. - 17 F.F.

Les manifestations culturelles et populaires

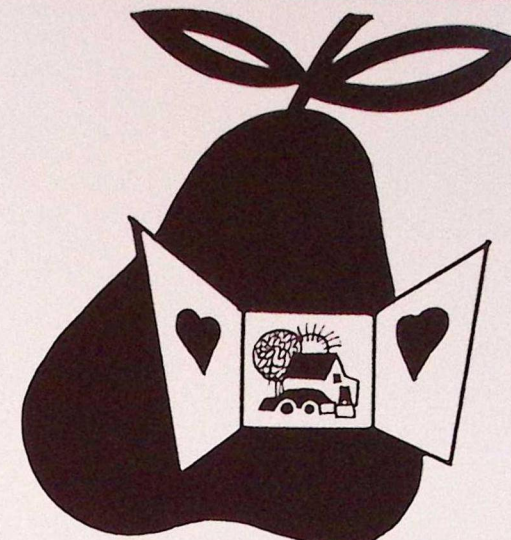
NOVEMBRE 1975

- BRUXELLES : Bibliothèque Royale — Salle des Donations : L'Estampe Impressionniste (250 estampes de la Bibliothèque Nationale de Paris) — Chapelle de Nassau : La Reliure contemporaine — Galerie Houyoux : Exposition Raymond Queneau. Ces trois expositions sont ouvertes tous les jours, sauf dimanches et jours fériés, jusqu'au 14 novembre. Au Design Centre : Exposition « Design de France » Mobilier national, Sèvres, Gobelins, tous les jours, sauf dimanches et jours fériés, jusqu'au 29 novembre. Au Palais des Beaux-Arts : Exposition « De Watteau à David », peintures et dessins du XVIII^e siècle choisis parmi les chefs-d'œuvre de plus de 50 musées de province français. Aux Musées Royaux des Beaux-Arts, 3, rue de la Régence : Exposition « Bonnard, Vuillard, Roussel » (jusqu'au 30 novembre). Au Musée provisoire d'Art Moderne, 1, place Royale : les peintures et gravures de Friedländer (jusqu'au 30 novembre). Au Musée Instrumental (37, Grand Sablon) : Exposition « Le Romantisme dans la facture instrumentale en France » (jusqu'au 30 novembre). HOEGAARDEN : Au Musée Julien Van Nerum : Exposition-concours de photographies (jusqu'au 16 novembre). LOUVAIN : A l'église Saint-Pierre : Exposition « Thierry Bouts et son temps » (jusqu'au 3 novembre) — Au Musée communal : Exposition « Louvain, une ville qui se développe » (jusqu'au 3 novembre). NIVELLES : Crypte de la Collégiale Sainte-Gertrude : Exposition « Le Trésor de la Collégiale Sainte-Gertrude » (jusqu'au 3 novembre) — A l'Hôtel de Ville : « Brabant Wallon, aujourd'hui et demain », projets et réalisations de l'I.B.W. (jusqu'au 5 novembre).
- 1 DIEST : Pèlerinage folklorique à la Chapelle de tous les Saints qui abrite une trentaine de statues de saints. Offrande très pittoresque de nombreux ex-voto en cire — Marché annuel — Animation dans le centre commercial de la ville (jusqu'à 15 heures).
- 2 MONTAIGU : Célèbre Procession aux chandelles en l'honneur de la Vierge miraculeuse. Ce cortège est suivi par des dizaines de milliers de personnes.
- 5 BRUXELLES : Au Palais des Beaux-Arts : Exposition « 12 X 1 », une certaine actualité de l'art contemporain (jusqu'au 5 décembre).
- 7 BRUXELLES : A la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean : Exposition Lucienne Leroy (batik) jusqu'au 23 novembre. LOUVAIN : A la Galerie Embryo, rue Juste Lipse : Exposition Jan Cobbaert (jusqu'au 30 novembre). NIVELLES : A la Collégiale Sainte-Gertrude, à 20 h 30 : Concert par l'Ensemble instrumental et choral « Roman País » de Nivelles au profit des handicapés.
- 8 BRUXELLES : Au Centre International Rogier : Salon International de la Caravane (jusqu'au 16 novembre). TOURINNES-LA-GROSSE : Ouverture des Fêtes de la Saint-Martin (à 17 h). Expositions de fleurs (église), peintures (vicaire), folklore brabançon (cure), « savoir faire » (exposition régionale) et visites d'ateliers d'anciens métiers (forgeron, sabotier). A la Salle Cortvriendt (à 21 heures) : bal de la Fanfare de Tourinnes.
- 9 TOURINNES-LA-GROSSE : A l'église Saint-Martin (à 10 h) : Messe des Combattants avec fanfare.
- 10 BRUXELLES : Au World Trade Center (Show-Room de la Province de Brabant) : Exposition « Pépin de Landen et Jean de Nivelles » (jusqu'au 21 novembre) — Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon International du Meuble (jusqu'au 16 novembre).
- 11 TOURINNES-LA-GROSSE : Au « Relais » : Après-midi enfantine avec visite des expositions organisées dans le cadre des fêtes de la Saint-Martin.

- 15 NIVELLES : A l'Hôtel de Ville : le peintre nivellois Etienne Archambeau expose jusqu'au 30 novembre. TOURINNES-LA-GROSSE : Fêtes de la Saint-Martin (journée des 3 X 20; soirée wallonne; messe wallonne).
- 16 TOURINNES-LA-GROSSE : Eglise Saint-Martin, à 10 h : Messe solennelle avec chorale.
- 21 BRUXELLES : A Forest National, à 20 h 30 : Hommage à Claude Debussy et à Maurice Ravel par le Ballet du XX^e siècle. Le même spectacle sera donné les 22, 25, 26 et 27 novembre à 20 h 30 ainsi que le 23 novembre à 15 h — Au Centre International Rogier : Salon International de la Diététique (jusqu'au 24 novembre).
- 22 TOURINNES-LA-GROSSE : A l'église Saint-Martin, à 20 h 30 : Jeu de la Saint-Martin.
- 23 TOURINNES-LA-GROSSE : A l'église Saint-Martin, à 17 h : Jeu de la Saint-Martin.
- 26 DILBEEK : Au Westrand, à 20 h : le folklore tchécoslovaque.
- 28 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Jumping International de Bruxelles (jusqu'au 2 décembre) — Dans la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean : les céramiques de Max van der Linden et d'Agnès Leplae (jusqu'au 14 décembre). DILBEEK : Au Westrand, à 20 h 30 : Juliette Gréco dans son tour de chant; orchestre placé sous la direction de Gérard Jouannest.
- 29 BRUXELLES : A la Bibliothèque Royale, Mont des Arts : « Dessins d'écrivains, de Rabelais à Robbe-Grillet ». L'exposition sera ouverte tous les jours, sauf dimanches et jours fériés, jusqu'au 3 janvier 1976 — Au Centre International Rogier : Salon mondial des Inventions et du know-how et Salon du Bricolage et des Loisirs actifs (jusqu'au 7 décembre). TOURINNES-LA-GROSSE : Au Relais : Soirée de variétés et clôture des Fêtes de la Saint-Martin.

DECEMBRE 1975

- 1 BERTEM : Fête de la Saint-Eloi. BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Exposition Internationale des Attaches Industrielles INTERFAST (jusqu'au 5 décembre). MEISE : Fête de la Saint-Eloi (Chapelle Saint-Eloi au hameau de Hasselt).
- 2 BRUXELLES : Au World Trade Center (Show-Room de la Province de Brabant) : Exposition INTERLEUVEN (l'habillement) jusqu'au 12 décembre.
- 4 BRUXELLES : Au Musée provisoire d'Art Moderne, 1, place Royale : Exposition Lucebert (peintures - dessins), un artiste néerlandais du groupe Cobra (jusqu'au 11 janvier 1976).
- 5 LOUVAIN : A la Galerie Embryo, rue Juste Lipse : Exposition « Raymond Vicoir et Nicole André », néo-naïfs de Paris (jusqu'au 31 décembre).
- 17 SCHAERBEEK : Eglise Sainte-Suzanne, avenue Latinis, à 20 h 15 : Grand Concert de Noël avec le Quatuor de Harpes Mireille Flour, la Chorale « A.B.C. de la Chanson », concert d'orgue et de bombarde (musique traditionnelle de Bretagne), crèche vivante. Entrée gratuite.
- 19 BRUXELLES : Grand-Place, de 17 h à 18 h 30 : chants de Noël devant la crèche. Egalement les 20, 21, 27 et 28 décembre aux mêmes heures. Participation de 400 choristes des chorales « A Cœur Joie ».
- 20 BRUXELLES : Hôtel de Ville (Salle ogivale) : Exposition « Noël dans les pays de la Communauté Européenne ». L'exposition est ouverte tous les jours, de 11 à 18 h jusqu'au 28 décembre.



“UNE POIRE POUR LA SOIF”

Tous les lots sont payés sans AUCUNE RETENUE D'IMPOT
ANONYMAT GARANTI AUX GAGNANTS

CHAQUE MERCREDI

Jouez votre chance

à la

LOTERIE NATIONALE

Malgré l'inflation,
le prix des billets n'augmente pas



Nos taux sont imbattables.

Dépôts

à vue	1,15 %
à 1 mois de préavis	4,50 %
à 3 mois de préavis	5,50 %
à 6 mois de préavis	6 %
à 12 mois de préavis	7 %

Livret de dépôt
sans précompte **6 % net**



banque commerciale d'escompte

Vieille Halle aux Blés-1000 BRUXELLES-T.02/511.42.93
Boulevard Tirou, 84-6000 CHARLEROI-T.071/31.44.49



Pour suivre avec le maximum de profit la Route des Six Vallées et celle du Roman País, deux des douze circuits touristiques balisés en Brabant.



procurez-vous nos brochures de poche qui sont vendues 15 F l'exemplaire, à verser au C.C.P. 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant.